

Grand Cirque Taddei

Andrea Camilleri

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A full-page photograph of a circus performer, a woman with curly hair, wearing a red hat, a red and gold corset-style top, and red high-heeled boots. She is holding a large yellow ring with a white figure inside. The background is a red and white striped curtain. The title text is overlaid on a white rectangular box in the center-right.

Andrea Camilleri
Grand cirque
Taddei

Fayard

Andrea Camilleri

GRAND CIRQUE TADDEI

ET AUTRES HISTOIRES DE VIGÀTA

traduites de l'italien par DOMINIQUE VITTOZ

Fayard

Couverture : Hokus Pokus Créations.

© Sturti/Vetta/Getty Images

Cet ouvrage est la traduction intégrale, publiée pour la première fois en France, du livre
de langue italienne :

GRAN CIRCO TADDEI

édité par Sellerio, Palerme.

© Sellerio Editore, Palermo, 2011.

© Librairie Arthème Fayard, 2014, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-213-67182-6

À Elvira,
en souvenir d'une amitié profonde, et rare.

La conjuration

Un

Dans les années trente, à l'approche du changement de saison et donc de garde-robe, le sieur Ciccino Firrera, surnommé P'tit-Rafiot parce qu'il boitait pire qu'un vieux rafiot tangué, était immanquablement de retour à Vigàta, où il arrivait le lundi matin par le train de huit heures en provenance de Palerme.

Il hélait une voiture pour y charger sa malle et deux énormes valises bourrées à craquer et enfardelées par une corde, demandant qu'on le mène à l'hôtel Moderno où, selon un scénario réglé comme du papier à musique, il prenait une chambre pour la durée de son séjour et réservait trois jours le salon Mussolini pour y exposer tout son fourniment.

Pas plus tôt arrivé à l'hôtel, il vidait malle et valises et dressait un étalage complet de nouveautés féminines de chez Stella Del Pizzo, maison de confection palermitaine très en vogue à l'époque en Sicile, dont il se targuait d'être le représentant exclusif.

Vers treize heures le même jour, au moment où chacun est dans son chez-soi pour déjeuner, Ciccino parcourait Vigàta en long en large et en travers à bord du side-car qu'il louait à Totò Rizzo en même temps que ses services de chauffeur, clamant dans un mégaphone en fer-blanc à l'intention des canantes de tout âge :

« Avis aux gentes dames et belles demoiselles ! Votre Ciccino est de retour ! Ciccino est à Vigàta ! Nos modèles sont exposés dans le salon de l'hôtel Moderno, ouvert de seize heures à dix-neuf heures jusqu'à mercredi. Ne manquez pas cette occasion ! Venez toutes découvrir les merveilles que vous réserve la nouvelle collection Stella Del Pizzo ! »

Les Vigataises mariées ou célibataires suffisamment moyennées pour s'habiller chez un fournisseur réputé ne se le faisaient pas dire deux fois. Il faut savoir que Ciccino pratiquait de jolies ristournes, censément un tarif de soldes.

Pendant ses trois jours d'ouverture, le salon ne désemplissait pas et Ciccino inscrivait ce que chacune de ces dames désirait, débattait du prix, encaissait les pécuniaux. Puis, entre le jeudi et le dimanche matin, il passait au domicile de ses clientes avec la robe choisie. Chacune essayait et, ni une ni deux, Ciccino de ses mains expertes de tailleur recoupait, recousait, rallongeait, rétrécissait, resserrait, raccourcissait, bref rabobillonnait le vêtement en deux temps trois mouvements. Le dimanche après-midi, malle et valises vides, il s'en

retournait à Palerme, et à la revoyure dans trois mois.

Le sieur Ciccino Firrera, qui avait largement franchi le cap de la quarantaine, était d'une laideur à détourner une procession. Velu comme un singe, le front bas, un œil qui casse le bois et l'autre qui le range, il mesurait un petit mètre cinquante, était affligé d'un crâne de lézard, d'une masse de cheveux noirs frisés qu'on prenait à première vue pour son galure et de jambes arquées qui lui donnaient une démarche de vieux rafiôt ballotté par les vagues.

Mais tout recrébillé et trapet qu'il était, Ciccino possédait deux atouts : ses beaux yeux aux longs cils féminins et aux iris d'un noir sans fond et son naturel amiteux et enjoué qui lui rendait la gandoise facile, y compris pour se moquer de ce corps mal-libre, qui lui valait son surnom.

Les maris lui faisaient une confiance aveugle, à la fois parce que selon eux aucune femme, même la plus affamée, n'aurait voulu goûter à pareil rableusson et parce que, de son côté, P'tit-Rafiôt se montrait toujours d'une correction parfaite avec ses clientes.

Puis, un vendredi soir, alors que Ciccino menait ce train à Vigàta depuis deux ans, Mariuzza Sferla, une jolie canante de trente printemps, confia en grand secret à son amie Tanina Buccè, qu'elle fit jurer ses grands dieux de ne vendre la carabasse à personne sous peine de trépas immédiat, ce qui lui était arrivé l'après-midi même avec P'tit-Rafiôt.

L'été s'annonçait et la chaleur en cette fin mai vous estourbissait déjà.

Ciccino chapota à la porte de Mme Mariuzza à quinze heures, alors que, son déjeuner terminé, elle était allongée depuis une demi-heure en combinaison sur son lit pour une petite reposée.

« Qui est-ce ?

— C'est Ciccino. Je viens livrer votre robe. »

Sapristi, elle avait complètement oublié qu'elle avait convenu de cette heure avec lui.

Elle enfila sa robe de chambre et alla ouvrir.

Elle était seule chez elle. Trois jours plus tôt, Ubaldo, son mari, consul de la milice fasciste, était parti à Rome défilier avec ses congénères et il ne rentrerait pas avant quarante-huit heures. 'Mmaculata, leur bonne, n'était venue ni la veille ni ce jour-là, rapport à son fils qu'était alité avec un sérieux bocon.

Ce n'est pas la chose de dire, mais Mme Mariuzza, belle à damner un saint, ôtait le sommeil à tous les hommes du canton. Un mètre quatre-

vings, blonde comme les blés, les yeux bleus, des jambes interminables, elle était connue pour ses mœurs irréprochables et son attachement sans faille à son mari.

« Cette canante, c'est un bloc de glace, pas une femme », avait tranché Paolino Sciabica, le don juan de Vigàta, en rapportant à ses amis le énième refus dont elle l'avait gratifié.

Comme les fois précédentes, Mme Mariuzza introduisit Ciccino dans sa chambre, où se trouvait l'armoire à trois glaces. Pendant que le tailleur sortait la nouvelle acquisition de sa boîte, elle se défubla de sa robe de chambre. Pas un instant elle ne gandilla à se montrer en petite tenue, sachant que Ciccino ne se permettrait jamais de regarder où il n'aurait pas dû. Elle enfila la robe et se mira dans la glace en tournant deux ou trois fois sur elle-même. Pour constater :

« Il faut l'allonger d'au moins trois centimètres et la reprendre dans le dos, elle me boudine à la hauteur du crochet. »

Mme Mariuzza ôta la robe et la tendit à Ciccino, qui la posa sur le lit. Puis il sortit les ustensiles requis d'une trousse de médecin dont il ne se séparait jamais et s'attela à la tâche bon cœur bon argent.

Elle s'apprêtait à remettre sa robe de chambre mais, à l'idée de la chaudée qui l'attendait, préféra renoncer. Un quart d'heure plus tard, Ciccino lui rendait la robe.

« Vous pouvez essayer. »

Mme Mariuzza la renfila. Se mira derechef sous toutes les coutures. La longueur était juste comme le doigt au trou. Elle fit mine de se défubler.

« Sans vous commander, pourriez-vous la garder ? »

Ciccino s'approcha d'elle par derrière pour observer d'où venait la grimace dans le dos.

Il tira le tissu vers le bas à hauteur des hanches et de côté à hauteur de la poitrine. Puis rendit son jugement :

« Rien de grave. Ce n'est pas une erreur de coupe. Il suffit de déplacer un tant soit peu le crochet. »

De nouveau, Mme Mariuzza fit mine de se défubler.

« S'il vous plaît, gardez-la encore. Je dois marquer les repères. »

Il rouvrit sa mallette, en sortit une craie, revint près de sa cliente, mais s'immobilisa, pique-plante, le bras levé.

« Que se passe-t-il ? »

— Comme que comme, je suis trop court. »

Mme Mariuzza l'apincha dans la glace. Doux Jésus, qu'il était vilain ! Le coqueluchon du tailleur lui arrivait tant bien que mal aux hanches.

« Je vais chercher un tabouret. »

Mme Mariuzza sortit, revint, reprit la pose devant la glace.

Ciccino grimpa sur le tabouret et posa la craie sur le dos de sa cliente. Dans la seconde qui suivit, elle le vit ouvrir les bras et les agiter dans tous les sens comme un oiseau qui s'envole.

Il avait perdu l'équilibre et était en train de partir en arrière au risque de s'étarpir proprement.

Mme Mariuzza se retourna prestement et sans barguigner, l'agrippa au vol. Mais la chute était déjà amorcée et Ciccino déguilla sur le lit les quatre fers en l'air. Dans la foulée, Mme Mariuzza qui s'était embranchée dans le tabouret s'aplata sur lui.

Alors leurs yeux s'étaient rencontrés pour ne plus se lâcher. Et, au lieu de reprendre leurs distances, ils s'étaient serrés plus fort.

« Doux Jésus, Tanina ! Les mots me manquent pour te raconter ! On dirait une bête velue, c'est vrai et ainsi comme ainsi, il en a la vigueur et la résistance, mais en même temps il fait preuve d'une douceur, d'une tendresse, d'attentions dont mon mari ignore tout bonnement l'existence. Je suis montée au septième ciel avec lui ! P'tit-Rafiot, à d'autres ! Il tiendrait la mer au milieu des bourrasques, des trombes, des ouragans ! Crois-moi : j'aurais voulu qu'il ne décède pas, qu'il ne quitte plus mon lit !

— Et maintenant, que comptes-tu faire ?

— C'est vite vu. Quand il reviendra avec la collection d'automne, je lui achèterai plusieurs robes et par le fait, l'occasion sera toute trouvée qu'il s'attarde un bon peu avec moi. »

Tanina Buccè passa la nuit à se carciner dans son lit sans fermer l'œil.

Or donc, Mariuzza aussi ! Elle qui n'avait jamais trompé son consul de mari, était entrée dans le cercle des canantes qui encornaillaient leur bonhomme de façon régulière ou épisodique.

Tanina pour sa part appartenait à la seconde catégorie. Elle avait sauté le pas une première fois avec un officier de marine, une deuxième avec le sous-secrétaire de la fédération du parti fasciste, une troisième avec un petit gars de vingt ans qui affanait sur les terres de son père. Et puis, il y avait eu cette histoire avec... Méfi, ne jamais plus prononcer son nom, fût-ce seulement en pensée !

Mais elle n'y voyait point de mal. La faute revenait plutôt à son homme, fichu de la laisser jeûner des deux mois de rang.

Tanina n'était pas aussi agrippante que son amie Mariuzza. Certes elle l'égalait en taille, mais la comparaison s'arrêtait là. Pas moins, elle

aurait eu mauvaise grâce de se plaindre, le bon Dieu l'ayant dotée de plusieurs atouts non négligeables. Et s'il y avait une chose qu'on ne pouvait pas lui reprocher, c'était d'être un bloc de glace.

C'est pourquoi elle passa une nuit fort sensipotée, à redévider les confidences de son amie. Ce Ciccino conjugait donc bestialité sauvage et douceur de miel, un mélange qu'on rencontrait chez un homme tous les trente-six carêmes ! Vers quatre heures du matin, sa décision était prise. L'instant d'après, elle dormait comme un plot.

Elle fut réveillée à sept heures vingt par son mari qui lui disait au revoir avant de partir à la chasse avec ses amis. Elle se leva à neuf heures et fila droit à la cuisine où elle demanda à 'Ngilina, sa bonne, d'aller à Montelusa en autocar lui acheter un magazine qui n'arrivait pas à Vigàta.

« Mais je ne serai pas rendue avant le déjeuner ! Qui donc vous fera le fricot ? »

— Je m'en charge, ne tire pas peine. »

La bonne expédiée, Tanina passa dans la salle de bains et en ressortit mistifrisée comme un jour de fête : elle s'était aspergée de Coty et n'avait pleuré ni la poudre de riz ni le rouge à lèvres. Puis elle se mit en combinaison et retourna se coucher.

À dix heures et demie pétantes, on chapota à sa porte.

« Qui est-ce ? demanda-t-elle sans se lever.

— C'est Ciccino. »

Elle alla ouvrir.

« Ciccino, il faut m'excuser si je me recouche tout de suite. J'ai été un peu potringue cette nuit.

— Je repasserai demain si vous préférez.

— Pensez-vous ! Venez, c'est par là. »

Elle se remit à plat de lit. Ciccino lui présenta la robe.

« Il faudrait l'essayer pour que je la reprenne si nécessaire. Je peux changer de pièce pendant que vous l'enfilez... »

Toujours discret et plein d'égards, ce Ciccino !

« Non, non, vous pouvez rester. »

Elle quitta son lit avec une lenteur calculée, s'arrangeant pour que sa combinaison remonte au-dessus du genou et dénude des cuisses qu'elle savait dignes d'intérêt.

Mais Ciccino apinchait consciencieusement la pointe de ses chaussures. Elle lui ôta la robe des mains et se planta devant la glace de l'armoire. Elle l'enfila par la tête, s'arrangeant au passage à s'y embouêler les cheveux.

« Je n'arriverai pas à m'en désarapper toute seule, voudriez-vous bien m'aider ? »

Ciccino s'approcha d'elle par derrière. Elle en profita pour appeser de tout son corps contre lui. Le tailleur décapilla la robe, qui finit de glisser sur elle. Puis il recula d'un pas sans piper mot. Une pensée fielleuse traversa alors l'esprit de Tanina : Mariuzza avait peut-être pressé Ciccino jusqu'à la moelle et le pauvre homme en était encore tout écléné.

La robe neuve lui allait comme un gant, à croire qu'elle avait été faite sur mesure.

« Ainsi comme ainsi, mes services semblent superflus », observa P'tit-Rafiot.

Oh ! que non, ils n'étaient pas superflus, bien au contraire ! L'indifférence du tailleur commençait à lui briser la dévotion. À ce stade, Tanina n'avait plus qu'une carte en main.

Elle joua alors son va-tout.

Deux

Elle ne s'était pas plus tôt défublée de la robe qu'elle la laissa choir par terre comme si les forces lui manquaient pour la tenir. Elle ferma les yeux, porta la main à son front et s'affaissa, les jambes en tige de violette.

D'un bond, P'tit-Rafiot l'agrippa par la taille avant qu'elle ne s'étarpisse par terre. Tanina put alors s'acasser entre ses bras en feignant de tomber faible. En même temps, dans un geste qui pouvait sembler involontaire, elle lui passa le bras autour du cou.

P'tit-Rafiot la souleva comme un fétu de paille (Sainte Vierge, qu'il était fort, qu'il était dru !), fit deux pas pour la déposer sur le lit avec d'amoureuses précautions, se dégagea du bras passé à son cou avec toute la délicatesse possible, lui effleura le front d'une main si légère qu'elle en était une caresse (Sainte Vierge, qu'il était tendre, qu'il était doux !), se pencha sur elle et, sa bouche tout près de la sienne, l'appela :

« Madame ! Madame ! »

Tanina ne répondit pas.

Alors P'tit-Rafiot sortit de la chambre et elle l'entendit lancer d'une voix forte dans le silence de la maison : « Il y a quelqu'un ? »

Elle rouvrit les yeux. Mais où s'en allait-il ? Que cherchait-il ? Au bruit, elle comprit qu'il était entré dans la cuisine. Devinant qu'il allait revenir, elle referma les yeux.

P'tit-Rafiot posa un genou sur le lit, puis Tanina sentit l'odeur du vinaigre qu'il lui passait sous les narines. Sainte Vierge, quelle bugne, quel emplâtre ! On aurait plutôt appris à un âne à prier Dieu ! Il ne voyait donc pas qu'elle avait autant besoin de vinaigre qu'un loup de sonnette ? Ou bien préférerait-il jouer les boqueneuillots ? La moutarde lui monta au nez. Elle entreprit de reprendre connaissance : elle cligna plusieurs fois les paupières, ouvrit les yeux.

« Je me sens mieux, merci. Vous pouvez partir et fermer la porte. Au revoir. »

Ah ! le sagoin ! la charipe ! De trou ou de brou, il allait le lui payer. Comment cet avorton se permettait-il ? Avec Mariuzza, oui, et avec elle, non ?

Le mari de Tanina, Adolfo, milicien fasciste et ancien de la Marche

sur Rome, était le secrétaire politique de Vigàta. Et par le fait, son épouse avait été bombardée chef de la section locale des femmes fascistes.

Tanina profitait amplement de ses fonctions pour faire sa marijordonne au gré de ses sympathies et antipathies du moment. Or c'était une femme envieuse et acariâtre, qui ne se prenait pas pour la queue d'une cerise. Un jour où elle avait entendu Mme Germanà, qu'elle ne pouvait pas voir en peinture, critiquer Mussolini, elle l'avait dénoncée aussi sec au secrétaire de la fédération. Le mari de Mme Germanà avait perdu son emploi de caissier à la banque tandis qu'elle-même était fichée par la police.

Un autre jour, Tanina avait fait retirer les allocations familiales à une pauvre peineuse qui ne l'avait pas saluée la première.

Un autre jour encore... Mais la liste des tours de cochon de Tanina Buccè étant longue comme un jour sans pain, on s'en tiendra là. En un mot comme en cent, elle avait le diable dans la vésicule biliaire et à force d'à force, ses amies lui avaient tourné le dos. Il ne lui en restait que deux, Mariuzza Sferla et Agata Pingitore. Les autres la regardaient toutes de travers.

De quatre à six le dimanche après-midi, Tanina présidait la réunion de la section locale des femmes fascistes de Vigàta, qui se tenait au siège du parti. À dix-huit heures, la réunion achevée, Agata Pingitore s'approcha de Tanina et lui glissa :

« Il faudrait que je te parle.

— Impossible, mon mari m'attend, on doit aller de collagne à...

— C'est pas des rises. »

Tanina apincha son amie dans les yeux et comprit que la chose était sérieuse.

« Peux-tu m'en parler ici ?

— Trop d'oreilles indiscrètes.

— Si on se voyait demain matin à dix heures ?

— C'est pour dit.

— Je viens chez toi ou tu viens chez moi ?

— C'est moi qui viendrai. Mais pourra-t-on être seules ?

— Oui, à cette heure-là Adolfo est déjà au bureau et la bonne sortie faire les courses. »

Agata Pingitore, épouse du podestat et femme fort agriffante, avait le même âge que Tanina.

Tanina arriva à l'heure dite, but la tasse de café que son amie lui

offrait, mais ne se décidait toujours pas à dévider son patrigot.

« Alors ? la pressa Tanina.

— Le sujet est délicat.

— Mais tu veux m'en parler ou pas ?

— Si, à condition que tu me jures que ça ne sortira pas de cette pièce.

— Promis.

— Hier après-midi je suis venue à la réunion de collagne avec Mariagrazia Bellevista, puisqu'on est voisines. »

Ni belle ni gracieuse en dépit de son nom, Mariagrazia Bellevista était une naine moustachue aux lunettes en fond de bouteille et aux dents de bisangoin.

Mais comme elle avait des argents à regonfle, le fils du secrétaire national adjoint du parti fasciste, Filippo Cusumano, un sapré beau gosse qui hantait les rêves des plus jolies petites rates de Vigàta, l'avait épousée et depuis menait joyeuse vie aux crochets de son épouse.

« En chemin, nous avons croisé Ciccino qui allait à la gare en voiture. »

En entendant le nom honni du seul homme qui l'eût dédaignée, Tanina, qui s'était bouliguée toute la nuit en le couvrant des pires malédictions et en lui augurant mille morts plus douloureuses les unes que les autres, dressa l'oreille.

« Et alors ?

— Alors, quoi ? Rien. Sauf...

— Sauf ?

— Sauf que Mariagrazia l'apinchait d'un air d'avoir deux airs et que, pour finir, elle lui a carrément souri. Il a répondu de la même manière : en lui souriant.

— P'tit-Rafiot ? s'écria Tanina, bauchée en place.

— Comme je te le dis. J'ai aussitôt pensé que Mariagrazia faisait des cachotteries et qu'elle me servait à plats couverts. Du coup, je lui ai scié le dos et elle a fini par me vendre la carabasse.

— Parce qu'il y avait une carabasse ? »

Tanina qui soupçonnait déjà l'horrible vérité était devenue blême comme une merde de laitier.

« Et comment ! Elle m'a tout avoué. Je te redévide l'histoire en gros ou en détail ?

— En détail, voyons !

— Alors voilà. Mariagrazia devait retrouver P'tit-Rafiot pour son essayage à quinze heures, à son hôtel.

— Pourquoi à son hôtel ?

— Parce que Filippo, son mari, était à plat de lit avec une petite fièvre et que leur salon sert momentanément de chambre à coucher à la sœur de Mariagrazia et son fils de trois ans.

— Continue.

— Comme P'tit-Rafiot ne disposait plus du salon Mussolini, l'essayage devait forcément avoir lieu dans sa chambre. C'est alors que se produisit un incident pour le moins regrettable.

— Parle, bonté divine !

— Mariagrazia n'a toujours pas compris comment, mais elle s'est retrouvée en train de faire l'amour avec P'tit-Rafiot. À l'entendre, c'était le petit Jésus en culottes de velours, un rêve, un enchantement.

— Pas si vite, je veux tous les détails !

— Pendant qu'elle se déshabillait, sa robe s'est embouée dans ses lunettes, lesquelles du coup ont ripé par terre. Sans lunettes, Mariagrazia est complètement à borgnon. Elle a fait un pas, s'est embranchée dans le tapis et P'tit-Rafiot l'a rattrapée en la serrant contre lui. Et là, ils ne se sont plus lâchés.

— C'est tout ?

— Elle m'a confié aussi, et je te le ritoule mot pour mot, qu'à côté de Ciccino, un taureau peut aller se rhabiller. »

Tanina avala la bile qui lui avait envahi la bouche.

« Et aussi que c'était faire l'amour avec le plus amiteux, le plus affectueux, le plus amoureux des hommes.

— Et toi, il fallait que tu viennes me raconter tout ça ? » gongonna Tanina, que la malengrogne rendait polie comme un fagot d'épines.

L'envie l'étouffait d'atouser de grands coups de pied dans sa chaise, de se rouler par terre en quinchant de toute la force de ses poumons, de s'arracher les cheveux.

Cette charipe de sagoin de galavard qui avait fait le difficile avec elle passait à la casserole sans barguigner une vilaine piaurne comme Mariagrazia ?

« Parce que Mariagrazia m'a rapporté une autre histoire.

— Encore ? couina Tanina, anéantie.

— Oui. Elle la tenait de son amie Giovanna Martino, qui la lui avait racontée le lendemain après-midi. »

Giovanna était l'épouse d'Amedeo Martino, le secrétaire administratif du parti fasciste à Vigàta. Elle était leur aînée de sept ou

huit ans et s'entretenait par la pratique du sport. Elle montait à cheval, nageait, pratiquait l'escrime. Elle avait gardé un corps ferme qu'auraient pu lui envier des canantes de vingt printemps.

On murmurait qu'elle mettait hommes et femmes dans le même panier. Mais ce n'étaient que ragots de limes douces, parce qu'on n'avait rien de précis à lui reprocher.

« Vas-y, je t'écoute.

— Donc, Giovanna s'était entendue avec P'tit-Rafiot pour jeudi matin onze heures. Comme son miroir en pied se trouve dans sa salle de bains, c'est là qu'elle a reçu P'tit-Rafiot. Son mari était à la maison, dans leur salon, où il avait organisé une réunion. À la cuisine, il y avait la bonne. En entrant, Giovanna avait fermé la porte à clé, pour éviter qu'un collègue de son mari voulant utiliser les toilettes ne la surprenne en combinaison. L'essayage se déroula comme prévu, il fallait juste retoucher un ourlet de manche et P'tit-Rafiot expédia l'affaire en cinq minutes. Puis Giovanna se défubla et voulut remettre sa robe de chambre, mais elle s'embroncha dans la carpette et s'aplaça entre les bras du tailleur. "À croire qu'il a de la colle sur la peau, a raconté Giovanna à Mariagrazia. Si tu le touches, tu y restes encarpionnée." Et les voilà partis à faire l'amour. Elle appuyée contre le lavabo et lui derrière. "Ça n'a duré qu'une vingtaine de minutes, a confié encore Giovanna à son amie, mais ce sont vingt minutes où je suis tombée en enfer avant de monter au septième ciel." Qu'en penses-tu ?

— Que c'est à vous soulever le cœur », répliqua Tanina.

Et c'était vrai. Elle en avait plus que sa portée. Elle écumait.

Comment ? Toutes les autres, qui avaient seulement risqué s'étarpir par terre, avaient décroché le gros lot, tandis qu'elle, qui s'était carrément abousée entre ses bras en simulant une perte de connaissance, en était ressortie comme d'une église ? Une piclée de vinaigre sous les narines, et adieu Berthe ?

« Pourquoi viens-tu me raconter ces horreurs ?

— Parce que tu diriges la section des femmes fascistes de Vigàta.

— Et quel rapport y a-t-il entre le fascisme et deux poutrônes qui encornaillent leurs maris ?

— Il y a en a un.

— Lequel ?

— Voyons, Tanina. Mariagrazia est bien la femme du secrétaire national adjoint du parti fasciste ? Et Giovanna celle du secrétaire administratif de Vigàta ? »

Et Mariuzza celle du consul des chemises noires Ubaldo Sferla,

compléta Tanina en son for intérieur. Mais elle se contenta de demander :

« Et alors ? »

Trois

C'était pas la chose de dire, mais là, elle en perdait son latin.

« Ce n'est qu'une supposition, note bien, précisa Agata, qui ne voulait pas aller au bois sans cognée. Je prends peut-être merle pour renard.

— Dis quand même.

— Mais il faudrait que tu t'informes. »

Tanina qui séchait sur pied se permit un écart de langage :

« Bon Dieu de Dieu, sur quoi veux-tu que je m'informe, tu vas me le dire ?

— Sur P'tit-Rafiot.

— Et que devrais-je savoir d'autre sur lui, si l'on excepte les belles prouesses que tu viens de me déballer ?

— S'il est fasciste.

— Quelle importance ?

— Mais tu es bouchée ? Admettons que P'tit-Rafiot était communiste et qu'il le soit resté sans que personne le sache, tu te rends compte qu'il peut se vanter d'avoir fifté les épouses de toute la hiérarchie fasciste de Vigàta ?

— Par le fait.

— Et imagine qu'il prenne idée de vendre la carabasse ?

Qu'il le clame urbi et orbi ? D'accord, il ira en prison, mais ça en fera des ramamiaux ! Ce sera un scandale de dimensions nationales !

— Tu as peut-être raison. »

Tanina se sentait soudain toute reguilette : elle tenait enfin le moyen de se venger de P'tit-Rafiot.

« Je te remercie, Agata. Je vais y réfléchir et je te dirai. »

Restée seule, Tanina écramailla un vase contre le mur histoire de passer ses nerfs, puis elle éclata de rire et se mit à faire les cent pas entre ses quatre murs, telle une hyène affamée.

On pouvait compter sur elle pour régler son compte définitivement à P'tit-Rafiot.

P'tit-Rafiot ! Lui qui avait écopé de ce surnom à cause de sa démarche de bisangoin, le méritait plutôt pour son art de mener en

bateau les maris trop confiants !

Il semblait en effet increvable, une véritable machine à faire la chose. Tanina compta sur ses doigts. Le jeudi matin, il avait fîfré Giovanna Martino, l'après-midi du même jour Mariagrazia Bellevista, le vendredi après-midi Mariuzza Sferla tandis que le samedi matin avec elle, ce bougre de charipe de galavard avait bridé son âne par le cul.

Puisqu'il consommait censément deux femmes par jour, avec qui avait-il couché le vendredi matin, le samedi après-midi et le dimanche matin ?

Il lui fallait une réponse au plus tôt, tant la soif de vengeance lui démarcourait le menillon. Elle sauta sur l'occasion que lui offrait le discours de Mussolini à Predappio, sa ville natale, rapporté par tous les journaux, pour convoquer par circulaire manuscrite une réunion extraordinaire des femmes fascistes le mercredi suivant à l'heure habituelle.

Ordre du jour : « Commentaire du discours de Predappio de Son Excellence Benito Mussolini, chef du gouvernement et Duce du fascisme ». Complété de la mention : « Présence obligatoire. »

Elle se prépara soigneusement. Les cent vingt-deux inscrites au complet se déplacèrent. Elle discourut une heure et demie de rang. Puis elle lança :

« Avant de lever cette belle séance de la section des femmes fascistes, je voudrais vous demander un renseignement : qui parmi vous a essayé une robe avec Ciccino dit P'tit-Rafiot la semaine dernière ? »

Et elle ajouta en souriant : « En plus de moi, bien sûr. » Elle s'était collée dans le lot pour ne pas éveiller les soupçons.

Giovanna, Mariagrazia et Mariuzza levèrent le bras. À elles s'ajoutèrent Michela Passatore, Agostina D'Angelo et Marianna Molfetta.

« Je vous remercie, la séance est close. Saluons le Duce !

— A NOI ! » clamèrent ses ouailles en faisant le salut romain.

Le lendemain matin, en grand secret, elle convoqua Michela Passatore chez elle, à un moment où elle était seule.

Michela était une jolie canante de vingt-six ans, qu'à dix-huit on avait mariée à un sexagénaire, le commandeur Costantino, grand officier du Royaume, médaille d'or du Mérite « pour sa contribution à la cause de la révolution fasciste ». Le commandeur n'avait pas payé de sa personne, mais de ses pécuniaux. Il avait, paraît-il, versé un

million dans les caisses du parti. En échange, comme il possédait des mines de soufre, il avait recouru plusieurs fois aux chemises noires et à leurs matraques pour flanquer une bonne vertouillée aux mineurs en grève.

« Michela, quand P'tit-Rafiot est-il venu chez toi ?

— Vendredi matin.

— Vous avez fait l'essayage ?

— Bien sûr.

— Et par ensuite ? » demanda-t-elle en la regardant droit dans les yeux.

L'autre soutint son regard. Puis elle tira de sa poche un paquet de Serraglio et alluma une cigarette. Elle était la seule Vigataise à fumer.

« On a fait comme d'habitude, rebriqua-t-elle après la première bouffée.

— Explique-toi mieux.

— Que j'explique quoi ?

— Ce que signifie comme d'habitude.

— Tu comprends vite, mais il faut t'expliquer longtemps ! Tous les trois mois, je prends un peu de bon temps avec Ciccino, voilà. C'est clair, maintenant ? Et tu peux le rabâter à qui ça te chante, je m'en bats les fesses. Si mon mari me quitte, je ne lui courrai pas après.

— Depuis quand dure ce petit manège ?

— Deux ans.

— Il serait peut-être temps d'arrêter.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'une épouse fasciste ne...

— C'est pas pour dire de dire, mais tu es mal placée pour me faire la morale. »

Tanina se mit en boucan et haussa le ton.

« Personne ne peut me...

— Attends ! C'est l'hôpital qui se fout de la charité ! Tu as déjà oublié l'officier de marine, il y a trois ans ? Tous les deux nus comme des cierges dans la barque ? J'étais en train de nager et j'ai cru que la barque était vide. Je me suis agrappée pour monter dedans... Vous ne m'avez même pas vue, tant vous étiez appliqués à fifrer bon cœur bon argent. »

Tanina blêmit.

« Écoute, essaie de me comprendre...

— Et vice-versa. C'est pour dit ?

— C'est pour dit. »

Le lendemain, elle fit venir Agostina D'Angelo.

Agostina avait des traits de bohémienne diseuse de bonne aventure. Grands yeux profonds, lèvres rouges, cheveux noirs qui lui tombaient jusqu'aux fesses.

Elle avait trente-sept ans sonnés, mais était loin de les paraître : on lui en donnait facilement dix de moins.

Son mari Attilio, originaire de Gênes, était le frère d'un martyr fasciste, tué d'un coup de revolver pendant une chauchée avec des communistes.

Ils avaient appelé leur aîné Balilla, leur second Benito et leur fille Rachele, comme la femme du Duce.

Elle peignait et avait déjà organisé deux expositions à Vigàta, inaugurées par le secrétaire de la fédération de Montelusa. Lequel s'était porté acquéreur d'un portrait de Mussolini.

« Pour l'enlever de la circulation, tellement il est moche », insinuèrent les limes douces.

« Quand as-tu essayé ta robe avec Ciccino ?

— Samedi après-midi.

— Et que s'est-il passé pendant l'essayage ?

— Rien. Que veux-tu qu'il se passe ? » rebriqua Agostina.

Mais elle baissa les yeux, manifestement gênée aux entournures.

Avec la violence d'un coup de poignard en pleine poitrine, Tanina comprit que Ciccino l'avait honorée, elle aussi. Mais il lui fallut une grande demi-heure pour convaincre Agostina de cracher le morceau.

« C'est plus fort que moi. Tu sais, Tanina, combien d'hommes j'ai envoyés aux pelosses, mais lui...

— C'est Ciccino qui a demandé ?

— Jamais de la vie ! Un homme toujours plein d'égards ! C'est moi qui n'ai pas réussi à me détacher de lui un jour où dans un faux mouvement je me suis embronchée... »

Et allez ! Une de plus qui avait failli s'étarpir !

Mais comment se faisait-il qu'elles s'embouélaient ou s'embronchaient toutes aussi facilement ? Elle était donc la seule à qui cela n'arrivait pas ?

« ... et pour ne pas m'aplater de tout mon long, je me suis accrochée à lui. Et je me suis retrouvée encarpionnée à ne plus pouvoir le lâcher. Que te dire ? C'est peut-être l'effet d'une fascination pour ce qui est laid, obscène, horrible. J'ai fait un nu de lui, que je ne montre à personne. Le portrait craché d'un singe, mais doté d'un charme

particulier, très puissant. C'est peut-être un appel ancestral, va savoir. En tout cas, c'est magique, crois-moi. Comme que comme, depuis ce jour-là...

— Et cette magie dure depuis combien de temps ?

— Un an. »

Il lui restait à convoquer Marianna Molfetta, mais elle hésitait, ne sachant ni lier ni délier. Ce serait à coup sûr une perte de temps. Mais pouvait-elle ne pas l'appeler alors qu'elle avait tenu à parler aux deux autres ? L'exclusion de Marianna, si elle s'ébruitait, pourrait alimenter les patrigots et faire aller bon train les limes douces. Ce fut pour cette raison qu'elle la reçut chez elle.

Marianna avait quarante-sept ans et tenait un étal de primeurs au marché. Son mari, Pasquale, était maçon. Marianna avait fugué avec son prétendu quand elle n'avait pas encore seize ans. Et l'année suivante, leur premier enfant était né. Maintenant ils en étaient à neuf, cinq garçons et quatre filles. Ils avaient été reçus par le Duce à Rome. Devant un saccage de monde, Mussolini en personne avait déclaré que Marianna et Pasquale étaient un couple exemplaire de vrais fascistes prolifiques et il s'était fait tirer le portrait avec eux.

Les allocations familiales qui tombaient tous les mois équivalaient à deux bons salaires, sans compter qu'à chaque naissance, la prime de natalité grossissait. Pasquale ritoulait à qui voulait l'entendre qu'ils avaient déjà mis sur le métier leur dixième gosse. Ce qui signifiait que leurs allocations augmenteraient encore.

Pour tout dire, si Marianna et Pasquale continuaient à affaner, c'était censément plus par goût que par nécessité.

Le corps de Marianna était petafiné par toutes ces maternités. Alors que dans son jeune temps elle avait été une jolie petite rate, sa silhouette maintenant tendait au tonneau. Il ne lui était resté qu'une coquetterie : commander une robe neuve à chaque changement de saison. Elle était donc une fidèle pratique de Ciccino dit P'tit-Rafiot, lequel, aux prises avec les dimensions de cette grosse boque de Marianna, n'était pas à la noce pendant les essayages.

« Dis-moi, tu as essayé ta robe le dimanche matin ?

— Par le fait, puisque les autres jours il fallait que je tienne mon étal.

— Combien de temps a duré l'essayage ?

— De huit heures et demie à midi et demi.

— Quatre heures, rien que ça ?

— Il a fallu l'élargir.

— Qui avais-tu chez toi ?

— Personne.

— Avec la châillée d'enfants que tu as sur les bras ?

— Mais ma poulette, tu ne sais donc pas que le Duce pourvoit pour tous mes gosses ? Qui à la crèche, qui à l'école primaire, qui au collège, qui au lycée, et le dimanche matin, rassemblement fasciste avec le secrétaire fédéral.

— Bon, bon. Et tout ce temps, vous vous êtes contentés d'un essayage ? »

Marianna ne répondit pas. Tanina n'y alla pas par quatre chemins :

« Dis-moi la vérité. »

Alors Marianna la regarda, ébaffée.

« Comment le sais-tu ? Qui te l'a dit ?

— Personne n'a rien eu besoin de me dire. Alors c'est vrai ou c'est pas vrai ?

— C'est vrai.

— Et d'autres fois avant ?

— Non jamais.

— Alors pourquoi ce dimanche matin-là ?

— Parce que ce dimanche matin avait été précédé de nombreux samedis soir.

— Que veux-tu dire ?

— Ceci : tous les samedis soir, Pasquale se met nu comme un petit saint Jean, il enfile sa chemise noire et tout le temps où il besogne, il me rabâte à l'oreille : Fais-le pour le Duce ! Fais-le pour le Duce !

— Et alors ?

— Alors j'en ai plus que ma portée de le faire pour le Duce, et cette fois, j'ai voulu le faire pour moi. »

Quatre

La rage de Tanina cette fois lui fit péter la guille.

Elle écrampailla un second vase, le réveil, une pendule et dessampilla cinq numéros du *Popolo d'Italia*, le quotidien fasciste qui était son évangile et que son mari et elle mettaient de côté tout au long de l'année pour les relier.

P'tit-Rafiot avait passé à la casserole même cette pontiaude de Marianna, et elle, ceinture ! Il l'avait mise au rang des péchés oubliés, voilà ! Comme si elle était de la rafetaille ! Mais pour qui se prenait-il, ce pauvre boqueneuillot ?

Ainsi comme ainsi, en y réfléchissant à tête refroidie, Agata avait raison.

Pourquoi P'tit-Rafiot ne fifrait-il que des épouses de hauts responsables du fascisme ou d'hommes qui en avaient mérité et n'accordait-il pas ses faveurs à la femme d'un militant de base ? Que voulait-il prouver ? Que les femmes des fascistes haut placés étaient toutes des pourtrônes ?

Midi venu, impossible de toucher à ses spaghettis.

« Tu as un fer qui loque ? lui demanda Adolfo, son mari.

— Je me sens toute carcinée.

— Pourquoi donc ? »

Devait-elle parler ? Il valait peut-être mieux qu'elle attende encore.

« Oh ! pas de quoi fouetter un chat. Tu sais que ça m'arrive de temps en temps.

— Je pars pour Rome demain à la piquette du jour. Réunion des secrétaires politiques.

— Combien de temps seras-tu absent ?

— Quatre jours. »

Cette nuit-là non plus, Adolfo ne la toucha pas. Elle se livra à un rapide calcul : deux mois et vingt-trois jours sans que son mari l'approche.

C'est alors qu'un nom lui revint en mémoire. Mais elle le chassa aussitôt. C'était un nom qui ne devait même pas l'effleurer. Pourtant, cette personne aurait pu lui être d'un grand secours. Elle serait

manquablement de bon conseil dans cette affaire de P'tit-Rafiot. Pourquoi ne pas profiter du départ d'Adolfo pour lui rendre visite ? Elle pourrait prendre l'autocar de neuf heures qui arrivait à dix, et s'en revenir par celui de dix-sept heures. Si elle usait de quelques précautions, personne n'en saurait rien.

Quand, au bout d'une heure de voyage, le chauffeur demanda si quelqu'un descendait au carrefour de Cannatello, Tanina répondit que oui. L'embranchement était en rase campagne. Elle prit à pied le chemin qui partait vers le mont Arnoni. Au bout d'une demi-heure, le chemin devenait sentier à flanc de montagne.

L'endroit était complètement désert, elle n'avait pas croisé un seul berger. Encore une demi-heure, et elle aperçut l'entrée de la grotte où vivait l'ermite.

Naguère encore, cet ermite, Titillo Caruso, était prêtre, aumônier de la brigade fasciste la plus belliqueuse de Montelusa. C'était un homme violent, un géant de deux mètres, plus croisé d'épaules et moigneux qu'un Hercule de foire. Pendant une chauchée avec des communistes, il en avait si bien amoché un que sa victime s'en était tirée avec trois mois d'hôpital.

Suspendu *a divinis*, il avait rebriqué en jetant son froc aux orties pour devenir inspecteur national du parti. Un jour où il se contrepointait avec le secrétaire fédéral de Catellonissetta, il lui avait administré une mornifle magistrale, qui lui avait cassé toutes les dents de devant. Radié du parti, il avait rebriqué en se faisant ermite.

Il était rigoureusement interdit de lui rendre visite, personne ne devait plus le fréquenter, parce qu'il avait été « mis au ban de la société ». En d'autres termes, il avait le bocon et ceux qui l'approchaient ramassaient son bocon.

Du temps où Titillo était encore inspecteur, Tanina avait eu avec lui une aventure qui avait duré pas loin de six mois.

La grotte contenait une paillasse, une table, une chaise, une lampe à pétrole, une centaine de livres et, accrochés au mur, un portrait de Mussolini et un crucifix.

Quand Tanina se présenta sur le seuil de la grotte, Titillo en slip se flagellait le dos.

En la voyant, il poussa une quinchée qui lui fit partir les oreilles.

Tanina lui dévida son patrigot et conclut :

« Dites-moi, que dois-je faire ? J'ai besoin qu'on me conseille, qu'on m'encourage, qu'on m'éperonne.

— Ah ! Tu veux qu'on t'éperonne, j'ai ce qu'il te faut ! s'écria Titillo

en quittant sa paillasse, les yeux écarabillés comme un fou. Tu les vois ces deux-là ? »

Et il désigna Mussolini et le crucifix.

« C'est eux qui te parlent par ma bouche ! Et ils te disent : Tanina, tu n'as pas une minute à perdre ! Il y a gros de danger. Ton amie a raison ! Ceci est un complot, une conjuration des communistes pour démantigoner le fascisme ! Tu n'as pas idée, Tanina, de la méchancité des communistes, de leur infinie mauvelence ! Comme ils ne croient pas en la sainteté de la famille, ils veulent la charbouiller ! La ridiculiser ! Et comme nous, fascistes, sommes l'élite de l'Italie, en nous empauvrant, c'est toute l'Italie qu'ils couvrent de boue ! Mussolini a été trop bon avec les communistes ! Il aurait dû tous les exterminer sans pitié ! Familles comprises ! Au bûcher ! Et que ça saute ! Eux, leurs drapeaux rouges, leurs faucilles, leurs marteaux et leurs bourses du travail ! À mort !

— Dites-moi ce que je dois faire et je le ferai, déclara avec détermination Tanina, en se levant de la chaise.

— Demain matin, va à Montelusa voir le secrétaire fédéral pour tout lui dire !

— Mais dans ce cas, je devrai dénoncer toutes celles qui...

— Dénonce, tonnerre ! Sans catoller une seconde ! Une femme fasciste ne s'encombre pas de scrupules bourgeois ! Une femme fasciste appelle un chat un chat ! Sans se voiler la face ! Sans redouter personne. Comme bien s'accorde, tu as l'appui de ces deux-là ! » Et il lui montra derechef Mussolini et le crucifix.

Après quoi, il se laissa choir sur la chaise et s'enquilla un grand verre de vin. Il le remplit ensuite à l'intention de Tanina. Elle s'approcha et but à son tour.

Alors Titillo tendit la main et lui caressa l'arrière-train de sa main de géant.

« Depuis combien de temps n'ai-je pas cajolé ces jolis petous ? »

Tanina sentit son cœur fondre et ses jambes se dérober comme tiges de violette.

La seconde partie de l'entretien s'étant prolongée tant que tant, Tanina faillit rater l'autocar de vingt et une heures, le dernier. Elle arriva chez elle à vingt-deux heures passées. Elle n'était pas flape pour un sou, bien au contraire elle se sentait rapeguillée corps et âme.

Elle se lava, se changea, dîna d'une côtelette, puis, étendue sur son lit, repensa aux propos de Titillo. L'hypothèse de la conjuration communiste était désormais une certitude. Et son devoir était de la

dénoncer sans chercher à ménager la chèvre et le chou. Mais plutôt que de demander une entrevue au secrétaire fédéral, ne valait-il pas mieux qu'elle lui écrive une lettre circonstanciée ?

Cet homme toujours en presse, submergé de travail, l'écouterait dix minutes tout au plus, et encore, entre deux coups de fil et interruptions d'huissier. Manquablement, il ne comprendrait rien à rien. Oui, lui écrire était la bonne solution.

Elle passa sa matinée du lendemain à écrire et réécrire sa missive. En fin finable, elle lui sembla au point. Elle la relut pour la dixième fois.

Au nom du Duce !

Secrétaire fédéral,

Par la présente et en assumant la pleine et entière responsabilité de mon acte ainsi qu'il convient à une femme fasciste et fière de l'être, je tiens à dénoncer un ensemble de faits de la plus extrême gravité qui compromettent le renom, l'intégrité, l'honneur et la haute moralité du fascisme et dont Vigàta a été le théâtre.

Voici de quoi il s'agit.

Le représentant de Stella Del Pizzo, la maison de couture palermitaine bien connue, le sieur Francesco Firrera, surnommé P'tit-Rafiot, a réussi par des stratagèmes sournois et pervers, fruit d'une habileté diabolique, à séduire certaines de ses clientes chez qui il s'introduit sous prétexte d'essayage de vêtements et qu'il a su circonvenir. Or comme l'a révélé l'enquête discrète que j'ai aussitôt menée, toutes ces femmes appartiennent à la section locale du parti national fasciste, que je m'honore de diriger.

Mais il y a pire.

Toutes les Vigataises que le sieur Firrera a asservies à ses bas instincts en dépit de la résistance qu'elles lui ont initialement opposée, ne s'avèrent pas être les femmes de simples militants du parti, mais de fidèles et, jusque-là, loyales épouses de hauts dirigeants ou d'hommes ayant mérité du P.N.F.

Ce comportement semble révéler un dessein précis chez le sieur Firrera. Au point que ce louche individu n'hésite pas à séduire aussi des femmes dépourvues du moindre attrait, pourvu qu'elles répondent aux critères fixés dans son plan criminel.

Je joins la liste des femmes fascistes victimes de cet infâme personnage, pour que vous puissiez les convoquer et obtenir une éventuelle confirmation.

Alors que je cherchais à comprendre pourquoi le sieur Firrera opérait un choix aussi précis que rigoureux parmi ses victimes, un horrible soupçon

m'a traversée.

Le sieur Firrera serait-il un immonde communiste rescapé qui entend par cette entreprise de démolition de la famille, prouver que les femmes fascistes les plus en vue de Vigàta, les plus estimées et les plus considérées par la population entière, ne sont que des personnes aux mœurs légères ?

Certes, il agit seul, et pour cause, mais tout me porte à croire que dans son ombre des individus guident son action.

Bref, je subodore sans hésitation l'existence d'une vaste conjuration communiste.

Les dommages pour le parti pourraient être incalculables !

Je vous laisse le soin de prendre toutes les mesures opportunes.

Assurée de recevoir une réponse rapide, je vous prie d'agréer mes meilleures salutations fascistes.

GAETANA BUCCÈ
SECRÉTAIRE DE LA SECTION
FÉMININE FASCISTE DE VIGÀTA

Elle ne pipa mot de cette manœuvre épistolaire ni à Adolfo ni à aucune de ses ouailles au parti. Les premiers jours, elle sut garder son calme, mais après une semaine sans réponse ni aucune réaction, elle se démarcoura le menillon à l'idée que le secrétaire fédéral avait pu ne pas recevoir son courrier expédié par la poste.

Le septième jour, elle décida de lui téléphoner. De neuf heures à dix-neuf heures, une voix lui répondit que le secrétaire fédéral était occupé. Puis, à la quinzième tentative, il répondit.

« Oui, j'ai reçu votre lettre. Vous aurez bientôt de mes nouvelles. »

Et clac, sans bonjour ni au revoir ! Pas un mot pour la féliciter ou la remercier. Titillo avait raison de dire que tous les dignitaires du régime étaient des bourgeois pantouflards qui ignoraient tout de la révolution, la vraie !

Les jours suivants, elle fut dans ses noirs. Elle se montrait tellement revêche, emmalicée et impolie qu'un jour Adolfo lui-même, qui était pourtant un homme de bonne mène, prit son foutraud et lui atousa une gifle qui l'expédia par terre.

À la fin des fins, après vingt jours sans manger ni dormir qui l'avaient laissée aussi sèche qu'un picarlat, Tanina reçut sa réponse.

Au nom du Duce !

Gaetana Buccè,

Suite à votre lettre, j'ai interrogé toutes, je dis bien toutes, les femmes

fascistes que vous m'avez signalées, lesquelles ont nié fermement non seulement avoir eu des rapports intimes avec le sieur Firrera mais également avoir abordé cette question avec vous. D'ailleurs, pour quelle raison vous auraient-elles parlé de quoi que ce soit puisqu'il ne s'était rien passé entre le sieur Firrera et elles ?

Et rien n'aurait pu se passer en effet. Malgré sa difformité, le sieur Firrera a fait la guerre comme enrôlé volontaire et s'est battu avec héroïsme. Au front sur le Karst, il a été grièvement blessé par une grenade. Comme l'attestent tous les certificats médicaux, cette blessure qui a obligé le sieur Firrera à de longues et douloureuses hospitalisations a pour conséquence qu'il est absolument incapable d'avoir des rapports sexuels.

Il a été décoré de la Médaille de bronze militaire et s'est inscrit au parti fasciste dès sa fondation.

La conjuration que vous donnez pour certaine n'existe donc que dans votre cerveau malade.

Sans préjuger de mesures ultérieures, vous êtes destituée d'autorité de votre charge de secrétaire de la section locale des femmes fascistes.

LE SECRÉTAIRE FÉDÉRAL DU P.N.F. DE MONTELUSA
MARCO TULLIO SCORNAFUOCO

Elle comprit tout en un éclair. Le secrétaire fédéral s'agourait, et dans les grandes largeurs ! La conjuration existait, et comment ! Sauf que ce n'était pas une conjuration communiste, mais une conjuration fasciste. Ou plus exactement de toutes les femmes fascistes de Vigàta réunies, y compris celles qu'elle croyait ses amies, dans le but de faire croire qu'elle détrancanait complet et lui enlever son prestige et son autorité. Elles l'avaient discréditée pour toujours !

Que faire maintenant ?

Le mieux dans un premier temps était peut-être de s'évanouir. Dont acte.

Cadeaux de Noël

Un

Il paraît qu'après une guerre qui a tué une bardouflée de gens, dessampillé des villes entières, incendié champs et usines, la fraction d'humanité survivante veut prendre sa revanche. Ainsi comme ainsi, elle procrée à revorge un plein bon Dieu de gosses et se met à jouir de cette vie qu'elle a si souvent failli perdre.

Comme bien s'accorde, ce phénomène se vérifia à Vigàta, où les Américains entrèrent en juillet 1943, mettant fin à la guerre. Cinq mois plus tard, on ne trouvait pas une femme entre dix-huit et cinquante ans qui ne fût enceinte de son mari, de son amant ou d'un Américain de passage. Pendant la guerre, le fascisme avait interdit les danses et les jeux de hasard. Résultat : on improvisait des bals à tous les coins de rue et des parties de cartes jusque sur le trottoir.

À Vigàta, pendant les années de fascisme, on avait continué à jouer de l'argent, sinon publiquement au club « Patrie et Fascisme », du moins en cachette, dans des entrepôts de marchandises, tard le soir avec un compère toujours en vigie à la porte, et l'ardeur au jeu redoubla.

On ouvrit deux nouveaux clubs, le « Cercle ouvrier » et le « Cercle du peuple », tandis que l'ancien changeait de nom, se rebaptisant « Famille et Démocratie ». Il lui fallut aussi changer de pénates, parce que trois jours avant le débarquement, une bombe avait écramaillé l'immeuble qui l'avait abrité jusque-là. Le club emménagea au premier étage du Palazzo Lomascolo, qui disposait de deux vastes salons. Il ne perdait pas au change dans ce local plus confortable et plus lumineux, la seule embienne étant que les carabiniers, dont la caserne était elle aussi partie en fumée, avaient pris leurs quartiers au rez-de-chaussée.

Saprée embienne, car la loi qui interdisait les jeux de hasard n'étant pas abrogée, ils étaient tolérés de façon tacite. En d'autres termes, on pouvait jouer tant que les carabiniers fermaient un œil. Mais si un beau jour ils décidaient de les ouvrir grand tous les deux ? Allez savoir ce qui peut passer dans la tête d'un carabinier ! Ne jamais s'y fier, qu'ils soient en uniforme ou en civil.

On jouait aussi dans les deux nouveaux clubs, principalement à la *zicchinetta* ou au *sfilapipi*. Mais entre ouvriers, charretiers et débardeurs au port, il ne circulait pas gros de pécuniaux.

Il en allait tout autrement au club « Famille et Démocratie ».

Comme il était fréquenté par des bourgeois moyennés, des commerçants, des propriétaires terriens ou immobiliers, bref tout du monde qui avait les rognons couverts, les jeux n'y portaient pas des noms siciliens, mais s'appelaient baccara, chemin de fer ou poker et les mises étaient conséquentes.

Et puis, il y avait une autre différence. Dans les deux nouveaux clubs, on jouait pour dire de jouer, pour passer le temps, tandis que dans celui-ci, les joueurs, qui se connaissaient de vieux, n'y allaient pas de main morte et en faisaient une affaire personnelle. La partie pouvait tourner au duel sans merci. De vieilles bisebilles, d'anciennes rancœurs, des inimitiés traditionnelles ou de simples antipathies se réveillaient chaque soir autour du tapis vert.

Par exemple, don Manuele Potino n'aurait jamais accepté pour partenaire don Paolino Sileci : cent ans plus tôt, don Francesco, grand-père de don Manuele, et don Salvatore, grand-père de don Paolino, avaient été en procès pour un olivier, situé pile sur la limite entre leurs terres. L'affaire avait traîné vingt-deux ans et entre-temps l'arbre avait passé de vie à trépas, déniapé par la foudre. Comme que comme, le procès était allé à son terme et avait été gagné par don Salvatore. De ce jour, les familles Potino et Sileci ne s'adressèrent plus la parole. Les Potino considéraient désormais la magistrature comme la pire cacibraille.

Il y avait aussi des règles non écrites, mais respectées par tous les membres du club. Milazzo, le comptable, devait toujours occuper une place d'où il pouvait guigner qui pénétrait dans le salon. Le docteur Cusumano devait se trouver à trois sièges de distance de son collègue Jacopino. Toute personne entrant dans le salon devait le faire du pied droit, faute de quoi don Gerlando Nuara bondissait de sa chaise et s'en retournait chez lui en pestant comme un beau diable contre ces oiseaux de malheur qui entraient du pied gauche.

Deux nouveaux membres seulement avaient été admis depuis la fin de la guerre.

Il s'agissait de don Liborio Siracusano, qui s'était enrichi grâce au marché noir, et de don Giovanni Lomascolo, « pour services rendus à la démocratie » à en croire le certificat que lui avaient décerné les Américains.

Don Giovanni, gros bonnet mafieux, mieux connu de tous comme l'oncle Ninì, avait écopé de quinze ans de prison sous le fascisme, accusé par les hommes du préfet Mori d'avoir assassiné un quidam. Pour être exact, l'oncle Ninì avait occis ou fait occire plus d'une dizaine de quidams, mais pas celui-là. Et ses avocats auraient eu facile de le prouver au tribunal. Mais le préfet Mori leur envoya dire que dans ce cas, il ne gandillerait pas et accuserait l'oncle Ninì de trois

autres meurtres. Ce qui le destinait au peloton d'exécution ou à la prison à perpétuité. N'avait-il pas meilleur temps à avaler le gorgéon et accepter ses quinze ans ? L'oncle Ninì trouva la proposition raisonnable et s'en fut en prison. Il en était sorti en 1942, juste à temps pour donner la main au débarquement américain.

Une vieille habitude voulait que, du premier décembre au sept janvier, les sommes en jeu, qui n'étaient déjà pas des rîses, augmentent encore. La mise de départ au baccara atteignait les mille lîres. C'est-à-dire un mois de salaire d'un employé municipal. Les billets de mille lîres de l'époque étaient immenses, au point qu'on les appelait des « draps ». Si, pendant une partie, un des membres se trouvait à court de pécuniaux, c'est-à-dire qu'il avait perdu jusqu'au dernier centime de ce qu'il avait en poche, il pouvait continuer à jouer en misant par exemple un paquet de cigarettes, un trousseau de clés ou un stylo et en annonçant : « Ce paquet vaut cinq mille. » « Ces clés valent dix mille. »

Personne ne pouvait mettre en doute la parole d'un membre. Lequel honorerait son dû dans les vingt-quatre heures, comme bien s'accorde.

La porte du cercle était toujours fermée, il fallait sonner pour se faire ouvrir. Le gardien s'appelait Ciccino Butera. C'était un rapetaret dans la cinquantaine, un rouquin peu bavard, dont un œil jouait au billard et l'autre comptait les points. Ciccino n'était pas seulement chargé d'ouvrir et fermer la porte, mais aussi de garder en dépôt les pistolets et autres armes à feu dont les membres étaient tenus de se délester avant de franchir le seuil du club. Ciccino entreposait cet arsenal dans un placard en bois massif qui trônait dans l'antichambre et qu'il verrouillait, gardant la clé à son cou. Les joujoux étaient restitués à leurs légitimes propriétaires à la sortie.

Cette règle avait été votée le jour même de la réouverture du club, à savoir le quinze septembre 1943. Le président avait voulu marquer le coup en prononçant une allocution de bienvenue pour les membres anciens et nouveaux et en évoquant ceux qui avaient défunté entretemps. Un toast devait clore son laïus.

Les choses tournèrent vinaigre quand le président se lança dans l'éloge funèbre de don Tanino Cottone, pieux et respectable sexagénaire aux mœurs irréprochables, mort sous les décombres de sa maison dans le bombardement du premier juillet 1943.

Le président venait de déclarer :

« Je voudrais rappeler maintenant la mémoire de don Tanino Cottone qui a été...

— ... une fichue sampille et un galavard de premier ordre ! »

Cette voix venue l'interrompre appartenait à don Filippo Smecca.

Toute l'assistance se souvint alors de la posture dans laquelle les sauveteurs avaient retrouvé don Tanino sous les gravats. Il était mort dans son lit, nu comme un petit Jésus entre ses draps. Jusque-là, rien que de normal. Mais en sa qualité de veuf, il aurait dû gésir seul dans le lit en question. Alors qu'on y retrouva aussi, serrée contre lui et nue comme une jument, la jeune Nicoletta Giummarà, seize printemps, qui habitait avec sa famille l'étage au-dessus de don Tanino.

Vigàta se partagea aussitôt en deux écoles. La première, qui avait trouvé son porte-drapeau en don Filippo Smecca, soutenait que depuis ses treize ans la canante était la maîtresse du vieux porc, lequel payait ses prestations la peau des fesses. Et pour finir le plat, don Filippo jurait ses grands dieux que le père et la mère de Nicoletta, qui avaient défunté dans le même bombardement, étaient au courant de cette navigation, mais ne pipaient mot car ils y trouvaient leur compte.

L'autre courant de pensée affirmait au contraire que la pauvre et innocente beline dormait comme un ange à l'étage supérieur et qu'elle avait atterri pile dans le lit de don Tanino quand l'immeuble s'était abousé. On expliquait par le souffle de la bombe le fait qu'elle était nue comme au jour de sa naissance entre les draps et les bras de don Tanino. Le drap aurait été soulevé pendant qu'elle chutait aux côtés de don Tanino, puis serait retombé, les enveloppant tous deux tel un suaire.

Don Filippo n'avait pas achevé sa phrase que don Angelino Pullara, principal théoricien de la seconde école et homme à qui il ne fallait pas chauffer les oreilles, sortait son revolver et le pointait contre don Filippo en lui ordonnant d'une voix ferme :

« Retirez immédiatement cette calomnie infâme !

— Des clous ! » rebriqua don Filippo, en exhibant à son tour une pétoire de cinquante centimètres, dont la seule vue faisait frémir.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, quatre amis de don Angelino et trois de don Filippo se déployèrent, arme au poing, sur deux lignes qui se faisaient front.

Des années plus tard, on aurait pu se croire dans un film de Quentin Tarantino. Mais il était évident que personne n'avait la moindre envie de tirer. C'était tout des arias, de l'esbroufe. Sauf qu'au même instant, le vieux Lisandro, le serveur, sortait de la cuisine et qu'effrayé à la vue de cette tôle de paroissiens armés, il laissa choir son plateau chargé des verres pour le vin d'honneur. Le choc au sol ressembla à s'y méprendre à un coup de feu. Par le fait, tout le monde se mit à tirer bon cœur bon argent, si bien qu'on se serait cru dans un film de cow-boys plutôt que dans un salon sicilien. Il va sans dire que tout le monde tira en l'air.

Par voie de conséquence, l'énorme lustre en verre précieux lâcha et s'écramailla au sol, faisant quatre blessés légers. Dieu merci, les carabiniers étaient tous sortis aux troussees d'un repris de justice en cavale, de sorte que l'incident n'eut pas de suites.

Mais depuis ce jour-là, obligation était faite de remettre son arme à Ciccino.

Un autre usage en vigueur au club s'appelait « la franchise ».

Entre le vingt décembre et le premier janvier, et pendant exclusivement cette période, chaque membre pouvait introduire au club un ou plusieurs amis. Ceux-ci s'acquittaient d'une participation qui leur conférait le statut de « membre invité ».

Comme bien on pense, il s'agissait de paroissiens qui remuaient l'argent à la pelle.

La veille de l'ouverture de la franchise, le dix-neuf décembre 1943, don Filippo Smecca prit le président à part.

« Demain, je viendrai avec un ami.

— Quelqu'un de Vigàta ?

— Non, un étranger. De Fiacca, je crois.

— Pas de problème.

— Cette personne ne sera pas seule.

— Et que nous en monte ? La franchise est sans limitation. Votre garantie suffit. Je ne vois pas...

— Deux hommes l'accompagneront.

— Mais cher ami, je viens de vous dire que...

— Ces messieurs ne joueront pas. »

Le président le regarda, bauché en place.

« Ah non ? Pourquoi viennent-ils alors ?

— Je vous l'ai dit. Ils accompagnent cette personne. Mon ami joue, pas les deux autres.

— Pourquoi faut-il l'accompagner ? Il ne peut pas marcher tout seul ?

— Si. Il ne plie pas la jambe droite à cause d'une blessure de guerre, mais il peut marcher. »

Le président y avait mis le temps, mais il venait de comprendre.

« Des gardes du corps ? »

Don Filippo acquiesça de la tête. Le président réfléchit un instant.

« Il faudrait transmettre une condition à votre ami.

— Je vous écoute.

— Les deux gardes du corps remettront leurs armes à Ciccino et

resteront dans l'antichambre, ils ne devront pas entrer au salon.

— Je ne pense pas qu'il y verra de difficulté.

— Comment s'appelle votre ami ?

— Antonio Ferlito. »

Le président toussota avant de parler.

« Ce n'est pas la chose de dire, mais... M. Ferlito sait-il que nous avons les carabiniers au rez-de-chaussée ?

— Ne tirez pas peine, il le sait », rebriqua don Filippo.

Deux

Le lendemain soir vers dix heures, quand les jeux sérieux reprirent, le président était dans ses petits souliers, ne sachant pas trop comment les autres membres réagiraient devant les deux gardes du corps pique-plante dans l'antichambre.

On sait les joueurs vite sensipotés à la moindre nouveauté qui se manifeste à proximité du tapis vert. Sans aucune raison apparente, ils jugent comme défavorables certains éléments, qu'il faut alors éliminer de trou ou de brou. Que faire si l'un d'eux prenait idée que la présence de ces deux gus ne lui accordait pas ? Prier M. Ferlito de les envoyer faire un tour ? Mais s'il refusait et cherchait garouille ? D'un autre côté si un membre du club protestait, comment ne pas tenir compte de sa réclamation ?

Les douze coups de minuit au beffroi de l'hôtel de ville donnaient le signal que le jeu se corsait et que les mises augmentaient. À une heure du matin, le président s'approcha de don Filippo Smecca, qui gagnait gros au baccara, et lui murmura à l'oreille :

« Votre ami ne vient donc pas ?

— Je ne saurais vous dire. »

Contrairement à don Filippo, don Matteo Cumella était en train de perdre tant et plus. C'est pourquoi il quitta la table vers une heure et demie pour aller prendre le frais sur le balcon, histoire de se ravigoler. L'air n'était pas frais, mais froid, et un petit vent fouilleret vous tailladait le visage. Pas un chat dans la rue. Don Matteo venait d'allumer son cigare quand il vit surgir au bout de la rue une espèce de corbillard démesuré, lequel, vu de plus près, se révéla être une Rolls Royce qui devait dater de vieux, car elle roulait à pas de poule, son moteur déclaveté ne permettant pas mieux. L'énorme trapanelle noire passa sous le balcon et tourna à droite dans la via del Mare qui longeait l'immeuble où se trouvait le club. Dans le silence nocturne, don Matteo entendit la voiture s'arrêter à l'entrée de la via del Mare, puis des portières s'ouvrir et se refermer et des voix, et il vit apparaître au coin de la rue trois paroissiens qui se dirigeaient vers l'entrée de l'immeuble, située sous le balcon.

L'homme qui avançait encadré par les deux autres portait un manteau et un borsalino, tandis que ses compagnons étaient en blouson et casquette. Le type au borsalino était affligé d'une étrange démarche. Il posait le pied gauche par terre, déportait tout son poids

sur la jambe gauche pour soulever la droite, qui était raide comme un passe-lacet, et lui faire accomplir un pas en l'air avant de poser le pied, et ainsi de suite en repartant du pied gauche. Comme bien s'accorde, les deux gus qui l'accompagnaient devaient garder une certaine distance : celui de gauche pour ne pas encaisser un coup de tête quand l'homme au borsalino branquillait sur la gauche, celui de droite pour ne pas ramasser un coup de pied dans l'arrière-train quand la patte folle avançait.

Puis ils franchirent la porte d'entrée et disparurent de la vue de don Matteo.

Ciccino Butera entendit sonner et alla ouvrir. Il se retrouva nez à nez avec ces trois pèlerins inconnus. Mais le président l'ayant averti, il s'enquit :

« Lequel de vous est M. Antonio Ferlito ? »

La réponse vint du gars placé à gauche de l'homme au borsalino.

« C'est monsieur.

— Entrez. Donnez-moi votre vestiaire. »

Ses deux gardes du corps débarrassèrent Ferlito l'un de son borsalino et l'autre de son manteau et les accrochèrent à un portemanteau où il restait encore un peu de place, puis ils se déflublèrent de leurs blousons.

« Ici la règle veut qu'en entrant on..., commença Ciccino.

— On est informés », rebriqua celui des gardes du corps qui avait déjà pris la parole.

Il sortit un revolver de la poche arrière de son pantalon et le tendit à Ciccino. Son collègue en fit autant. M. Ferlito n'avait pas bronché et Ciccino le regardait d'un air interrogateur.

« Don Antonio ne porte jamais d'armes », précisa le gus doté de la parole.

Ciccino ne savait quelle pièce coudre. Pouvait-il prendre cette affirmation pour argent comptant ? Ferlito saisit son hésitation au vol. Sans piper mot, il écarta les bras. L'acolyte parlant l'aida aussitôt à ôter sa veste. La chemise de M. Ferlito était en soie très fine et son nœud papillon de la dernière élégance. Ciccino admira le geste : don Antonio savait vivre. Il jouerait en manches de chemise pour prouver qu'il n'était pas cherche-rogne.

« Vous pouvez attendre ici », dit Ciccino aux deux sbires en leur montrant le canapé de l'antichambre. Puis, s'adressant à don Ferlito :

« Vous pouvez entrer. »

L'apparition de Ferlito dans le grand salon où se trouvaient les tables de baccara et de chemin de fer eut deux témoins : don Filippo

Smecca qui se leva pour l'accueillir et don Gerlando Nuara, qui se leva de concert, mais en jurant comme un pattier. Don Antonio Ferlito était entré du pied gauche. Signe de malurance aux yeux de don Gerlando et présage d'une soirée d'embiernes. Mais don Antonio ne pouvait pas franchir le seuil autrement puisque sa patte folle devait suivre sa jambe saine.

En allant récupérer son manteau pour partir, don Gerlando passa près de lui, fort de malengrogne, et lui lança un regard à couper un clou en gongonnant :

« En voilà des manières ! »

Don Antonio resta coi. Il se contenta de lisser sa fine moustache en interrogeant don Filippo du regard.

« Ne tirez pas peine. Venez que je vous présente à notre président. »

Don Antonio traversa le salon de sa démarche si particulière, atousant de temps à autre un coup de pied dans une chaise. Il était évident qu'il aurait pu faire le vert et le sec, son genou droit n'aurait pas plié. On lui présenta le trésorier, Luigi Sommatino, qui remplit sa fiche de membre invité. L'adhésion coûtait mille lires. Alors don Antonio porta la main à la poche arrière de son pantalon pour sortir ses pécuniaux et, comme il avait quitté sa veste, on s'aperçut que le pantalon de don Antonio n'avait pas deux poches postérieures comme tous les pantalons, mais une seule reliant une hanche à l'autre, donc aussi longue que trois poches mises bout à bout. Ainsi comme ainsi les billets de mille y tenaient bien à plat en liasses comme à la banque. À vue de nez, don Antonio était remboursé de pas moins de cent mille lires. Il venait donc armé d'excellentes intentions. Puis on l'accompagna à la table de baccara. Il s'assit et joua sans décevoir jusqu'à trois heures et demie du matin. Il perdit trente mille lires.

Tant qu'il joua, on n'entendit pas le son de sa voix. C'était un homme d'environ quarante-cinq ans, aux jambes longues sous un buste court, montre en or au poignet et une gueule à la Amedeo Nazzari, l'acteur de cinéma. Mais son visage restait de marbre, pas la moindre expression, pas plus pour jubiler que pour endéver. Le masque. Son seul geste consistait à lisser sa moustache. Il ne parla qu'au moment de partir :

« Bonne continuation. »

Dans l'antichambre, il gratifia Ciccino d'un pourboire de cent lires, qui déclencha chez le gardien une révérence à cul ouvert. Le même Ciccino entre-temps avait appris les noms des deux gardes du corps, en discutant avec le seul qui ouvrait la bouche et s'était présenté comme Melino. C'était donc Melino qui avait informé Ciccino que son acolyte s'appelait Salvino. Parce que si on attendait que Salvino

desserre les dents, on pouvait toujours se lever matin.

Mais pendant ce temps, ailleurs, un événement avait eu lieu, dont personne ne savait rien. Amedeo Lozito, qui avait passé sa soirée au Cercle ouvrier, où il avait joué et perdu à la *zicchinetta*, en était ressorti aussi chargé d'argent qu'un crapaud de plumes.

Cela dit, Amedeo, beau petit gars d'une vingtaine d'années, ne se démarquait pas le menillon pour autant, car il avait laissé à sa mère presque toute sa paie de la centrale électrique où il était embauché. Manière de limiter la casse. Alors qu'il s'en revenait chez lui sur le coup des deux heures du matin, il aperçut une énorme voiture noire garée le long du trottoir. Il reconnut une Rolls Royce parce qu'il en avait vu au cinéma. Il s'approcha, poussé par la curiosité. Personne. Son propriétaire était sûrement allé jouer au club des Vigatais moyennés. Amedeo eut envie de voir l'intérieur, mais les deux portières avant étaient fermées. À l'arrière en revanche, la poignée céda sous sa main. Avant de monter, Amedeo se baissa pour jeter un coup d'œil. Une forme était étendue sur la banquette arrière, occupant presque toute la largeur, une statue peut-être, qui était entièrement recouverte par une couverture militaire américaine. Il entra, passa par-dessus les sièges et s'assit au volant. Comme que comme, le modèle était loin d'être récent et devait passer à coup sûr ses dix litres d'essence au kilomètre, mais ce joujou vous donnait l'impression de tenir le bon Dieu par les pieds. L'heureux possesseur d'une guimbarde pareille avait sûrement toutes les canantes à ses pieds. Il faut dire qu'Amedeo était un grand consommateur du beau sexe. Il se perdit en imagination derrière ce qu'une jolie petite rate et lui auraient pu ferrater sur la banquette arrière, dont les dimensions avoisinaient celles d'un lit.

Mais ça n'avait point de nez de rester là à se bouffer le foie. Il franchit les sièges en sens inverse, mais s'entrupa le pied gauche et s'applata sur la banquette arrière. Il se para instinctivement avec les mains, qui s'appuyèrent sur la couverture. Et là, il se figea, en équilibre entre le siège avant et la banquette arrière. Car il avait senti sous la couverture non pas une dureté de bois ou de marbre, mais une consistance de corps humain. Qui n'avait pas bronché. Or s'il n'avait pas bronché, c'est qu'il n'était pas en mesure de le faire. Et s'il n'était pas en mesure de le faire, c'est qu'il avait défunté. Auquel cas, il était dans l'intérêt d'Amedeo de mettre dare-dare la plus grande distance entre cette sampillerie de voiture et lui. Il acheva de franchir le siège, sortit, puis s'immobilisa.

Parce qu'à vingt ans, la curiosité est plus forte que tout. Debout à l'extérieur, il se pencha et souleva de ses deux mains un pan de la

couverture. Il découvrit alors une tête féminine. Blonde. Jeune. Belle. Et, lui sembla-t-il, pas défuntée pour un sou. Il se baissa davantage, approchant son oreille des narines de la canante et l'entendit respirer profondément.

L'avait-on droguée ? La retenait-on prisonnière ? Était-ce un enlèvement ? Mais alors pourquoi la portière arrière était-elle ouverte ? Comme que comme, pas question de l'abandonner à son sort. Cela étant, que faire ? Aller réveiller les carabiniers qui étaient à deux pas, au rez-de-chaussée du club réservé aux Vigatais de haut fessier ? Ou la tirer de ce mauvais pas sans gandiller ?

Pendant qu'il se trouvait ainsi en balan, la jolie petite rate changea de position, mais en gardant les yeux fermés, et elle ne remarqua pas sa présence. Elle releva le haut du corps, repoussant la couverture pour la rouler près d'elle. Amedeo crut rêver. La passagère en effet n'était vêtue que d'une culotte et d'un soutien-gorge. Sur un corps de déesse. Le spectacle était à vous couper le souffle. Et à en perdre la tête juste après. Sans même se rendre compte de ce qu'il faisait, Amedeo s'assit près d'elle.

Elle sentit alors sa présence pour la première fois et, au lieu d'ouvrir les yeux et de quincer à l'aide, posa sa tête sur son épaule. En dépit du froid de canard, Amedeo était benouillé de sueur. Ses bras et ses mains partirent en exploration sans demander son avis à la jeune femme. Son bras droit lui entoura les hanches, pendant que sa main gauche allait se poser sur son soutien-gorge.

« Bon, cette fois elle va m'assicher une gifle à me démonter la tête », pensa Amedeo en voyant qu'elle levait la main droite. Mais non, cette main vint se poser sur la sienne, c'était une invitation silencieuse à pousser plus loin que le soutien-gorge. Amedeo s'exécuta. Il n'avait jamais vu ni touché un tel cadeau du ciel ! Il eut envie de l'embrasser, mais quand elle sentit qu'il approchait les lèvres, elle détourna le visage.

Une heure plus tard, la jolie canante était de nouveau étendue sur la banquette arrière, capiée sous sa couverture. Amedeo descendit de la voiture et ferma la portière. Il se sentait ivre comme s'il avait bu jusqu'à la troisième capucine et avait les jambes en tige de violette. Il fit quelques pas pour aller se musser sous une porte cochère, d'où il pouvait surveiller la Rolls Royce. Vers trois heures et demie, il vit apparaître trois pèlerins qui se dirigèrent vers la voiture. Celui du milieu, en manteau et borsalino, avait une patte folle. L'un des deux autres ouvrit la portière avec les clés et s'installa au volant. L'homme au borsalino prit place à côté de lui. Pour l'installer avec sa jambe raide, ils avaient repoussé le siège à fond.

Le troisième pèlerin monta à l'arrière où, en vilain pacaud, il secoua

leur passagère pour qu'elle lui fasse de la place. La voiture démarra.

Amedeo trouva sa mère réveillée. Rien n'y valait, elle ne se couchait pas tant qu'elle ne l'avait pas entendu rentrer.

« Tu as pris froid, Amedeo ?

— Par le fait.

— Ça te dirait de manger des spaghettis à l'ail et à l'huile ? »

Voilà qui lui accordait car, même s'il était bientôt quatre heures du matin, il avait l'estomac dans les talons. Tout en ratassant dans sa cuisine, sa mère lui demanda :

« Quel cadeau veux-tu pour Noël ?

— Mais rien, maman », répondit-il.

Car cette nuit-là, avec un peu d'avance d'accord, il avait déjà reçu son cadeau de Noël. Un cadeau somptueux.

Trois

Le lendemain soir, la même scène se répéta à l'identique : don Antonio Ferlito entra dans le salon en manches de chemise, Melino et Salvino retrouvèrent le canapé de l'antichambre. Don Antonio cette fois joua en prenant garde à la vaisselle. Il ne semblait pas homme à vouloir provoquer la chance, il était évident qu'il n'aimait pas risquer. Entre minuit et trois heures, il ne perdit que dix mille liras.

Quelqu'un en revanche perdit des heures entières : Amedeo, qui depuis vingt-trois heures était pique-plante via del Mare, guettant l'arrivée de la Rolls Royce. Elle se pointa enfin au bout d'une heure. Les trois mêmes pèlerins en descendirent pour se diriger vers l'entrée du club. Amedeo attendit encore cinq minutes par sécurité, puis il s'approcha de la voiture. Les quatre portières étaient fermées à clé et la banquette arrière déserte. Il se retrouva nez de bois : pas de jolie petite rate ! Le gorgeon était dur à avaler. Puis il pensa qu'elle arriverait peut-être plus tard à pied et reprit le guet. À trois heures du matin, le trio était de retour et la voiture repartit. Il s'en retourna chez lui dans un état proche du glaçon, ce que voyant sa mère le ravicola avec deux œufs au plat.

Le vingt-deux décembre à minuit tapant, don Antonio se présenta flanqué de Melino et Salvino. Comme à l'accoutumée, don Antonio se défubla en manches de chemise, mais ses deux gardes du corps ne donnèrent pas leurs armes à Ciccino.

« Nous ne restons pas », expliqua Melino.

En effet, dès que don Antonio eut franchi le seuil du salon, les deux gus ressortirent.

Amedeo, qui, comme bien on pense, avait attendu les cinq minutes de rigueur avant de s'approcher de la Rolls Royce, fit un pas vers la voiture et sentit son cœur bondir dans sa poitrine, parce que cette fois, la jolie canante était là. Habillée de pied en cap, d'accord, mais elle était là. Il eut tout juste le temps de faire encore un pas avant de voir surgir à l'angle de la rue deux des pèlerins du trio. Il ne lui restait plus qu'à continuer d'avancer, en faisant mine de se bamber. Il croisa les deux hommes qui ne lui accordèrent pas un regard et montèrent dans la voiture. Laquelle ne tarda pas à démarrer.

Don Antonio joua ses trois heures habituelles et gagna vingt mille liras. Dans l'antichambre, alors qu'il enfilait sa veste et son manteau, il fut rejoint par l'oncle Ninì qui partait lui aussi.

« Comment se fait-il que vous soyez venu sans vos deux amis ce soir ? demanda l'oncle Ninì.

— Ils m'attendent dans la rue. J'ai compris que nous sommes ici entre gens de bonne compagnie, je n'ai pas besoin d'eux.

— Et, si je peux me permettre, vous avez placé le clocher au milieu de la paroisse », rebriqua l'oncle Ninì.

Lui présent au club, personne n'aurait jamais imaginé chercher garouille à un membre, même simple invité. Il l'aurait pris comme une offense personnelle et les conséquences pour l'imprudent n'auraient pas été de la rafetaille. Il était bien connu que l'oncle Ninì n'aurait pas pardonné à Jésus en personne.

Le vingt-trois décembre, vers dix-neuf heures, une pluie glacée se mit à tomber et à minuit, quand don Antonio arriva au club, non seulement il faisait cru à se geler les miches, mais il soufflait une bise affilée comme un rasoir. C'est peut-être pour cette raison que Melino et Salvino remirent leurs armes à Ciccino et prirent place sur le canapé de l'antichambre. Le premier geste de don Antonio en entrant dans le salon fut de s'approcher de l'oncle Ninì.

« Bonsoir. Veuillez m'excuser de vous déranger », dit-il d'une voix forte.

Tout le monde entendit. Par respect envers l'oncle Ninì, on suspendit le jeu.

« Je vous écoute.

— Avec ce froid, je me suis permis de dire à mes deux amis de monter attendre dans l'antichambre.

— C'est pour dit », rebriqua l'oncle Ninì.

Tout le monde comprit que les paroles de don Antonio valaient acte de soumission à l'autorité de l'oncle Ninì. Le jeu reprit.

Comme il allait devoir guetter l'arrivée de la Rolls Royce par cette fricasse de chien, Amedeo avant de sortir s'était envoyé un quart de vin et en avait versé un autre quart dans un flacon, qu'il avait glissé dans la poche de son gros blouson. Quand la voiture arriva, le flacon était vide. À rester pique-plante sous la porte cochère, on se gelait les fressures. Le trio descendu, Amedeo attendit dix minutes, puis en trois bonds fut à la portière arrière, saisit la poignée, la tourna, ouvrit, monta. La jolie rate était là, habillée, la couverture à côté d'elle, et le regardait les yeux écarabillés.

« Je suis Amedeo. Tu te souviens de moi ? L'autre soir tu étais endormie sous la couverture...

— Ah, c'était toi ? »

La surprise passée, elle semblait indifférente.

« Pourquoi ? Qui croyais-tu que c'était ?

— Bof, peut-être Melino, peut-être Salvino. »

Le sourire d'Amedeo s'effaça, il venait d'encaisser deux agnafes en plein visage. Elle continua :

« Ils en profitent toujours quand don Antonio n'est pas là. Sinon ils filent doux, parce que j'appartiens à don Antonio. Et puis, j'avais trop sommeil, ça faisait trois nuits que je ne dormais pas, j'étais éclénée à ne plus savoir si j'étais encore vivante. Je m'étais défublée pour dormir. »

Amedeo trouvait que c'était fort de café. Ils utilisaient la jeune fille à leur mode et elle ne les envoyait pas aux pelosses ?

« Comment tu t'appelles ?

— Teresa. Teresa Punzo.

— Quel âge tu as ?

— Dix-neuf ans.

— Pourquoi tu n'es pas venue hier soir ?

— Parce que don Antonio m'avait prêtée à un ami. Il m'a donné mille liras.

— C'est pas de croire ! Il est jaloux de Melino et Salvino, et pas de son ami ?

— Aucun rapport. Melino et Salvino sont deux gardes du corps rétribués, tandis que l'ami de don Antonio est dans la paille jusqu'au ventre. »

Amedeo était bauché en place. Comment était faite cette canante ? Qu'avait-elle dans le coqueluchon ? Elle parlait avec naturel et simplicité, étalant sans honte une vie qu'on ne pouvait pourtant pas qualifier de reluisante.

« Où habites-tu ?

— À Montaperto, via Garibaldi.

— Avec don Antonio ?

— Non. Dans une petite maison qu'il m'a achetée à côté de chez lui.

— Depuis combien de temps es-tu avec lui ?

— Trois ans.

— Tu n'as pas de père ? Pas de mère ?

— Je suis orpheline. On les a tués.

— On a tué tes parents ? Qui ?

— Qu'est-ce que j'en sais. »

Il fut soudain envahi d'une immense pitié pour elle, pour cette pauvre beline qu'on traitait en animal. Au même moment, il se rappela que lui aussi deux nuits plus tôt avait profité d'elle et se sentit peu glorieux. Sa peine pour elle et sa honte pour lui-même se muèrent en colère. Et une question injurieuse lui échappa :

« Et toi, tu ne vas qu'avec les quidams moyennés que te présente ton don Antonio ? »

Elle le regarda sans dire pipette.

« Combien tu veux pour rester une heure avec moi, qui tire plutôt misère ? »

Elle ne le lâchait pas des yeux, mais ne rebriqua pas davantage.

« Vas-y, dis un chiffre !

— Avec toi ? Un centime me suffira. Si tu ne l'as pas, on s'en passera. »

Elle souligna sa réponse d'un sourire. Et à ce sourire, la lumière qui tombait du lampadaire voisin fut multipliée par cent mille, un milliard, on aurait dit que le soleil était entré dans la voiture. Amedeo sentit sa poitrine se dilater comme quand on respire le bon air à la piquette du jour. Parce qu'en dépit de tout, cette petite rate était restée propre comme un ciel clair. Il tendit la main et prit la sienne. Elle la lui serra fort.

Ils restèrent une heure ainsi sans se dégrober, en silence, main dans la main, écoutant leurs deux respirations, tout benaises qu'elles soient de collagne. Puis Amedeo déclara :

« L'heure est peut-être venue que je m'en aille. »

Alors Teresa approcha ses lèvres de celles d'Amedeo. Et ils s'embrassèrent tant que tant. Amedeo finit par se détacher d'elle, mais avec gros d'effort.

« À demain soir, dit-il.

— À demain soir », ritoula Teresa.

Amedeo descendit de la voiture et s'en retourna chez lui. En dépit du froid noir, il avait chaud par tout le corps.

Don Antonio quitta la table de jeu à trois heures du matin. Il avait perdu sept mille lires.

Par tradition, le soir du réveillon les mises atteignaient leur niveau record. Personne n'avait oublié le vingt-quatre décembre 1939, quand la guerre n'était pas encore déclarée ni les jeux interdits par le fascisme. On avait vu don Casimiro Vella, à court de pécuniaux, perdre sa villa à la campagne, trois maisons et un troupeau de cinq

cents brebis.

On commençait à jouer après la messe de minuit, où naissait l'enfant Jésus et que pas un Vigatais n'aurait ratée. Étant donné qu'en ce vingt-quatre décembre 1943 on se gelait encore plus les fressures que la veille, Melino et Salvino se délestèrent de leurs armes et prirent leurs quartiers dans l'antichambre. Don Antonio s'approcha de l'oncle Ninì.

« Mes amis..., commença-t-il.

— C'est bon, c'est bon », abrégéa l'oncle Ninì, un rien emmalicé.

Et l'on se mit au jeu.

Amedeo quitta son porche pour courir à la voiture. La déception fut cuisante. Teresa n'y était pas. Comprenant que c'était battre vent que de rester l'attendre, il s'en retourna chez lui. Sa mère voulut lui préparer un petit mâchon, mais il avait aussi faim que la mer a soif. Il alla se coucher sans détarder, mais impossible de s'endormir. Doux Jésus, comme Teresa lui manquait !

À deux heures, aucun des membres, ni permanent ni invité, n'avait encore quitté le club. Les parties se disputaient maintenant avec acharnement et tous les joueurs suaient et transpiraient, écarlates, en manches de chemise. Lisandro avait dû éteindre les poêles à bois, car si dehors on n'aurait pas été surpris de voir se bamber un ours polaire, à l'intérieur c'était une étuve. À deux heures cinq, don Antonio se leva.

« Veuillez m'excuser un instant. J'ai un mot à dire à mes amis. »

Traînant sa patte folle et s'excusant à la ronde, il arriva sur le seuil de l'antichambre. Melino et Salvino se levèrent aussitôt et s'approchèrent de Ciccino assis derrière sa table. Sans dire ni quoi ni qu'est-ce, Melino lui assicha un coup de poing qui l'étertît raide, tandis que Salvino lui arrachait du cou les clés du placard, ouvrait le battant, récupérait son revolver et celui de Melino, refermait à clé et mettait cette dernière dans sa poche. Pendant ce temps, Melino avait traîné Ciccino dans un réduit et l'y avait enfermé non sans lui avoir atousé un second coup de poing. Ils étaient fin prêts.

Don Antonio se planta au milieu du salon, desserra sa ceinture et glissa la main à droite entre sa chemise et le haut de son pantalon pour en extirper rien moins qu'un fusil à canon scié, qu'il pointa sur l'assistance. Laquelle n'en eut cure, chacun étant trop absorbé par le jeu pour rien remarquer. Alors, tandis que Melino faisait irruption dans l'autre salon revolver au poing et que Salvino bondissait sur une table d'où il tint en joue tout son monde, don Antonio lança d'une voix forte :

« Messieurs, un moment d'attention, je vous prie. Ceci est un hold-up et le premier qui se dérobe est un homme mort. »

Dans le silence qui tomba soudain, on entendit résonner la voix de don Gerlando Nuara :

« Je l'avais pourtant dit que ce type n'avait point de manières ! »

Personne ne se hasarda à bouger une oreille pendant le quart d'heure que dura l'opération. Dans un premier temps, d'une démarche normale puisqu'il ne portait plus son fusil attaché contre sa jambe, don Antonio passa de table en table, raflant sur chacune les pécuniaux qui s'y trouvaient. Il acuchonna son butin au milieu d'une grande nappe aux chiffres du club et en fit un premier ballot. Puis il étendit une autre nappe sur la même table et ordonna : « Venez déposer vos portefeuilles, vos montres et l'argent que vous avez sur vous. »

Les membres du club se mirent à la queue leu leu pour se délester de ce qu'on leur demandait. Mais quand ce fut le tour de don Paolino Sileci, don Manuele Potino, qui avait déjà versé sa contribution, lança :

« Demandez-lui de quitter ses bottes. »

Don Paolino regarda don Antonio d'un air interrogateur.

« Faites ce que dit ce monsieur », lui enjoignit don Antonio, en pointant le canon de son fusil vers son ventre.

Le sang aux oreilles, don Paolino ôta ses bottes. Il avait mussé dix billets de mille dans chacune. Don Manuele l'avait vendu, saisissant au vol cette belle occasion de nourrir leur vieille bisbille.

L'avant-dernier fut don Filippo Smecca, qui tremblait comme une feuille et que tout le monde regardait de travers, parce que cet étranger avait été admis au club sur sa recommandation. Le dernier, blême comme une merde de laitier d'être obligé d'avaler ce gorgeon, était l'oncle Ninì.

« Merci pour ces superbes cadeaux de Noël, lui lança don Antonio, remuant le couteau dans la plaie.

— À charge de revanche », rebriqua l'autre en l'apinchant au fond des yeux.

Le second ballot terminé, don Antonio monta sur une table.

« Mes amis et moi allons nous retirer. Je voudrais vous rappeler qu'il ne serait pas très avisé de descendre au rez-de-chaussée avertir les carabiniers. Que leur raconterez-vous ? Que vous jouiez de l'argent ? Ils seraient dans l'obligation de vous dénoncer au juge. En attendant, joyeux Noël à tous. »

Il sauta en bas de la table, traversa le salon tranquille comme Baptiste, flanqué de Melino et Salvino qui coltinaient chacun un ballot

et marchaient à reculons, tenant toujours en joue leurs victimes. Puis, sur le palier, ils verrouillèrent la porte du club avec les clés soustraites à Ciccino.

Le trio n'était pas sorti que plusieurs membres se précipitèrent vers le placard des armes pour essayer de le forcer. Mais c'était du noyer massif et rien n'y valut.

Au même moment, Liborio Siracusano dégaina d'un étui attaché à son mollet un revolver miniature dont ses activités de marché noir lui avaient appris à ne jamais se séparer et se précipita sur le balcon de la cuisine qui donnait dans la via del Mare. Il arriva à temps pour entendre démarrer la Rolls Royce. Il allait tirer, mais la main de l'oncle Ninì se posa sur son bras.

« Pas de sicotis inutile. Vous voulez faire de nous la risée du pays ? »

Pendant ce temps, la voiture s'était éloignée à toute éreinte. Comme bien s'accorde, son moteur était trafiqué.

Amedeo, de son côté, ignorant ce qui s'était tramé, se bouliguait dans son lit, partagé entre des accès de jalousie féroce à l'idée que Teresa n'était pas venue parce que don Antonio l'avait prêtée à un richard de ses amis et les larmes de pitié que la vie de malurance de cette pauvre beline lui arrachait.

Quatre

Il ne fut pas le seul à se sensipoter dans son lit. Pas un des membres du club « Famille et Démocratie » par exemple ne ferma l'œil de la nuit : qui à cause de la frayeur éprouvée, qui à cause de l'offense reçue, qui à cause des pécuniaux perdus. Deux d'entre eux, pour des raisons différentes, eurent la fièvre à quarante. L'un était don Filippo Smecca, parce qu'il redoutait le moment où il devrait paraître devant les membres du club furieux et s'expliquer sur cet étranger introduit par son entremise, sachant qu'il se trouverait toujours des charavoutes pour penser que Ferlito et lui étaient de mèche. Mais plus encore, don Filippo tremblait de devoir rendre des comptes à l'oncle Ninì. Et il aurait encore préféré subir un interrogatoire policier, passage à tabac inclus. L'autre personne emboconée par la fièvre était l'oncle Ninì lui-même, dont le prestige en prenait un sacré coup. S'il ne se démarpaillait pas de cette situation d'ici deux ou trois jours maximum, il serait obligé de quitter Vigàta du sûr, et peut-être de s'embarquer pour New York, où il avait encore de bons amis.

D'une main tremblante, vers dix heures du matin, don Filippo appela Nicolò Ferro, la personne qui l'avait prié de parrainer Antonio Ferlito comme membre invité. Nicolò Ferro répondit que c'était Pippo Cosentino qui lui en avait parlé. Lequel Cosentino rebriqua que la demande lui avait été transmise par Franco Lopiparo. Lopiparo cita le nom de Marco Roppolo. Lequel Roppolo renvoya sur Masino Sirchia. Et Masino Sirchia... Ainsi comme ainsi, à midi et demi, don Filippo était édifié : aucun de ses interlocuteurs ne connaissait personnellement Ferlito. Chacun en avait entendu parler par un ami. Et pour finir le plat, aucun Antonio Ferlito n'habitait sur la commune de Fiacca. Si l'oncle Ninì interrogeait don Filippo, avec la meilleure volonté du monde ce dernier ne pourrait que lui rapporter cette chaîne de saint Antoine. Ensuite il se jetterait à ses pieds pour lui demander pardon d'avoir à ce point pris merle pour renard.

Aucun des membres ne pipa mot des événements dont leur club avait été le théâtre cette nuit-là. Mais la carabasse fut vendue par Ciccino Butera, le gardien dont le nez avait viré à l'aubergine, et par Lisandro le serveur, si bien qu'en trois heures, tout Vigàta était au courant. La nouvelle fit se gondiveler tous les non-adhérents, c'est-à-dire quatre-vingt-dix-neuf virgule quatre-vingt-dix-neuf pour cent de la population. Les membres du club, ce matin-là, ne mirent pas le nez

dehors, alors que c'était Noël, ils n'allèrent pas à la pâtisserie acheter cannoli et cassates, n'échangèrent pas de bons vœux à grands coups de chapeau et de révérences en se bambanant sur le cours à l'heure de l'apéritif. Bref, pendant que tous les Vigatais festoyaient, ils faisaient carême.

Vers dix-sept heures, sa fièvre ayant baissé, l'oncle Ninì une poche de glaçons sur le coqueluchon réunit une cellule de crise composée de Totò l'Édenté et Mimì Matefaim. Ces deux gaillards étaient le bras armé de l'oncle Ninì, des quidams qu'il valait mieux ne pas rencontrer au coin d'un bois la nuit. Ni le jour, d'ailleurs. L'oncle Ninì raconta en détail à ses deux hommes de confiance, qui étaient déjà au courant, ce qui s'était passé au club.

« On chope don Filippo Smecca et on lui fait regretter d'être né s'il ne nous dit pas quand et comment il a connu ce paroissien », proposa sans barguigner Totò l'Édenté.

L'oncle Ninì eut le geste de chasser une mouche.

« Autant demander à un aveugle de juger des couleurs ! Smecca ne sait rien, il s'est fait redouiller, j'en suis sûr. Totò, d'ici ce soir je veux tout savoir sur leur voiture. Une Rolls Royce grosse comme un paquebot, ça ne passe pas inaperçu. Et toi, Mimì, pareil pour les deux gardes du corps. Et à la galope ! »

À vingt heures, Totò l'Édenté téléphona à l'oncle Ninì qu'il avait retrouvé la trapanelle. Elle était sur une petite route de campagne perpendiculaire à la route de Montelusa. Elle avait brûlé, il n'en restait censément que la carcasse. Il allait continuer à s'informer.

Pendant que l'oncle Ninì recevait ce coup de fil, Amedeo quittait son lit où il était resté agrobé toute la sainte journée sans manger, ce qui, comme bien on pense, avait mis sa mère aux quatre cents coups.

« Maman, je vais me laver. Et après je sors.

— Mais où veux-tu aller par ce froid noir ? Je te préviens, Amedè, tu ne sortiras pas de cette maison si tu ne posses pas un bon bol de bouillon chaud. »

Sa mère était femme de bonne mène, mais quand elle avait une idée derrière le coqueluchon, elle ne lâchait pas sa bouchée. Il dut s'exécuter.

Le bouillon lui ouvrit un appétit de jeune levron et il engloutit une moitié de poulet. Il lopa quatre verres de vin remplis à ras bord. Puis, comme il était certain de revoir Teresa, il enleva ses habits pour se mettre en dimanche.

D'ailleurs, à la Noël, tout le monde se gaunait avec les habits qui mangent de viande, comme on disait. D'une chose à l'autre, il était

plus de vingt-deux heures quand il sortit. Il décida de passer au Cercle ouvrier. Il avait pris sur lui une trentaine de lires.

En passant devant le club des riches, il s'aperçut que pas un rai de lumière ne filtrait aux balcons ni aux fenêtres, tout était à borgnonbleu. Pourquoi n'était-il pas encore ouvert ? Traditionnellement, le soir de Noël, on jouait dès neuf heures petantes. Via del Mare, la voiture n'était pas arrivée, mais il ne s'en étonna pas, il savait qu'elle ne se montrerait pas avant minuit. C'est pour cette raison qu'en entrant au Cercle, il demanda :

« Savez-vous pourquoi le club des riches n'a pas encore ouvert ? »

Tout le monde le regarda, ébaffé.

« Mais d'où tu sors ? lui demanda un de ses amis.

— Je suis resté chez moi toute la journée. Pourquoi ? »

On lui répondit en chœur. Amedeo écouta, puis s'acassa par terre : il était tombé faible.

Une demi-heure et deux petits cognacs après, Amedeo quitta le Cercle.

Il avait expliqué son évanouissement à la compagnie en arguant qu'il n'avait rien mangé depuis la veille, parce qu'il avait l'estomac dépontelé. Il alla rocaler sur la jetée est. L'air froid peu à peu lui rapéguilla le cerveau.

Maintenant il savait ce qu'il devait faire. Il retourna au Cercle ouvrier et prit à part son bon copain Manuele.

« Il faut que tu me prêtes ton side-car. Je te le rapporterai demain matin. »

Avant de partir, il passa chez lui.

« Maman, ne m'attends pas, je reviendrai dans la matinée. Je vais à Montaperto.

— Que vas-tu donc y faire ?

— Récupérer mon cadeau de Noël. »

Il arriva à Montaperto à plus de quatre heures du matin. Teresa avait dit qu'elle habitait une petite maison, via Garibaldi. Il la trouva sans catoller, parce que toutes les maisons de cette rue avaient deux étages, sauf une qui était une sorte de cube en rez-de-chaussée. Il chapota longuement à la porte, mais personne ne répondit. Il insista, il était sûr que Teresa n'était pas chez don Antonio Ferlito, parce que celui-ci pour le moment n'avait pas intérêt à se montrer dans les parages. Et il trouvait bizarre que les trois charavoutes l'aient emmenée avec eux. En effet, alors qu'il allait perdre espoir, il entendit la voix de Teresa :

« Qui c'est ? »

— C'est moi, Amedeo. »

Teresa ouvrit et ils se retrouvèrent aussitôt dans les bras l'un de l'autre. Ils eurent à peine le temps de refermer la porte que déjà ils dérupaient sur le lit. Après, Amedeo lui dit :

« Habille-toi, prends tes affaires et viens avec moi. »

Elle ne réclama aucune explication. Elle possédait en tout et pour tout une robe, trois culottes, deux soutiens-gorge, trois paires de chaussettes et un manteau. Quand ils furent dehors, Amedeo voulut qu'elle lui montre le domicile d'Antonio Ferlito. Teresa lui montra la maison voisine de la sienne.

« Mais il ne s'appelle pas Ferlito. »

— Ah non ?

— Non, il s'appelle Antonio Pullara. »

Il était huit heures du matin quand il rentra chez lui. Comme bien s'accorde, sa mère ne s'était pas couchée et fut bauchée en place en découvrant Teresa.

« Qui est cette jolie petite rate ? »

— Mon cadeau de Noël, maman. Ma fiancée. »

Teresa fut encore plus épatouflée que la maman. Elle dut s'asseoir sur une chaise, où elle se mit à pleurer sans bruit.

À neuf heures du matin, Amedeo se présenta chez les carabiniers et demanda à parler à l'adjudant Scurria. Lequel était bien sûr informé du rodéo qui s'était déroulé à l'étage supérieur, mais ne pouvait pas engrener la moindre démarche, car aucune plainte n'avait été déposée.

« Je viens vous donner le nom et l'adresse de l'homme qui a dévalisé le club. »

— Je connais son nom, Ferlito.

— Non, son vrai nom est Pullara, Antonio Pullara. »

L'adjudant dressa l'oreille.

« Et où habiterait-il ? »

— Il habite à Montaperto, via Garibaldi. La maison à deux étages mitoyenne à gauche d'une maison en rez-de-chaussée.

— Comment le sais-tu ?

— Voilà, la nuit du réveillon, je revenais du Cercle ouvrier quand j'ai eu un besoin urgent. Je me suis arrêté sous une porte cochère pour panacher d'eau et j'ai vu alors Pullara et les deux autres qui sortaient du club en courant et s'enfuyaient dans une Rolls Royce.

— Comment connais-tu Pullara ?

— J'ai réparé son installation électrique via Garibaldi, à Montaperto. »

C'étaient des gandoises, mais l'adjudant n'irait pas vérifier, il pouvait être tranquille.

Amedeo reçut les remerciements de Scurria et sortit.

Un quart d'heure plus tard, le souffle court, il arriva chez l'oncle Ninì. Lequel était en réunion avec Totò l'Édenté et Mimì Matefaim. Aucun des deux n'avait rapporté de bonnes nouvelles : Totò n'avait pas réussi à savoir d'où sortait la fameuse Rolls Royce et Mimì avait obtenu de Ciccino la description des deux gus, mais rien de plus.

L'oncle Ninì endérait si fort que la fumée lui sortait par les naseaux pire qu'un taureau en colère.

C'est à ce moment-là qu'Agatino, son homme à tout faire, lui annonça la visite d'un petit gars qui s'appelait Amedeo.

« Dis-lui de ne pas me briser la dévotion.

— Il prétend qu'il peut vous être utile dans l'affaire du club. »

L'oncle Ninì bondit sur son fauteuil.

« Fais-le entrer. »

Amedeo avait le cœur qui battait à cent à l'heure. La partie qu'il allait jouer avec l'oncle Ninì n'était pas des rises et il ne pouvait pas se permettre le moindre pied-failli. Il salua selon les conventions :

« J'embrasse vos mains, oncle Ninì. Et bonjour à tous. »

Personne ne daigna lui répondre.

« J'écoute ce que tu as à me dire.

— Si je vous indique le vrai nom de Ferlito et son adresse, puis-je espérer en retirer quelque bénéfice ? »

L'oncle Ninì le regarda avec des yeux qui étaient deux fentes, sans rebriquer. Puis il demanda :

« Qui sait que tu es venu ici ? »

Amedeo s'attendait à cette question et s'y était préparé. Il vit du coin de l'œil que les deux paroissiens qui flanquaient l'oncle Ninì faisaient mine de se lever, prêts à l'agripper pour le convaincre de parler avec une bonne tapassée, ce qui leur éviterait de rien déboursier.

« J'en ai informé ma mère, ma fiancée, mon ami Filiberto, mon oncle Luigi...

— On se calme ! » ordonna l'oncle Ninì à ses deux sbires.

Amedeo espéra que la sueur qui benouillait sa chemise et son caleçon ne se voyait pas.

« Vingt mille, ça va ? » demanda l'oncle Ninì.

Puisqu'il était entré dans la danse, autant ne pas mégoter, pensa Amedeo.

« Disons trente. Il paraît que Ferlito a raflé plus de cinq cent mille lires en pécuniaux et montres. »

L'oncle Ninì ouvrit le tiroir de son bureau, y pêcha trois liasses de dix mille encore retenues par l'élastique de la banque et les tendit à Amedeo.

« Parle maintenant. »

Amedeo lui raconta la même chose qu'à l'adjudant. À la fin, l'oncle Ninì exigea :

« Personne ne doit savoir que tu es venu ici. »

Mais Amedeo qui devait garder son cap rebriqua :

« Je l'ai déjà dit à...

— Tu n'as dévidé à personne que tu venais me voir, ni à ta mère ni à ton ami ni à ton oncle... Je comprends tout de suite quand on me raconte une gandoise. J'ai fait semblant de te croire parce que tu es un petit gars malin qui connaît la poloché. Et moi, j'aime bien les petits gars malins. Donc tu as déjà compris que si tu racontes que tu es venu me voir, tu es un petit gars malin mort.

— J'embrasse vos mains », conclut Amedeo, qui ne se fit pas prier pour sortir.

Il était évident qu'en laissant croire qu'il avait décarpillé l'affaire tout seul, l'oncle Ninì récupérait son prestige perdu. À trente mille lires, il s'en tirait à bon compte.

Antonio Pullara fit l'erreur de revenir à son domicile de Montaperto la nuit suivante, de collagne avec Melino et Salvino. Ils ignoraient, quand les carabinieri enfoncèrent la porte et les arrêtaient, à quel point ils avaient de la chance. En effet, cinq minutes après les carabinieri débarquaient Totò l'Édenté et Mimì Matefaim. Ils n'auraient pas passé des menottes aux poignets du trio, mais une corde à leur cou, et sans doute pire. On récupéra le magot qui était encore dans les deux nappes. Et ainsi comme ainsi, le lieutenant Scurria put poursuivre les membres du club pour jeux d'argent.

Amedeo et Teresa se marièrent le deux avril. Leur premier garçon naquit le vingt-cinq décembre 1945. Ils l'appelèrent Noël.

L'oiseau parleur

Un

Le jour où Ninuzzo Laganà fêtait ses vingt-huit printemps, son père Nunziato défunta en tombant de l'échafaudage de l'immeuble de huit étages que construisait son entreprise.

Nunziato avait commencé à gagner son pain à seize ans comme apprenti maçon et trente ans plus tard il était devenu le plus gros entrepreneur de Vigàta et le plus moyenné. Les limes douces disaient que Nunziato n'avait certes pas les deux pieds dans le même sabot, mais qu'il n'aurait jamais pu gagner tous ces pécuniaux sans l'appui de don Balduccio Sinagra, boss d'une des deux familles mafieuses de la ville. Don Balduccio avait pris Nunziato sous sa protection, parce que le maçon avait épousé Sariddra Gangitano, qui était sa petite-fille préférée. De leur mariage était né un seul enfant, Ninuzzo, que Nunziato avait poussé aux écoles et qui était devenu ingénieur.

Quatre ans après la mort de son père, Ninuzzo, joli garçon au physique d'athlète, instruit, élégant et beau parleur, doubla le chiffre d'affaires et se retrouva à la tête de trois ou quatre entreprises de travaux publics, dont les activités s'étendaient au-delà de la Sicile, sur le continent et à l'étranger.

Restée veuve, Sariddra Gangitano tomba malade sans qu'aucun médecin comprenne le pourquoi du comment. À force de pichorner sans appétit à table, elle était devenue maigre comme un carimentran. Elle ne parlait plus guère que par gestes et passait une grande partie de la journée à plat de lit dans le noir.

Un jour, elle appela Ninuzzo.

« Il faut que tu te maries au plus vite.

— Mais pourquoi ?

— Parce que je veux un petit-fils avant de mourir. »

À l'époque du lycée déjà, Ninuzzo ne comprenait pas que ses camarades s'encarpionnent de la gente féminine à ce point. Quand, désormais étudiant, il fit l'amour pour la première fois, tout le mérite en revint à la fille et il ne ressentit pas du tout cette impression de tenir le bon Dieu par les pieds, dont tous ses condisciples lui sciaient le dos. Ça ne lui fit ni chaud ni froid. La deuxième fois, il y prit plaisir, mais comme on peut se relâcher d'un cannolo fourré de crème.

Ainsi comme ainsi, avec ses trente-deux printemps, Ninuzzo n'avait jamais trotté les filles, c'étaient elles qui lui couraient après. Et encore,

il se laissait attraper par la chasseresse de service une fois par mois à tout casser, se montrant alors si peu empressé et concerné que la Diane se demandait si, tout bien compté et rebattu, elle n'aurait pas eu meilleur temps d'exercer son art de la vénerie sur un gibier plus goûteux.

Beau et riche comme il l'était, il avait reçu des propositions de mariage autant qu'un pape en pourrait bénir. Ces ambassades lui arrivaient par Rosalia, la vieille domestique qui l'avait vu naître et grandir, car, ses études finies, il habitait toujours chez sa mère. Mais elles lui entraient par une oreille pour ressortir par l'autre, et la brave femme avait fini par jeter l'éponge.

Dans le cas présent toutefois, c'étaient des figures d'un autre panier. Si sa mère voulait un petit-fils, pas question de faire la bobbe, il lui donnerait satisfaction. Et par le fait, un jour où la bonne le servait à table, il lui sortit tout à trac :

« Rosalì, maman veut que je me marie. Trouve-moi une femme. »

Rosalia, aussi émue que reguillette, en laissa choir son plat.

En 1960, les temps avaient bien changé et les jeunes filles qui recouraient aux bons offices d'une marieuse pour trouver chaussure à leur pied s'étaient faites rares. Maintenant, elles choisissaient leur futur en le rencontrant à la plage, dans les surprise-parties, au café, au cinéma ou au théâtre, autant de lieux où Ninuzzo ne mettait jamais les pieds.

Et comme il n'avait pas d'amis non plus, il n'allait pas dans ces soirées où l'on a facile de rencontrer une jolie petite rate. C'est pourquoi il réclama de Rosalia qu'elle lui fournisse pour chaque proposition une photo de la candidate qui ne se limitait pas à un portrait, mais la montrait de pied en cap. Au bout d'un mois, Rosalia avait collecté trois propositions, dont deux furent aussitôt écartées par Ninuzzo. La troisième ne le laissa pas indifférent.

Elle s'appelait Daniela Protonicola, avait vingt-cinq ans, était titulaire d'un diplôme de droit mais n'exerçait pas d'activité professionnelle, apportait une dot tout juste modeste, mais bénéficiait de cette physionomie rassurante qu'on peut qualifier de mine de « parfaite épouse ».

Ninuzzo entendait par là que la jeune fille n'était ni belle ni laide et que son physique harmonieux ne l'était pas au point d'attirer les regards masculins. En d'autres termes, qu'elle était capable de s'occuper tout le jour de la maison et des enfants sans rêvasser à un autre homme.

« Comment se fait-il qu'elle ne soit pas encore mariée ? demanda-t-il

à Rosalia.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Informe-toi. »

Ce renseignement avait son importance. Pourquoi à vingt-cinq ans cette jeune fille jolie et gentille, bien sous tous rapports, n'avait-elle toujours pas dégoté de mari ? En général, il fallait en chercher la raison dans un défaut de caractère soigneusement caché. Il convenait donc que Ninuzzo ait le fin mot de l'histoire avant d'envisager de donner la moindre suite.

La réponse arriva le lendemain.

« Cette demoiselle s'est fiancée à vingt ans, quand elle était étudiante. Mais au bout de deux ans...

— Minute. Quelle université fréquentait-elle ?

— Celle de Palerme.

— Et où habitait-elle ?

— Elle louait un studio.

— Elle y vivait seule ?

— Oui. »

Cela signifiait que son fiancé pouvait venir la voir à sa guise et même passer la nuit avec elle. Mentalement, il attribua un mauvais point à Daniela.

« Continue.

— Au bout de deux ans, elle s'est séparée et depuis cette date, n'a plus voulu entendre parler de mariage.

— Sais-tu pourquoi elle s'est séparée ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Informe-toi. »

La réponse arriva le lendemain.

« Il paraît qu'il a voulu goûter.

— Je ne comprends pas.

— Il aurait aimé avoir un avant-goût. »

Ninuzzo comprenait vite, mais il fallait lui expliquer longtemps.

« Pourrais-tu être plus claire ?

— Quand vous achetez une pastèque, que demandez-vous au vendeur ?

— De prélever un petit cube pour savoir si elle est bonne.

— Nous y sommes : voilà ce que son fiancé lui réclamait. Ai-je été claire, cette fois ? »

Ninuzzo comprit enfin chat sans qu'on lui dise minon.

« Et elle ne l'a pas autorisé à prélever le petit cube ? »

— Ni par beau ni par laid. Elle a déclaré que son fiancé aurait tous les droits quand ils seraient mariés, mais qu'en attendant, il n'était pas question de faire Pâques avant les Rameaux. Sauf qu'il a trouvé ça long comme un vendredi saint et qu'il a repris ses billes. »

Ninuzzo retira le mauvais point qu'il avait attribué à Daniela pour lui en décerner un bon, qui en valait même plusieurs. L'histoire ne s'était pas déroulée comme il l'avait cru.

« J'aimerais la voir en vrai.

— C'est-à-dire ?

— Rosalì, je voudrais la voir marcher, parler...

— Vous aurez une réponse demain. »

Le lendemain, qui était un samedi, Rosalia lui indiqua la marche à suivre :

« Demain matin, à midi et demi, vous vous installerez au café Castiglione, celui qui fait pâtisserie. Elle viendra à la sortie de la messe avec ses parents acheter une cassate. Ainsi comme ainsi, vous pourrez la voir en chair et en os. »

« Que prendrez-vous ? » lui demanda le serveur.

Ninuzzo ne fréquentait ni les bars ni les salons de thé. Il ne buvait pas d'alcool et n'aimait pas les gâteaux. Somme toute, que boire dans un café sinon un café ?

Il avait eu la chance de trouver une table non loin de la baie vitrée, d'où il apercevait l'église. La messe finie, la famille Protonicola sortit parmi les premières.

Daniela était mieux qu'en photo. Elle possédait une certaine élégance naturelle et une aisance auxquelles l'image fixe ne rendait pas justice. Sur le parvis, elle éclata de rire à une remarque de son père, et ce rire braqua soudain un projecteur sur elle. À la porte du café, elle riait encore, mais quand elle entra, son visage redevint sérieux et son attitude réservée. Elle resta pique-plante à l'entrée, le regard au sol, attendant que sa mère choisisse leur cassate et que son père la règle à la caisse. Une minute avant le retour de ses parents, elle releva les yeux, apincha à la ronde et finit par s'arrêter sur Ninuzzo.

Là aussi, la photo faisait tort à la vérité. Daniela avait de grands yeux verts, des lacs où l'on avait facile de se noyer. Et l'ébauche de sourire qui effleura ses belles lèvres, fut-elle une réalité ou le fruit d'un mirage ?

De retour chez lui, il trouva la table mise.

« C'est prêt, annonça Rosalia.

— Je vais d'abord dire bonjour à maman.

— Sans vous commander, n'y allez pas, elle dort. Elle a bouligué toute la nuit, il faut qu'elle se ravicole. Venez manger. »

Elle lui servit ses lasagnes sans lui demander ce qu'il pensait de la jeune fille.

À la fin du repas, Ninuzzo s'enquit :

« Je voudrais parler à Daniela, comment faire ?

— Seuls ?

— Seuls.

— Je vais voir. »

La réponse arriva le lendemain.

« La demoiselle a dit qu'elle n'acceptait pas de vous parler seule à seul. »

Allons bon, on ne pouvait même pas lui adresser la parole ? Mais pour qui se prenait-elle ? Pour la reine de Saba ? Pour la Vierge Marie ? Elle avait peur que son haleine lui file le bocon ? La pudeur, la décence, d'accord, mais là elle poussait le bouchon un peu loin ! Ninuzzo eut une pensée pour l'ancien prétendu de Daniela. Mais force lui fut d'accorder un second bon point à la jeune fille.

« Peux-tu lui demander ce qu'elle suggère ?

— Pour sûr. »

La proposition arriva le lendemain.

« La demoiselle est disposée à vous rencontrer en présence de sa cousine Lidia. »

C'était toujours mieux que si elle avait exigé la présence de son père ou sa mère.

« Et où nous retrouverons-nous ?

— Au café, comme l'autre fois. Vous vous installerez à une table, où la demoiselle et sa cousine viendront vous rejoindre.

— Tu la connais, cette cousine ?

— Non.

— Allez, c'est pour dit. »

Le dimanche suivant, il s'assit à la même table. Il était nerveux, peut-être parce qu'il regrettait à moitié d'avoir sollicité ce rendez-vous. De quoi pouvaient parler deux personnes qui ne s'étaient jamais

vues ? De la pluie et du beau temps ? Des programmes de télévision ?

Mais il fallait qu'il en passe par là de trou ou de brou pour une raison tout à fait privée, une sorte de secret qu'il n'avait jamais confié à personne. Il était d'une sensibilité malade aux voix. Il y avait des voix, d'homme ou de femme peu en montait, qu'il ne pouvait pas supporter, qui lui faisaient le même effet qu'un grincement d'ongle sur une vitre, c'était physique, ça lui démontelait les intérieurs. Ainsi comme ainsi, il n'y avait pas à gaudiller, il fallait qu'il entende la voix de Daniela avant d'arrêter la moindre décision.

Les gens commencèrent à sortir de l'église et au bout d'une dizaine de minutes, le parvis fut désert. Daniela n'était pas allée à la messe ? Pourquoi n'arrivait-elle pas ? C'était un mauvais point pour elle, parce qu'il était d'une exactitude redoutable.

Cinq minutes passèrent, Ninuzzo était plus nerveux encore qu'à son arrivée. Il avait l'impression que tous les gens qui entraient dans le café ou en sortaient l'apinchaient, esseulé devant sa tasse de café vide.

« Nous vous prions d'excuser ce retard », déclara une voix féminine derrière lui.

Deux

Il se retourna d'un bond. Cette voix lui avait hérissé le poil, elle était insupportable.

Daniela et sa cousine avaient dû emprunter une entrée secondaire et il n'avait pas remarqué leur arrivée. Elles le regardaient toutes les deux avec un léger sourire. Mais laquelle des deux avait parlé ? Il tendit d'abord la main à Daniela.

« Antonio Laganà. Ravi de faire votre connaissance.

— Daniela Protonicola. Enchantée. »

Il poussa un soupir de soulagement. Ce n'était pas elle qui avait parlé. Il tendit la main à la cousine.

« Antonio Laganà. Ravi de vous rencontrer.

— Lidia Persico », chuinta-t-elle pour, Dieu merci, en rester là.

« Voulez-vous vous asseoir ?

— Oui, merci », répondit Daniela.

Elles prirent place à sa table. Un ange passa. Heureusement le serveur arriva.

« Voulez-vous boire quelque chose ?

— Non, merci, nous ne restons pas », rebriqua Daniela. Et sans transition, elle entama un inventaire :

« Côté santé, je n'ai pas à me plaindre. Jusqu'à aujourd'hui je n'ai pour ainsi dire jamais été malade. »

Ninuzzo l'apinchait, bauché en place. Elle ouvrit la bouche, montrant toutes ses dents.

« Ma dentition est parfaite. »

Elle referma la bouche.

« Je pense être en mesure d'enfanter sans problème. Je cuisine assez bien. Mon seuil de patience et de tolérance est très élevé. Je ne fume pas, ne bois pas, n'aime pas jouer aux cartes. J'ai le permis et conduis souvent la voiture de mon père. J'aime lire. Des romans d'amour. Je me couche presque toujours à minuit. Il est rare que je me réveille dans la nuit, le matin je me lève à huit heures. Une dernière chose : je me marie pour répondre au vœu de mes parents. S'il ne tenait qu'à moi... »

Elle laissa sa phrase en suspens. Elle avait parlé le regard rivé sur la

table. Elle leva alors les yeux et les planta dans ceux de Ninuzzo.

Le visage de la jeune fille était sérieux. Elle ne gandoisait donc pas, même si Ninuzzo décela un brison d'amusement au fond de ses pupilles.

« Je pense en avoir assez dit », conclut Daniela en se levant.

La cousine, qui s'était tenue coite, l'imita et, avec un temps de retard, Ninuzzo aussi qui, abasourdi par cette énumération, se trouvait aussi leste qu'une paire de bœufs sur un noyer. Daniela lui tendit la main, il la serra. Rebelote avec Lidia.

Il resta planté comme un bâton de rogations jusqu'à ce qu'elles sortent du café, puis il s'aboucha sur sa chaise.

Ébaffé, éberlué, mais surtout encarpionné par la voix de Daniela.

De retour chez lui, il demanda à Rosalia si sa mère était réveillée.

« Pour sûr. »

Il entra dans la chambre, qui était à borgnon-bleu.

« Maman ?

— Que te faut, mon Ninù ?

— Maman, j'ai trouvé une bonne amie.

— Tu donnes là une grande joie à ta vieille mère, mon Ninù.

— Je te montre sa photo ?

— Non. Comment s'appelle cette gentille beline ?

— Daniela.

— Fiance-toi au plus vite.

— J'irai me présenter à sa famille dimanche.

— Que Dieu te bénisse, mon fils. »

Il embrassa sa mère sur le front, puis passa dans la salle à manger.

« Rosalì, va demander aujourd'hui à M. et M^{me} Protonicola s'ils veulent bien me recevoir dimanche prochain, vers dix-sept heures.

— Vous vous fiancez ?

— Oui.

— Jésus-Marie-Joseph ! Quel bonheur ! »

Pendant leurs quatre mois de fiançailles, Ninuzzo rendit visite à Daniela tous les dimanches de dix-sept heures à vingt heures.

Ils ne sortirent se bamber qu'une fois, mais Daniela fit le vert et le sec pour que son père et sa mère les accompagnent, un pas derrière eux. Ninuzzo trouva la situation d'un ridicule achevé et il s'arrangea pour éviter d'autres promenades. Daniela commençait à l'attévir avec ses histoires de surveillance ! Comme s'il était un jeune frelot à

l'affût du premier prétexte pour l'attirer dans un lieu écarté et abuser d'elle !

Ils firent une seule autre sortie, mais cette fois par devoir. Ce jour-là, Ninuzzo chargea tout son monde dans sa voiture, qui était très spacieuse, et il emmena Daniela chez sa mère pour la lui présenter. À cette occasion, sa mère reçut les visiteurs assise dans un fauteuil et prononça quelques mots par politesse. Mais Ninuzzo savait combien elle était benaise.

Pendant ces trois heures qu'il passait chez sa fiancée, le plus difficile pour Ninuzzo était de trouver des sujets de conversation. La mère de Daniela, Mme Ernestina, était muette comme une carpe et travaillait au crochet sans décevoir. Le père, Agostino, avait été rond-de-cuir à la mairie avant d'hériter d'un bout de terre et depuis, il ne savait plus parler que de son blé et de ses fèves.

Comme bien on pense, les rares moments où ils restaient seuls, il ne se passait rien entre eux, pas un baiser ni une caresse, circulez, y'a rien à voir ! Outre qu'il n'était pas exagérément porté sur la gent féminine, Ninuzzo se souvenait que le premier prétendu de Daniela l'avait quittée parce qu'elle ne trouvait pas à son goût qu'il veuille prendre un pain sur la fournée. Il ne se risquait pas à la moindre privauté, pas même à lui prendre la main.

Sur le pas de la porte quand il repartait, Daniela lui tendait la joue. Il y posait délicatement ses lèvres, et la coquait comme une sœur.

Le mariage se fit en grand tralala avec pas moins d'une centaine d'invités. On avait convié en plus des deux familles et des amies de Daniela les employés de Ninuzzo, ainsi que ses relations d'affaires, ce qui faisait un beau saccage de monde. Les cadeaux furent à la hauteur. Le repas dura jusqu'à dix-sept heures, et à dix-sept heures trente les mariés partirent pour l'aéroport de Palerme.

Leur voyage de noces les emmenait une semaine à Barcelone, où Ninuzzo avait décroché une grosse commande. Il n'y avait pas eu moyen de moyenner pour prolonger leur lune de miel, car Ninuzzo se rendait déjà trois ou quatre fois par mois dans une des villes où son entreprise avait un chantier.

Ils arrivèrent à Barcelone tard dans la soirée. L'hôtel était luxueux, ils montèrent dans leur chambre, se changèrent, redescendirent au restaurant, mangèrent en silence.

De temps en temps, ils se regardaient et se souriaient.

« Veux-tu que je t'emmène faire un tour dans la ville ? »

Elle réfléchit avant de se décider.

« Je me sens un peu fatiguée. »

Ils remontèrent dans leur chambre.

« Je passe dans la salle de bain en premier ? demanda Daniela.

— D'accord. »

Sa femme sortit de sa valise une sorte de trousse, et alla dans la salle de bains.

Ninuzzo se laissa tomber dans un fauteuil. Il se sentait tout cariné, pas à cause de la fatigue de la journée, mais parce que, pour la première fois, il allait passer une nuit entière aux côtés d'une femme. Avec les autres canantes, il ne s'était attardé au lit que le strict nécessaire, c'est-à-dire jamais plus d'une heure.

Puis il se leva, ôta sa cravate et sa veste, restant en manches de chemise. Il ouvrit sa valise, en sortit son pyjama qu'il étendit sur le lit, ainsi que les mules qu'il emportait toujours en voyage et qu'il posa par terre, enfin il sortit son nécessaire de rasage. Il retourna s'asseoir, se déchaussa, quitta ses chaussettes et enfila ses mules.

C'est alors que la porte de la salle de bains s'ouvrit et que Daniela sortit, nue comme au jour de sa naissance. Pas entoupinée pour un sou. Ninuzzo bauché en place ne la lâchait pas des yeux. Ce n'était pas la chose de dire, mais elle avait un corps vraiment superbe. Une pensée le traversa tel un éclair : si Daniela se montrait pour la première fois défublée devant un homme, comment pouvait-elle ne pas ressentir un brison de honte ?

« Excuse-moi, mais je n'ai jamais réussi à dormir avec quoi que ce soit sur la peau. Je ne possède pas une seule chemise de nuit. »

Elle montra le lit.

« C'est mon côté ?

— Oui », réussit à articuler Ninuzzo.

Elle souleva le drap et se glissa dessous.

Ninuzzo lui succéda dans la salle de bains, se rase, se doucha, enfila son pyjama. Mais il tournait virait sans se décider à ressortir.

Il se démarcourait le menillon parce qu'il ne sentait pas le début du commencement d'un désir d'enlacer le corps de Daniela. Il en perdait son latin, car il avait éprouvé pour celle qui était maintenant son épouse une attirance qu'il n'avait jamais ressentie jusque-là. Alors pourquoi l'idée qu'elle l'attendait nue dans le lit ne lui faisait-elle ni chaud ni froid ?

Comme que comme, il fut bien obligé de rentrer dans la chambre. Daniela dormait comme un plot. Ninuzzo ouvrit tout doucement le lit pour ne pas la réveiller, éteignit et cinq minutes plus tard lui aussi dormait comme un bienheureux.

Le lendemain matin, Ninuzzo se réveilla à neuf heures. Une surprise pour lui qui d'habitude se dématinait dès six heures. Il se tourna vers Daniela.

Sa femme était réveillée, elle le regardait et lui souriait. Ninuzzo lui rendit son sourire.

« Bonjour, dit-elle.

— Bonjour, répondit-il.

— Je vais dans la salle de bains d'abord ? »

Allons bon, elle n'avait que ça dans le coqueluchon : les tours de rôle dans la salle de bains ?

N'empêche, quelle voix dès le réveil ! Ninuzzo eut envie de la prendre entre ses bras et de lui rebriquer qu'elle irait dans sa fameuse salle de bains plus tard. Mais il répondit :

« Comme tu veux. »

Cette fois, Daniela laissa la porte entrouverte. Il se rendormit.

Sa voix qui l'appelait le réveilla.

Il se leva et la rejoignit dans la salle de bains. Daniela était dans la baignoire, mais elle ne s'était pas savonnée, l'eau était limpide.

« Enlève ton pyjama, on va prendre un bain ensemble. »

D'où sortait-elle cette idée à la noix de coco ? Il pensa toutefois qu'il valait mieux ne pas ruer dans les brancards.

Il se défubla et elle se poussa pour lui faire de la place. Il leva une jambe, l'introduisit dans la baignoire. Mais au même instant son pied rifla. Ninù s'étertît en beauté sur elle, tandis que l'eau giclait de tous les côtés.

Ils éclatèrent de rire. Et c'est en riant qu'ils firent l'amour pour la première fois.

Après, il fit mine de vouloir s'habiller, mais Daniela l'invita à remettre son pyjama, tandis qu'elle passait un peignoir.

« Fais monter le petit-déjeuner. »

Quand ils eurent fini de manger, Daniela le prit par la main et l'entraîna vers le lit.

Ils sortirent, se bambanèrent à pied dans Barcelone, puis Daniela proposa :

« Si on allait se reposer un moment ? »

Mais il était clair qu'elle n'avait aucune intention de se reposer.

« Comme tu veux », rebriqua Ninuzzo, résigné.

Ils ressortirent à dix-sept heures, allèrent lanticaner sur les ramblas, visitèrent la boqueria, revinrent dérompus à l'hôtel et montèrent se ravicoler dans leur chambre. Alors que Ninuzzo était penché au-dessus du lavabo, Daniela s'approcha de lui nue comme Ève. De dos.

Ninuzzo comprit sans qu'elle lui fasse un dessin et il accomplit son devoir.

Trois

Pour le dîner, ils décidèrent d'essayer un autre restaurant. Daniela, qui n'en avait jamais goûté, trouva les huîtres si bien à son goût qu'elle s'en fit une ventrée.

« Tu devrais en manger quelques-unes. Il paraît que c'est aphrodisiaque. »

Mais Ninuzzo n'y était pas porté. Ils rentrèrent à l'hôtel et se mirent au lit. Daniela y alla bon poids bon argent, ne lâchant son mari qu'à trois heures du matin.

Avant de quitter ses bras, elle murmura des mots qu'il ne comprit pas.

« Que dis-tu ?

— Que je le sentais.

— Tu sentais quoi ?

— Hum, c'est personnel.

— Tu ne veux pas me le dire ?

— Bon d'accord. Je sentais que ça me plairait beaucoup de coucher avec un homme. »

Daniela l'avait écléné, il n'aurait pas trouvé la force de soulever une chaise. Pas moyen de dormir pourtant.

Deux questions lui marcouraient le menillon, ne le laissant pas en paix. La fringale d'homme que manifestait Daniela était-elle naturelle chez une jeune mariée ? Et à ce train, réussirait-il à la rassasier ? Comme que comme, la situation comportait un aspect positif. S'ils continuaient à mettre le couvert à ce rythme, Daniela ne tarderait pas à avoir des espérances et alors, de trou ou de brou, il lui faudrait calmer ses ardeurs.

Cela ne l'empêcha pas d'assurer ses arrières. Il appela son chef de chantier le lendemain matin. Et informa Daniela qu'il s'absenterait toute la journée. Ils se retrouveraient à l'hôtel pour le dîner. Ce répit lui permettrait de reprendre du poil de la bête.

Quand il revint à l'hôtel à huit heures du soir, il trouva Daniela en peignoir.

« Tu t'es promenée ?

— Oui.

— Qu’as-tu visité ?

— Tout Gaudì.

— Tu as aimé ?

— Moyen.

— Tu as faim ?

— Plutôt, oui.

— Alors habille-toi et sortons dîner.

— On va nous servir dans la chambre.

— Pourquoi ? »

À cet instant, on chapota à la porte et le garçon d’étage entra en poussant un chariot.

Quand ils eurent fini, Daniela disposa :

« Pendant que tu te douches, je vais demander qu’on desserve.

— Tu ne veux pas aller faire un tour ?

— Non. »

Quand il sortit de la salle de bains, Daniela était étendue sur le lit, nue comme un cierge.

« Viens, je veux rattraper tout ce temps perdu. »

Les premières paroles de sa mère à son retour du voyage de noces furent :

« Je te trouve une mine de christaudinos. »

Pour sûr qu’il était flape, avec Daniela qui, parlant par respect, l’avait tenu au cul et aux chausses !

« C’est la fatigue du voyage, maman. »

Comme bien on pense, ils s’étaient installés chez Ninuzzo, qui n’avait pas voulu laisser sa mère seule. La villa construite par son père était immense et Ninuzzo avait eu facile de la partager en deux en ménageant des entrées séparées. Et il avait fait percer une porte de communication entre les deux appartements. Mais Rosalia n’arriverait plus à s’occuper de la maisonnée entière, c’est pourquoi Daniela prit une employée de maison, jeune et jolie, qui s’appelait Anita.

De retour à Vigàta, Ninuzzo reprit son rythme de vie. Il sortait le matin à huit heures, revenait déjeuner à treize, repartant dès quatorze heures pour rentrer à vingt. Il effectuait au moins un déplacement par mois et ses absences duraient une semaine.

La conséquence était que Daniela devait se mettre à genoux devant

sa patience toute la journée et que le soir, le dîner expédié, elle l'entraînait dare-dare dans la chambre, et hardi petit ! Vers trois heures du matin, quand elle se décidait à lâcher son Ninuzzo, celui-ci gisait pantelant comme un poisson sur la grève.

Après deux mois de mariage, un soir à table, Ninuzzo, redoutant le jeu de massacre qui l'attendait une fois de plus, se hasarda à tâter le terrain :

« Rien à l'horizon ?

— Pardon ?

— Tout est normal ? »

Daniela comprit.

« Non, rien encore à l'horizon. »

Il alla dire bonsoir à sa mère.

« Ninuzzo, tu n'as rien à m'annoncer ?

— Non rien encore, maman.

— C'est pas Dieu possible que je te voie plus déviandé chaque jour ! »

Le troisième mois, ce n'était plus humain, il prit une décision.

« Daniela, je pars demain et m'absenterai assez longtemps, je suis désolé.

— Où vas-tu ?

— Je vais faire plusieurs étapes : d'abord Palerme, puis Rome et ensuite il faudra que je retourne à Barcelone. »

Il fut absent pendant vingt-trois jours. À son retour, Daniela pour se rattraper prolongea les réjouissances nocturnes jusqu'à cinq heures du matin. Il tint le choc une semaine, puis lui expliqua qu'il ne pouvait plus différer un déplacement à New York avec séjour d'un mois à la clé. En fin finable, il s'y attarda deux fois plus longtemps, écléné à la simple idée de revenir se jeter dans la gueule du loup.

Le soir de son retour de New York, le dîner achevé, Daniela ne l'embarqua pas au lit sans dire ni quoi ni qu'est-ce, mais annonça qu'elle voulait voir un film à la télévision.

« On peut le regarder ensemble. C'est une belle histoire d'amour. »

Ninuzzo poussa un soupir de soulagement.

Quand ils allèrent se coucher, certes Daniela exigea son tribut, mais elle se contenta d'un seul tour de piste. Par quel miracle ? Un soupçon l'effleura.

« Rien à l'horizon ?

— Non rien, je suis désolée. »

Comme que comme, Ninuzzo entrapercevait le début d'un commencement de tranquillité. Si sa femme se contentait dorénavant d'un service nocturne limité, il ne serait plus obligé de s'expatrier dans des villes lointaines, où il passait le plus clair de son temps à bader dans une chambre d'hôtel.

Dans ses bureaux de Vigàta, Ninuzzo employait dix personnes en plus de sa secrétaire personnelle, qui s'appelait Lina. Deux jours après son retour de New York, il trouva sur le bureau de Lina une cage volumineuse contenant un gros oiseau.

« De quoi s'agit-il ?

— Je crois que c'est un merle indien, monsieur, vous savez, ces merles qui parlent...

— Combien l'as-tu payé ?

— Mais monsieur, il est à vous !

— À moi ?

— Oui, c'est un cadeau. Le livreur a précisé que la personne qui vous l'offrait allait vous téléphoner.

— Et cette personne a appelé ?

— Pas encore non.

— Donc nous ignorons qui nous l'a envoyé ?

— Oui.

— A-t-il parlé ?

— Le merle ? Oui, il dit des mots, mais on ne comprend pas grand-chose. »

Il décida de l'emporter chez lui, mais il lui fallait d'abord avertir Daniela. Ce qu'il fit quand il rentra déjeuner.

« Tu sais, on m'a offert un merle d'une espèce qui parle, je le rapporterai ce soir. »

Daniela bisqua. Elle posa sa fourchette et le regarda de malengroin.

« Pas question !

— Pourquoi ?

— Je déteste les animaux.

— Mais enfin, c'est si...

— Écoute, je te le dis franchement : c'est lui ou moi. »

C'était vite dit ! Comment garder cette énorme cage sur le bureau de sa secrétaire ? Il la fit donc accrocher dans son propre bureau, près de la fenêtre. Lina s'occuperait de la nettoyer et de nourrir son occupant.

Au bout de trois jours, un après-midi où Ninuzzo était assis à son bureau, absorbé dans la lecture d'un contrat juteux, une voix proféra soudain :

« Ce cher Sferlazza est toujours aussi gourmand. »

C'était le merle. La phrase signifiait que M. Sferlazza, leur député, était friand de pots-de-vin. Et Ninuzzo se souvint que cette phrase avait été prononcée le matin même par maître Nicotra, son avocat et représentant légal, qui était son intermédiaire pour certains marchés publics. Ce volatile était bigrement démenet, il apprenait une phrase et vous la rabâtait aussi sec. Mais c'était un danger ambulant, il ne pouvait pas rester dans son bureau. Il appela Lina.

« Pourrais-tu emporter cet oiseau chez toi ?

— Pourquoi ? »

À cet instant, le merle redévida :

« Ce cher Sferlazza est toujours aussi gourmand. »

Lina en resta toute couâme.

« Tu comprends maintenant pourquoi il ne peut pas rester ici ?

— Monsieur, chez moi, c'est impossible, ma mère est allergique.

— Vois si un employé accepterait. »

Lina revint au bout de dix minutes, mais je t'en moque.

« Personne. L'un a deux chats, l'autre cinq canaris...

— Où pourrions-nous le caser ?

— Peut-être dans le cagibi des archives, qui a une petite fenêtre. »

Ninuzzo alla jeter un œil. Il y avait censément moins de lumière et d'air que dans son bureau, mais pour un merle, ça ferait d'abonde.

Après le déménagement du merle, son premier geste en arrivant au bureau était d'ouvrir la porte du cagibi pour lui dire bonjour. Un matin, le merle lui déclara :

« Ah... ah... Agatì... Prends-le tout entier, Agatì... ah... ah... »

Ninuzzo referma la porte et alla trouver sa secrétaire :

« Est-ce qu'une de nos employées s'appelle Agata ou Agatina ?

— Oui, monsieur, Agatina Scuccimarra.

— Convoque-la dans mon bureau. »

C'était une jolie canante d'une trentaine d'années.

« Êtes-vous mariée ?

— Oui, monsieur.

— Votre mari travaille-t-il chez nous ?

— Non, monsieur.

— Donc la personne avec laquelle vous vous enfermez dans le cagibi des archives pour faire l'amour n'est pas votre mari ? »

Agatina devint blême comme une merde de laitier.

« Je ne...

— Suivez-moi. »

Dès qu'il ouvrit la porte, la merle haleta :

« Ah... ah... Agatì... Prends-le tout entier, Agatì... ah... ah... »

Agatina s'évanouit. Quand elle reprit connaissance, elle avoua le nom de son amant, un employé comme elle. Ils furent licenciés tous les deux. Mais leurs collègues ne surent pas que c'était à cause du merle parleur.

Pendant ce temps, la fringale de Daniela semblait diminuer chaque nuit. De plus en plus souvent, quand ils se couchaient, elle se contentait de le coquer pour lui souhaiter bonne nuit et s'endormait sans autre forme de procès. Rosalia lui avait rapporté que Madame avait pris pour habitude de traîner à plat de lit jusqu'à des midis. Ensuite elle ouvrait la porte de communication pour venir dire bonjour à sa belle-mère. L'après-midi, elle s'enfermait à nouveau dans son appartement et réapparaissait vers dix-huit heures. Sa seule compagnie était son employée Anita.

Un matin, comme d'habitude, Ninuzzo ouvrit la porte du cagibi. Et le merle, détachant chaque syllabe, lui demanda :

« Tu savais que le patron est cocu ? »

Quatre

La tête lui varia. Il referma la porte à clé et la glissa dans sa poche. Lina l'intercepta :

« Monsieur, votre rendez-vous sera là dans un quart d'heure.

— Je ne recevrai personne ce matin. Et ne me passe aucun appel. »

Il s'assit derrière son bureau et se prit le coqueluchon entre les mains. Au bout de dix minutes, il se sentit à nouveau capable de réfléchir.

Il ne faisait pas l'ombre d'un doute que le patron dont le merle parlait, c'était lui, puisqu'il n'y en avait pas d'autre céans. Et il était tout aussi clair que le merle rabâtait une phrase qu'il avait entendue. Mais où et quand ?

La réponse s'imposa soudain : voici un an, il avait fait installer un distributeur automatique à côté du cagibi pour que les employés ne soient pas obligés de sortir prendre leur café au bar. Ainsi comme ainsi, l'un d'eux avait dû prononcer cette phrase à un moment où la porte du cagibi était ouverte et le merle l'avait agrippée au vol.

Sur dix employés, il y avait trois femmes et cinq hommes, puisque Agatina et son amant n'avaient pas encore été remplacés. Il décida de commencer par les hommes. Orazio Giarratana ne buvait jamais de café, son médecin le lui avait interdit. Il restait Filippo Tornatore, Angelo Gaudio, Marco Piscopo et Valerio Zito.

Mais comment savoir qui avait parlé ?

Minute. Il ne devait pas exclure Orazio Giarratana, car il l'avait aperçu parfois accompagnant un collègue buveur de café. Réfléchissons encore un bricon, se dit-il.

Valerio Zito avait cinq enfants et une femme devant qui il filait droit. Quand il rentrait après le travail, il ne remettait plus le nez dehors. Marco Piscopo, qui était poli comme un fagot d'épines et avait toujours un pet de travers, ne se confiait à personne. Orazio Giarratana était le plus âgé et n'avait jamais déparlé.

Il restait Filippo Tornatore et Angelo Gaudio, géomètres tous les deux, d'une trentaine d'années, qu'il savait portés sur la gandoise. Seul l'un ou l'autre avait pu colporter ce patrigot.

Parce qu'il était convaincu que ce n'étaient que des raconteries. La vie que menait Daniela, d'après ce que lui en décrivait Rosalia,

ressemblait plus à celle d'une religieuse cloîtrée que d'une femme mariée. Elle recevait de temps à autre la visite de sa cousine ou d'une amie et ne sortait que pour aller voir ses parents, mais elle rentrait tout de suite et s'agrobait devant la télévision. Rosalia le savait parce que Daniela mettait le son très fort et qu'on entendait tout à travers la porte de communication, même quand elle était fermée.

Ainsi comme ainsi, si Daniela ne sortait jamais, comment pouvait-elle le tromper ?

N'empêche, et à plus forte raison, il fallait découvrir qui s'amusait à débigoiser sur son compte et lui faire ravalier ses charamènes.

« Lina ? Convoque Tornatore dans mon bureau. »

Cinq minutes plus tard, il entendit chapoter discrètement à la porte.

« Entrez.

— Je vous écoute, monsieur. »

Il comprit aussitôt qu'il prenait les choses à gauche. Il allait se couvrir de ridicule. Tornatore nierait, Gaudio en ferait autant, et en rien de temps, non seulement tout le bureau, mais la ville entière connaîtrait l'existence de son merle parleur.

« Voilà, est-ce vous qui avez suivi le chantier de la nouvelle école primaire de Fiacca ? »

« Qu'as-tu fait ce matin ? »

Daniela le regarda épatouflée.

« Que veux-tu que j'aie fait ? Ce que je fais toujours.

— À savoir ?

— Je fais la grasse matinée jusqu'à midi. Puis je me lève, je vais dire bonjour à ta mère et...

— Tu ne t'ennuies pas ? »

Elle sourit. Ces derniers mois, elle avait embelli, son allure de « parfaite épouse » n'était plus qu'un souvenir.

« Non. »

Le soir, quand ils allèrent se coucher après le dîner et la télévision, Daniela le coqua et lui tourna le dos pour s'endormir.

Mais pour la première fois de sa vie, Ninuzzo eut envie d'une femme. Et pas de n'importe laquelle, mais de la sienne. Il la serra dans ses bras, colla son corps contre le sien.

« Qu'est-ce qui te prend ? » demanda Daniela, ébaffée. Mais sa surprise était heureuse.

Le lendemain matin, la secrétaire lui sembla sensipotée.

« Que se passe-t-il ?

— Monsieur, je n'arrive pas à ouvrir le cagibi. Je ne trouve plus la clé. Je voulais nourrir le merle, mais...

— La clé ? Ah, je l'ai retrouvée dans ma poche hier soir. La voici. Donne-moi le grain, j'y vais.

— Mais il faut nettoyer la cage !

— Je t'ai dit que je m'en occupe. »

Il ouvrit la porte du cagibi, la referma derrière lui.

« Tu savais que le patron est cocu ? » s'enquit le merle.

Ninuzzo balaya les crottes de l'oiseau, lui remit du grain. Mais il ne pouvait pas emboquer ce volatile tous les matins, il fallait trouver le moyen de moyenner. Il se planta devant le merle et pendant dix bonnes minutes, lui rabâta la même phrase.

« Il fait beau aujourd'hui. »

Puis il sortit, ferma la porte et remit la clé dans sa poche.

À l'heure du déjeuner, il retourna au cagibi et ouvrit la porte.

« Il fait beau aujourd'hui », déclara le merle.

Alors il rendit la clé à Lina.

Trois jours plus tard, il venait de pénétrer dans son bureau quand la secrétaire arriva. Elle avait un air d'avoir deux airs.

« Monsieur, je ne sais pas si...

— Je vous écoute.

— Il faudrait que je vous montre quelque chose. »

Il la suivit. Lina ouvrit la porte du cagibi. Ninuzzo entra à sa suite. Lina referma la porte. Et le merle s'enquit : « Tu savais que le patron est cocu ? »

Ninuzzo trampala comme s'il avait reçu un coup sur la tête. Il dut s'appuyer contre le mur pour ne pas s'acasser. Comment marchait ce satané merle ? Ne devait-il pas ritouler qu'il faisait beau aujourd'hui ? À croire qu'elle ne demandait pas mieux que d'obtempérer, la bestiole enchaîna :

« Il fait beau aujourd'hui et ce cher Sferlazza est toujours aussi gourmand. »

« Vous vous rendez compte ? demanda Lina, toute bouliguée.

— Ce n'est pas l'embarras, personne ne doit plus entrer ici. Dorénavant c'est moi qui m'occuperai du merle. Et si je dois m'absenter, c'est toi qui prendras la relève.

— Mais si quelqu'un a besoin d'un dossier ?

— Tu prendras la référence et c'est toi qui iras le chercher. »

Ils sortirent, laissant le merle qui haletait :

« Ah... ah... Agatì... Prends-le tout entier, Agatì... ah... ah... »

« Toujours rien à l'horizon ? lui demandait sa mère un jour sur deux.

— Rien, maman.

— Tâchez moyen de vous dépêcher, je ne suis pas loin de défunter. »

Pourquoi Daniela n'était-elle pas enceinte ? Un soir à la télévision, il tomba sur un film où un mari accusait sa femme d'être stérile, puis on découvrait que c'était lui qui l'était. Cette nuit-là, taraudé par une idée, il ne ferma pas l'œil.

Le lendemain, il téléphona à un spécialiste, ancien condisciple de lycée qui s'appelait Filiberto Marcuzzo. Celui-ci lui donna rendez-vous pour l'après-midi même. À table, Ninuzzo n'informa pas Daniela de sa décision de consulter. Il exposa à Marcuzzo l'état de ses rapports conjugaux et l'homme de l'art lui proposa, puisqu'il était là, de se soumettre à un examen. C'est ainsi qu'il effectua un, disons, prélèvement et enjoignit au patient de revenir quatre jours plus tard.

Le veille de sa seconde visite chez le médecin, alors que Ninuzzo venait de se mettre au lit, sa femme se serra fort contre lui et annonça :

« Je suis enceinte. »

Ninuzzo sentit sa poitrine se dilater.

« Tu es sûre ?

— Sûre et certaine. J'ai vu le gynécologue. »

Il bondit à bas de son lit, ouvrit la porte de communication et courut à la chambre de sa mère. Contrairement à ce qu'il imaginait, elle était réveillée. Rosalia l'aidait à boire un bol fumant.

« Que se passe-t-il, Ninù ?

— Daniela est enceinte.

— Doux Jésus, quel bonheur ! s'écria sa mère, les larmes aux yeux.

— Doux Jésus, quel bonheur ! » lui fit écho Rosalia, pleurant elle aussi de tous ses yeux.

Ninuzzo, qui tenait le bon Dieu par les pieds, en oublia son rendez-vous chez le docteur Marcuzzo.

Dix jours plus tard, vers dix heures du matin, il reçut au bureau un

appel désespéré de Rosalia :

« Venez vite, Madame va défunter !

— As-tu appelé le médecin ?

— Pour sûr. »

Il courut chez lui. Il emprunta directement l'entrée de sa mère, grimpa l'escalier et, sur le palier, trouva Rosalia qui le prit dans ses bras :

« Elle vient de passer. »

En s'appuyant sur Rosalia, il entra dans la chambre. Le docteur Jacolino rédigeait l'acte de décès. Ninuzzo se pencha pour embrasser sa mère, lui caressa le visage. Rosalia soupira entre ses larmes :

« Pauvre d'elle ! Elle n'aura pas eu le temps de voir son petit-fils !

— Où est Daniela ?

— J'ai chapoté à la porte de communication, mais j'ai trouvé nez de bois. »

Alors il alla frapper à son tour. Sans plus de succès. Il descendit l'escalier, ressortit dans la rue, tourna à l'angle, se dirigea vers l'entrée de leur appartement. L'arrière de la maison donnait sur une ruelle étroite, toujours déserte, parce qu'elle était bordée d'un côté par leur maison qui n'avait qu'une entrée et de l'autre par le mur arrière d'un dépôt de bois. Il sortit la clé de sa poche, entra sans refermer, grimpa l'escalier quatre à quatre, poussa la porte de la chambre. Daniela dormait. Mais quel sommeil agité ! Le lit avait des allures de champ de bataille.

Totò Columella, un beau gars dans la trentaine, amant de Daniela depuis des mois, venait la rejoindre dans son lit tous les matins, sauf le dimanche et les jours de fête, de neuf heures à onze heures et demie, avec la complicité de la petite bonne Anita. Il profita de la porte laissée ouverte par Ninuzzo et se glissa dehors.

Va savoir ce qui est arrivé, se dit-il. Car c'était bien la première fois que le mari de Daniela rentrait à la maison sans crier gare.

Le lendemain de l'enterrement, le docteur Marcuzzo appela au bureau.

« Ninù, finalement tu n'es pas revenu me voir.

— Excuse-moi, Filibè, mais entre ma mère qui a passé et ma femme qui m'annonce sa grossesse...

— Ah, ta femme est enceinte ?

— Oui.

— Félicitations. »

Et Marcuzzo raccrocha. Il prit les résultats de l'analyse de laboratoire d'où il ressortait que Ninuzzo était rigoureusement incapable de procréer, les déchira et les jeta à la corbeille.

Le même jour, Ninuzzo réclama la clé à sa secrétaire et alla voir le merle parleur.

« Tu savais que le patron est c..., entama le volatile.

— Pauvre niguedouille, explosa Ninuzzo. Tu n'as...

— Pauvre niguedouille toi-même », rebriqua l'emplumé.

Ninuzzo se mit en boucan :

« Je suis peut-être un niguedouille, mais j'appartiens au genre humain. Toi, tu n'es même pas un vrai merle, tu n'es qu'une sous-espèce de perroquet. »

Vexé peut-être qu'on le compare à un vulgaire perroquet, le merle protesta en poussant une quinchée si aiguë que les vitres tremblèrent.

Puis il se tut, et plus jamais on ne l'entendit jabiasser.

Grand cirque Taddei

Un

Le trois juin 1940 au matin, Ciccino Cannaruto, podestat de Vigàta et, cela va sans dire, fasciste pur et dur, trouva sur son bureau une lettre où M. Erlando Taddeis, propriétaire et directeur du grand cirque équestre Taddeis, présentement installé à Sicudania, sollicitait de sa bienveillance l'autorisation de placarder une dizaine d'affiches et d'investir temporairement, très exactement du sept au treize du mois, la piazzetta Cavour, particulièrement bien adaptée pour accueillir un cirque équestre, puisqu'il s'agissait d'une esplanade proche du port, sans voisinage immédiat.

« En ce qui me concerne, je n'ai rien contre, déclara le secrétaire de mairie, promptement convoqué par le podestat.

— Alors envoyez-lui la réponse à Sicudania. Ils ne paieront que la taxe d'affichage. Nous leur donnons l'emplacement gratuitement. »

Le secrétaire le regarda d'un air d'avoir deux airs.

« Quelque chose ne va pas ?

— Le nom.

— Quel nom ?

— Le nom du cirque. Taddeis.

— Et alors ?

— Mais comment ? Auriez-vous oublié que le Duce interdit qu'on utilise des noms étrangers ? Que c'est un ordre impératif ?

— Mais ce nom ne me semble pas étranger.

— Peu en monte. Il finit par s. »

Le podestat se frappa le front. Bon sang, c'était bien sûr ! Wanda Osiris, la danseuse, était devenue Osiri, Rascel le comique s'appelait maintenant Rascele...

« Informez le directeur que son cirque doit s'appeler Taddei sur les affiches qu'ils colleront à Vigàta, sinon elles seront refusées. »

Le secrétaire allait sortir, quand le podestat le rappela.

« Écoutez, écrivez donc cette lettre tout de suite et faites-la porter en mains propres par un employé municipal. Lequel vérifiera si les affiches posées à Sicudania mentionnent le nom du cirque avec ou sans s et m'en référera à son retour. »

L'employé revint en début d'après-midi, porteur de la réponse.

M. Taddeis ne renasquait pas à enlever son s. Cela étant, la consonne finale figurait encore sur ses affiches de Sicudania.

« Qu'on me laisse seul », ordonna le podestat.

Et il concocta dare-dare une lettre au secrétaire fédéral de Montelusa, qui commençait ainsi :

Excellence !

Je suis au regret de devoir attirer votre attention sur le laxisme de pure inspiration démo-plouto-judaïco-maçonniqne dont fait preuve Antonino Uccellotto, podestat soi-disant fasciste de Sicudania, qui, au moment où l'Italie fasciste s'apprête à affronter l'épreuve suprême, a toléré qu'on placarde dans sa commune des...

La bisbille entre Ciccino Cannaruto et Nino Uccellotto était connue de tout le monde et son père. Quand ils avaient vingt ans, à la fin de la Grande Guerre, ils s'étaient encarpionnés tous les deux de la même canante, Agatina Bonsignore, chacun faisant le vert et le sec pour devenir son prétendu.

Si Ciccino lui dépêchait trois joueurs de sérénade, le lendemain Nino renchérisait avec un orchestre de six. L'affaire tourna vinaigre le jour où Gnazio Sorrentino, le paisible voisin d'Agatina qui ne pouvait plus fermer l'œil de la nuit, agrippa son revolver, ouvrit sa fenêtre et fit feu sur tout ce qui bougeait.

Quand Nino envoya à la jolie canante un gros bouquet de roses, Ciccino le lendemain lui en envoya une pleine charrette.

Pour faire court, Agatina, allez savoir pourquoi, choisit Nino. De ce jour, Ciccino et Nino devinrent ennemis mortels.

Quand la milice fasciste de Sicudania commandée par Uccellotto loua un camion 18 BL pour se joindre à la marche sur Rome, la milice vigataise, Cannaruto en tête, lui roustit son véhicule la veille du départ, y installa ses hommes et fila sur Rome à toute éreinte.

En 1924, quand on apprit que Son Excellence Benito Mussolini, chef de la révolution fasciste et chef du gouvernement, en visite à Catellonissetta, défilerait aussi dans les rues de Vigàta, Cannaruto, devenu podestat, fit tendre entre les balcons des arcs de triomphes fleuris, ornés chacun d'un faisceau de licteur ou d'un portrait, tantôt de Mussolini tantôt de Sa Majesté le Roi. Les employés de la voirie reçurent l'ordre de récurer les trottoirs du cours, et attention, on devait pouvoir manger par terre ses spaghettis à la tomate.

À onze heures du matin le jour J, le podestat, entouré de tous les miliciens du canton en uniforme, l'étendard fasciste dans la main gauche, prit place en haut du cours, tandis que les Vigatais se massaient au garde-à-vous de chaque côté de la rue. À côté de lui la

fanfare municipale attendait le signal pour entonner le chant fasciste *Giovinezza*, *Giovinezza* suivi de l'hymne royal et des chansons militaires du Piave.

L'arrivée était prévue pour onze heures vingt, maximum onze heures trente. Dès que la première voiture du cortège serait en vue, tous les Vigatais devaient s'immobiliser dans le salut fasciste et rester pique-plante jusqu'au passage du dernier véhicule.

« Ils sont en retard », lâcha à midi moins le quart Bonito, le chef de manipule.

« Ils sont en retard », rabâta le même chef de manipule quand le beffroi de l'hôtel de ville égrena les douze coups.

Son Excellence Benito Mussolini ne traversa jamais Vigàta. À une heure moins le quart, le podestat donna l'ordre de dispersion et chacun rentra chez soi vite fait bien fait, car il était l'heure de se mettre à table.

L'explication arriva le lendemain. Le cortège officiel en provenance de Catellonisetta s'était arrêté à la hauteur du pont sur l'Ipsas, à moins d'un kilomètre de Vigàta, devant trois barrières mobiles et un grand écriteau annonçant : « Danger ! Route fermée pour cause d'éboulement »

C'est ainsi que le cortège avait dû bifurquer sur la gauche et enquiller la route de Montelusa, évitant la traversée prévue de Vigàta.

« C'est un tour de cochon signé de ce grand charavoute de Nino Uccellotto », avait immédiatement pensé, à raison, Cannaruto.

Mais en l'absence de preuves, il lui avait fallu avaler le gorgéon.

Les affiches que, le six juin au matin, les Vigatais virent fleurir sur leurs murs représentaient une tête de lion à la gueule grande ouverte, surmonté du nom « Grand cirque équestre Taddei ». On avait collé sur le s final un carré de papier noir un tantinet trop grand, qui cachait l'œil gauche du fauve, lequel du coup paraissait borgne.

Les affiches annonçaient qu'on donnerait deux représentations par jour, à seize et vingt heures. L'entrée coûtait une demi-lire et moitié moins pour les enfants et les militaires.

Puis le sept au matin, les Vigatais découvrirent sur la piazzetta Cavour le chapiteau du cirque déjà monté. Comme bien on pense, l'équipe avait travaillé pendant la nuit. Derrière le chapiteau, face à l'entrée du public, se trouvaient trois roulottes en bois, cinq chevaux et une remorque pour transporter la cage du lion.

En fin de matinée, la remorque chargée de sa cage et de son lion et tirée par deux chevaux entama un tour de ville. Dans la cage se tenait

une jolie canante qui, dûment vêtue, bottes comprises, semblait pourtant toute nue. Elle était munie d'un fouet, qu'elle brandissait de temps à autre. Toujours sur la remorque, cette fois à l'extérieur de la cage, se trouvait une femme d'une cinquantaine d'années en robe longue, un chapeau de bersagliier sur la tête et une trompette à la main, qui toutes les cinq minutes entonnait les premières mesures de la marche desdits bersagliers. Le conducteur des chevaux portait régulièrement à sa bouche une espèce d'entonnoir, où il quinchait :

« Grandiose, insurpassable, du jamais vu ! Accourez tous au Grand cirque Taddeis ! Il reste encore quelques places pour un spectacle à ne pas manquer. Tout public, hommes et femmes, jeunes et vieux ! Venez voir le Grand cirque Taddeis ! Et attention : quand on y vient, on y revient ! Souvenez-vous : Grand cirque Taddeis ! »

« Comment fichtre s'appelle ce cirque équestre ? Taddei ou Taddeis ? » demanda Melino Pullarà à son ami Pippo Incardona. Ils étaient assis tous les deux au café Empedocle qui avait sorti sa terrasse depuis le premier mai.

« Hein ? fit Pippo, le regard toujours rivé sur la remorque qui venait de passer.

— Je te demandais comment... »

Mais Pippo ne répondit pas. Il se leva et, comme ensorcelé, se mit à marcher à côté de la remorque qui transportait le lion, la bersaglière et la belle canante manieuse de fouet. Sachant combien son ami était couratier, Melino Pullarà ne fut guère étonné. Il aurait mis sa main à couper que, le temps où le cirque resterait à Vigàta, Filippo accrocherait la jolie dompteuse à son tableau de chasse. Comme déjà avec la troupe de music-hall, quand il avait passé à la casserole les six danseuses sans exception ou quand était venu ce prestidigitateur, un certain Merlinus, flanqué de deux assistantes plus agriffantes l'une que l'autre et que Pippo les avait emmenées de collagne à l'hôtel Gallia, à Montelusa...

Mais Melino se fourrait le doigt dans l'œil, et jusqu'au coude.

Pippo ne belettait pas la jolie rate, mais le lion.

À cette époque, Pippo Incardona allait contre ses trente ans. Il avait été orphelin à l'âge de cinq ans et c'est la sœur aînée de sa mère, la tatan Michela, qui l'avait élevé. C'était une veuve mange-bon-Dieu, sèche comme un picarlat, laide à pleurer et sourde comme un pot. Pourtant, trente ans plus tôt, Stefano Ricotta, de retour à Vigàta richissime après vingt ans aux Amériques, s'était encarpionné d'elle, qui comptait déjà quarante printemps, en la voyant sortir de l'église.

Neuf mois plus tard, ils convolaient.

Comme le mari avait les rognons sacrément couverts, le mariage avait été tout un tralala, les invités avaient mangé et possé à revorge, ne quittant la table qu'à six heures du soir.

Il avait été décidé que les mariés passeraient leur nuit de noces à l'hôtel des Temples de Montelusa, pour partir à Palerme le lendemain matin sans souci la violette.

Sauf qu'ils n'étaient jamais partis, car le lendemain matin à huit heures, Stefano Ricotta qui se rasait dans la salle de bains s'était acassé par terre, frappé d'apoplexie. La découverte du corps défunté de son mari retourna les sangs de la jeune mariée. Elle était désormais fragile du cœur et d'après les médecins, un rien pouvait la tuer. Un rien ? L'inondation catastrophique de 1930 n'y avait pas réussi ! Ni quatre ans plus tard le terrible tremblement de terre ! Le cœur de Michela Scrofani était peut-être de plus en plus fragile, mais il tenait tâti contre vents et marées.

Ce qui faisait secrètement endéver Pippo, lequel éprouvait une forte attirance pour tout ce qui coûte des argents : les belles canantes, les habits élégants, les bons mâchons, les hôtels de luxe. Or la tatan Michela ne versait à son neveu que le strict nécessaire pour ne pas passer pour la dernière des pisse-fin, tout en exigeant sa présence dans la chambre voisine de la sienne.

« Ainsi comme ainsi, mon petit Pippo, si j'ai faute de quoi que ce soit pendant la nuit, je peux t'appeler. »

Si la tatan Michela avait défunté, il aurait hérité de tous les pécuniaux amassés par Stefano Ricotta. Ce qui lui aurait permis de mener la grande vie dont il rêvait.

La représentation de seize heures n'attira que deux pelés et trois ton dus, mais pour celle de vingt heures la moitié de la ville se déplaça. Le directeur du cirque équestre, M. Erlando Taddeis, était aussi le dompteur de l'unique lion, tandis que son épouse Alinda faisait fonction de Monsieur Loyal et jouait de la trompette. Leur fille aînée, Jana, qui avait une trentaine d'années, était écuyère ainsi que violoniste, et c'était elle qui s'exhibait dans la cage du lion quand on le bambanait sur la remorque. Leur deuxième fille, Juna, vingt-huit ans, était trapéziste et flûtiste. La cadette Jona, vingt-cinq ans, était contorsionniste et tambour. Puis il y avait le clown Beniamino et un assistant qui s'appelait Oreste et conduisait la remorque. Quand l'un d'eux exécutait son numéro, les autres jouaient de leurs instruments. Les trois sœurs étaient épatantes sur la piste et, pour ne rien gêner, jolies à perdre dans son lit.

Pendant toute la soirée, Pippo Incardona ne lâcha pas Jana des yeux, tel un chien de chasse qui a levé un lièvre. Il lui sembla qu'elle

aussi le regardait souvent et lui rendait ses sourires.

Sciaverio Cottone, lui, était tout benouillé de sueur chaque fois que Juna léchait l'anche de sa flûte du bout de la langue puis refermait sur le bec ses lèvres rouges feu.

Quant à Melino Pullarà, en voyant la façon dont Jona réussissait à se démantigoner, tête entre les jambes, ou à faire le grand écart en appui sur les seins, il sentait son cœur éclater à l'idée de ce qu'on pouvait pratiquer avec une canante capable de telles contorsions.

Pendant ce temps, le clown poussait sa rengaine :

*Les gars d'Vigàta
Sont p't'être élégants,
Mais question argent,
Pas un sou vaillant.*

À l'entracte, Pippo, Sciaverio et Melino se concertèrent. Ils décidèrent qu'ils essaieraient d'intercepter les trois filles, quand elles iraient se changer dans leur roulotte à la fin du spectacle.

Deux

Fut dit, fut fait. Quand le public se mit à applaudir la parade finale, Pippo, Sciaverio et Melino sortirent et se précipitèrent à l'arrière du chapiteau. Ils arrivèrent au moment où l'assistant et deux garçons de piste venaient de hisser la cage du lion sur la remorque pour la tirer près des roulottes. Ils attendirent la fin des applaudissements.

« Et si leur père refuse de les laisser sortir avec nous ? demanda Melino.

— C'est pas la chose de dire, répondit Pippo, mais je suis prêt à parier que le bonhomme n'est maître de ses filles que sous le chapiteau. Quand elles en sortent...

— Il se peut qu'une des trois soit la bonne amie d'un employé du cirque et qu'elle nous envoie aux pelosses, fit Sciaverio.

— Et moi je mettrais ma main au feu, rebriqua Pippo, que ces trois canantes tiennent à leur liberté comme à leurs petits boyaux. »

Ils avaient décidé que Pippo, le plus expert en matière de gent féminine, serait leur porte-parole. Les sœurs sortirent les premières. À la façon dont les trois jeunes Vigatais ôtèrent leur chapeau et s'inclinèrent, on aurait dit qu'ils avaient répété la scène.

« Pourrais-je vous parler, mesdemoiselles ? demanda Pippo.

— Je vous écoute, répondit Jana.

— Mes amis et moi voudrions avoir l'extrême honneur de partager notre dîner avec vous. »

Jana éclata de rire.

« Partager ? C'est que nous avons un solide coup de fourchette, et quand on nous invite, en général l'addition est salée. »

Pippo comprit sans avoir besoin d'un dessin.

« Aucun problème », affirma-t-il.

Alors Jana regarda ses deux sœurs. Sans dire pipette, elles se comprirent parfaitement.

« Avez-vous une voiture ?

— Oui, dit Pippo.

— Alors rendez-vous ici dans une heure.

— Un instant », intervint Sciaverio sans crier gare.

Ses amis le regardèrent bauchés en place. Il n'était pas prévu qu'il

ouvre la bouche.

« Pourriez-vous apporter votre flûte ? continua-t-il en s'adressant à Juna.

— D'accord. »

Et sans autre forme de procès, elles s'éloignèrent vers une roulotte où elles s'engouffrèrent. Les trois compères restèrent pique-plante, épatoufflés. Ils ne s'attendaient pas à avoir la partie aussi facile. Puis ils se mirent en route.

« Il me semble que Jana a été très claire, dit Pippo.

— Mais encore ? demanda Melino.

— Elles ne renasqueront pas à coucher avec nous. Mais elles nous coûteront une tapée de pécuniaux. Et puisqu'on parle argent : moi je mets la voiture, l'essence et le restaurant pour trois.

— Je paie aussi le restaurant pour trois et la moitié de l'hôtel pour tout le monde, dit Melino.

— Je mettrai le reste, fit Sciaverio.

— Alors on se retrouve ici dans une heure », conclut Pippo, avant de lancer à Sciaverio :

« Faudra que tu m'expliques pourquoi tu as besoin d'une seconde flûte. »

« Comment était ce cirque équestre ? lui demanda la tatan Michela en le voyant rentrer.

— Très bien. Tu as mangé ?

— Oui, c'est fait. Je t'ai laissé ton dîner à la cuisine. Bon, je vais me coucher. Tu n'as qu'à me préparer mon remède et le laisser sur ma table de nuit. Bonne nuit, mon petit Pippo. »

Pippo se baissa pour que la tatan le coque sur le front, puis il se dirigea vers la cuisine. Il trouva sur la table une côtelette, un morceau de saucisson, un taillon de fromage et la moitié d'une michette de pain. Toujours aussi grapignan, la chère tatan !

Il retourna dans la salle à manger avec un verre rempli d'eau à moitié, ouvrit le placard vitré, prit le flacon de médicament, compta quinze gouttes dans le verre, rangea le flacon, referma le placard, sortit de sa poche une autre fiole, en versa vingt gouttes, rempocha sa flasque et alla poser le verre sur la table de nuit de la tatan, qui pendant ce temps s'ablutionnait dans la salle de bains.

L'expérience lui avait montré qu'avec dix gouttes de somnifère elle somnait dans le sommeil en cinq minutes et dormait d'une traite comme un plot jusqu'à des sept heures du matin. Comme il lui en avait refilé double dose, il pouvait se bamber dehors autant que ça

lui chantait. Il fourra côtelette, saucisson, fromage et pain dans un vieux numéro du *Popolo d'Italia*. Et alluma une cigarette qu'il fuma sans se presser.

La dernière bouffée tirée, il alla apincher la situation. La tatan dormait sur ses deux oreilles. Il se lava, se parfuma, éteignit les lumières et sortit. Le garage de la Balilla était au coin de la rue. Il ouvrit le journal où il avait emballé son repas et le posa par terre. Chiens et chats allaient se taper la cloche. Puis il souleva le rideau de fer et partit.

Il était trois heures du matin quand Jana, encore haletante, déclara :

« Maintenant ça suffit, Pippo. Je voudrais quand même dormir deux heures. »

D'accord, elle avait un goût prononcé pour la bagatelle, mais là on n'en voyait plus le bout, ce petit gars aurait figné tant que tant sans décevoir. Or le rendez-vous avec les autres était à cinq heures et demie dans le hall de l'hôtel Gallia. À six heures, chacun serait dans sa chaudière.

Ils avaient mangé et bu dans le meilleur restaurant de Montelusa, La Fourchette d'or, et les trois filles s'étaient emboquées comme si elles n'avaient rien mangé depuis six mois.

« Comme tu veux », rebriqua Pippo de malengroge.

Jana remarqua que le jeune homme faisait une mine de christaudinos. Elle n'avait jamais rencontré dans sa vie une mogne pareille. Un taureau, un bélier. Elle aurait volontiers continué, mais elle était vraiment éblouie.

« Tu n'as pas ton content ?

— Non.

— Ça alors, c'est de la rage !

— On peut se revoir demain soir ?

— Je ne dis pas non, rebriqua Jana.

— Alors, entendu. Je passerai te prendre à la même heure. Mais je voudrais qu'on ne soit que tous les deux.

— Pourquoi ? Mes sœurs ne dérangent pas...

— Il ne s'agit pas de déranger. Je voudrais te faire une proposition et je ne veux personne dans les pattes. Pour toi ce serait une aubaine. Tu aurais gros à gagner. »

Aux mots aubaine et gagner, Jana dressa l'oreille.

« Je t'écoute.

— Non, je t'en parlerai demain. »

À midi le lendemain, le podestat de Sicudania, Uccellotto, était assis à la terrasse du café Empedocle avec quatre de ses concitoyens venus à Vigàta acheter du poisson en gros.

Il rentrait de Montelusa, où le secrétaire fédéral l'avait convoqué pour lui passer un bon escorlon, rapport aux affiches qu'il avait acceptées dans sa commune avec le s final de Taddeis. Le secrétaire lui avait annoncé qu'il le déférait en conseil de discipline. Une sanction lui pendait donc au nez et, pour finir le plat, il lui avait révélé que l'auteur de la dénonciation était le podestat de Vigàta, censément bien meilleur fasciste que lui. Qu'Uccellotto prenne de la graine de son collègue Cannaruto, bon sang de bonsoir.

Malgré une troisième bière, Uccellotto endérait toujours aussi fort contre Cannaruto. Et une question le démarcourait : comment se venger ?

C'est alors que la remorque du lion conduite par Oreste et animée par la bersaglière et Jana passa devant le café. Comme elle avait défilé tous les matins à Sicudania.

« Silence ! lança soudain Uccellotto les yeux écarabillés. Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Qui a dit quoi ? demanda tout ébaffé un des quatre paroissiens.

— Le conducteur !

— Quel conducteur ? demanda encore plus couâme un autre membre de la tablée.

— Suivez-moi ! coupa le podestat en se levant pour courir derrière la remorque.

— Hep ! Et l'addition ? » quinchait le serveur du café tout en dare de les voir décaniller.

Mais je t'en moque, personne ne lui répondit. Alors le serveur se lança aux trousses des cinq bonshommes.

« Votre addition ! Au voleur ! »

Au même moment, Oreste avait repris son entonnoir :

« Grandiose, insurpassable, du jamais vu ! Accourez tous au spectacle du Grand cirque...

— Votre addition ! quinchait le serveur dans le tympan d'Uccellotto.

— ... Il reste quelques places... », continua Oreste.

Le podestat de Sicudania crut qu'il allait prendre un coup de sang. Ce grand boqueneuillot de serveur lui avait fait rater le nom du cirque équestre ! Il dégaina le revolver dont il ne se séparait jamais et le pointa contre le garçon de café.

« Ta gueule ou je tire ! »

Tout le monde se pétrufia, les quatre sicudaniens, deux ou trois badauds vigatais et le serveur, mains en l'air.

« ... Souvenez-vous : Grand cirque Taddeis ! » lança Oreste pour clore son annonce.

Uccellotto détała, suivi de ses concitoyens désormais convaincus qu'il avait perdu la carte. Arrivé à la hauteur d'Oreste, il lui demanda :

« Comment s'appelle ce cirque ? »

Il avait oublié qu'il était encore revolver au poing.

« Ta... Taddeis, répondit le pauvre homme blême comme une merde de laitier en levant les bras en l'air.

— Répète plus fort.

— Taddeis.

— Vous pouvez disposer », rebriqua Uccellotto.

Puis, s'adressant au quatuor sicudanien :

« Vous êtes tous témoins, il a dit Taddeis, hein ?

— Oui-oui-oui, il a dit Taddeis, bien sûr. Là, du calme, il a dit Taddeis », répondirent les autres pour le ramener à la raison.

Mais le podestat suivait son tracassin, bille en tête. Il fonça au café, entra à toute éreinte, les yeux hors de la tête.

« Vite : papier, enveloppe, stylo, encre ! ordonna-t-il à M. Bonito, le patron, assis derrière sa caisse.

— Naturellement », répondit ce dernier en apinchant avec inquiétude le revolver qu'Uccellotto ne décessait de brandir.

Uccellotto saisit le matériel que lui tendait Bonito, s'assit à une table et se mit à rédiger.

À Son Excellence

Le secrétaire fédéral de Montelusa

Au nom du Duce !

Alors que je rentrais à Sicudania après avoir essuyé votre juste réprimande, devant laquelle je m'incline avec respect et obéissance comme le veut l'esprit de hiérarchie fasciste, je suis passé par Vigàta où j'ai eu l'occasion d'entendre l'annonceur du cirque équestre Taddei prononcer le nom du susdit cirque avec un s final, Taddeis.

Et cela alors que les affiches portaient le nom sans s. Ce qui signifie que le podestat de Vigàta, Cannaruto, qui n'hésite pas à dénoncer un collègue pour une légère inattention, se livre à un infâme double jeu, typique d'une

survivance de la mentalité judéo-maçonnique victorieusement extirpée par le fascisme et de sa mesquinerie. Nous signalons le fait en prévision des mesures opportunes.

Salutations fascistes !

Le podestat de Sicudania

ANTONINO UCCELLOTTO

PS : Ci-dessous les signatures de quatre témoins.

Il signa, se leva, s'approcha de la table voisine où ses quatre concitoyens s'étaient assis et l'observaient, passablement rabouillés.

« Lisez et signez ! »

Les quatre lurent et signèrent le petit doigt sur la couture du pantalon. Uccellotto retourna à sa table, s'assit, glissa la feuille dans l'enveloppe et demanda :

« Qui a un timbre ? »

— Moi, voilà, voilà », répondit un des quatre en lui tendant ce qu'il réclamait.

Uccellotto lécha le timbre, le colla sur l'enveloppe.

À cet instant, l'adjudant des carabiniers Gasparotto, qui avait été appelé par le serveur, pénétra dans le café, flanqué de deux de ses hommes. Quand le militaire aperçut le revolver qu'Uccellotto avait posé sur sa table, il dégaina son arme et quinchâ :

« Mains en l'air tout le monde ! »

— Expédiez cette lettre ! » ordonna Uccellotto à M. Bonito, pendant que les carabiniers le menottaient.

Le même matin, après s'être fait raconter par le menu le film des événements, le podestat Cannaruto se lança dans une missive au secrétaire fédéral.

Votre Excellence !

Ce matin Vigàta a été le théâtre d'un événement inouï. Le podestat de Sicudania, Antonio Uccellotto, dont nous avons déjà dû vous signaler le comportement assurément peu conforme aux idéaux grandioses de la révolution fasciste, a terrorisé la population vigataise. Alors que personne ne l'avait provoqué en aucune manière, il a dégainé un revolver et menacé de mort un serveur du café Empedocle, puis...

Trois

Le lendemain soir, Jana se présenta ponctuellement au rendez-vous.

« On retourne au même restaurant qu'hier ? » furent ses premières paroles quand elle monta dans la voiture. Mais où donc les trois sœurs Taddeis, ou Taddei comme l'exigeait le fascisme, allaient-elles chercher cet appétit d'avanglées ?

« Si tu veux, je t'emmène dans un petit restaurant qui propose la pêche du jour.

— Chic ! fit Jana en applaudissant. Et ensuite on file à l'hôtel. »

Ainsi comme ainsi, d'après ce qu'il avait lui-même expérimenté et d'après ce que lui avaient rapporté Melino et Sciaverio, les trois sœurs étaient toujours affamées, et pas seulement de nourriture. Au restaurant, Jana engloutit un hors-d'œuvre du pêcheur, une grosse assiette de pâtes aux tellines, quatre soles plus que respectables, frites dans les règles de l'art, et possa une demi-bouteille de vin. Puis ils coururent s'enfermer dans une chambre de l'hôtel Gallia.

Quand Pippo vers deux heures du matin allait entamer le troisième tour de piste, Jana le vida des étrières.

« Minute. Que voulais-tu me dire hier ?

— Je te le dirai après.

— Non, maintenant », rebriqua Jana en fermant les cuisses d'un air déterminé.

Pippo se pencha hors du lit pour allumer une cigarette. Elle aussi voulut fumer. Pippo avait brougé ni peu ni trop pour préparer son laïus. Il se lança.

« Il faut que tu saches que je vis avec un frère qui a dix ans de plus que moi et qui s'appelle Antonio. C'est un homme qui n'a peur de rien. Et il l'a prouvé à plusieurs reprises. »

Jana fumait et l'écoutait attentivement. Il avait besoin de bien réfléchir pour lui conter la gandoise qu'il avait imaginée. Il tira deux bouffées et continua.

« Voici trois mois, Antonio et moi avons emmené deux filles dans une maison que nous possédons à la campagne. Comme il n'y a pas l'électricité, on s'éclaire à la lampe à pétrole. Dans la nuit, la fille qui dormait avec moi s'est réveillée et a allumé la lampe. Mais elle lui a glissé des mains, mettant le feu au lit. La fille a hurlé parce que sa

combinaison prenait feu elle aussi. J'ai bondi du lit et, j'ai honte de le dire, je me suis précipité dehors. J'étais terrorisé, je ne me contrôlais plus. Je me suis mis à courir en rond autour de la maison en criant et en pleurant. Antonio en revanche a réussi aussi bien à sauver la fille qu'à éteindre l'incendie. Il m'a appelé en renfort à plusieurs reprises, mais j'étais incapable de seulement lui répondre. Quand tout a été fini, il m'a giflé devant les deux filles. Voilà l'histoire. »

Jana lui caressa la cuisse.

« Mon pauvre ! Certes, on ne peut pas dire que tu aies brillé. Mais ça arrive, tu sais. Je me souviens, un jour au cirque...

— Je veux me venger, l'interrompit Pippo.

— Comment ? rebriqua-t-elle. S'il n'a peur de rien...

— Pas même d'un lion ? » l'interrompit derechef Pippo.

Jana le regarda, ébaffée.

« Comment ça, un lion ?

— Écoute-moi. Je te pose la question : pourrais-tu faire sortir votre lion de sa cage et l'emmener avec toi pour deux petites heures ? »

Jana était de plus en plus ébaffée.

« Mais qu'as-tu derrière la tête ? Je pourrais peut-être, mais...

— Je t'explique. J'arrive avec un fourgon bâché, la nuit, quand tout le monde dort. Tu libères le lion, le fais monter dans le fourgon et restes derrière avec lui. Comme pendant la parade. Arrivés en bas de chez moi, tu le fais descendre, et on l'introduit dans notre salle de bains. Toutes les nuits, plus ou moins à la même heure, Antonio se lève pour aller aux toilettes. Je voudrais voir comment il réagit nez à nez avec un lion. Après on le récupère et on le ramène en fourgon dans sa cage. Personne n'en saura jamais rien. Et moi je me serai enfin vengé. »

La gandoise tenait la route, il le vérifia en voyant la mine songeuse de Jana. Celle-ci finit par lui demander :

« Et moi, qu'est-ce que j'y gagne ?

— Trois mille lires », rebriqua Pippo sans tourner la cuiller autour du pot.

Il savait que la tatan Michela avait mussé cinq mille lires sous son matelas. Jana ne s'attendait pas à autant de pécuniaux. Elle sourit.

« D'accord. Mais...

— Dis-moi.

— Ce serait mieux si je me faisais aider par une de mes sœurs. J'en parlerai à Jona.

— Et pourquoi pas à Juna ?

— Parce que Juna ce soir est encore allée jouer de la flûte avec Sciaverio. Mon petit doigt me dit qu'on ne séparera pas ces deux-là tant que nous resterons ici. Bon, quand crois-tu qu'on se...

— Disons le dix au soir ?

— Entendu. Et maintenant, reprenons là où nous en étions restés. »

À seize heures le neuf juin, le podestat de Vigàta, Cannaruto, et celui de Sicudania, Uccellotto, reçurent tous deux le même télégramme de service émanant de Son Excellence Filipelli, préfet de Montelusa, dont la teneur était la suivante :

À la suite du rapport que m'a remis le secrétaire fédéral, j'ordonne votre suspension immédiate de la charge de podestat pour conduite indigne stop Restez à votre poste pour affaires courantes jusqu'à arrivée commissaire stop Préfet de Montelusa Filipelli

Ce soir-là, dans le même restaurant de poissons, Jana demanda à Pippo à la fin du dîner :

« Y a-t-il un escalier pour accéder chez vous ?

— Oui, c'est une petite villa indépendante, il y a un étage à monter. »

Jana fit la bobbe.

« Pourquoi ?

— J'aurai besoin de quelqu'un pour faire grimper l'escalier au lion. Il n'aime pas les marches.

— Ne m'avais-tu pas dit que tu te ferais aider par Jona ?

— Elle ne peut pas, elle a un rendez-vous justement demain soir.

— Elle n'arrivera pas à se libérer tôt ?

— Je ne crois pas, rebriqua Jana en souriant.

— Je vois », dit Pippo. Puis il ajouta :

« Si je disais cinq mille au lieu de trois ?

— Sérieux ?

— Sérieux.

— Payable à l'avance ?

— Rubis sur l'ongle.

— Dans ce cas... Je suis sûre que Jona renoncera à son rendez-vous. Maintenant filons à l'hôtel. »

Le dix juin au matin, toute la ville se couvrit d'affiches tricolores qui

enjoignaient à la population de se rassembler à dix-sept heures sur la place de la mairie pour ouïr un discours de Son Excellence Benito Mussolini, Duce du fascisme, retransmis par haut-parleurs. Toute activité devait cesser à cette heure-là.

Dans la matinée, Pippo alla voir son ami Ginestro, il lui raconta que la tatan Michela voulait transporter deux meubles dans sa maison de campagne et qu'elle avait besoin de louer son fourgon bâché. Il expliqua à Ginestro qu'il faudrait faire cette navigation de nuit, parce que la journée il avait d'autres chats à fouetter. Ils firent pache sur le tarif. Ginestro lui remit les clés et lui expliqua où il lui laisserait le fourgon à vingt-trois heures.

« Si tu as faute, Pippo, je peux te donner la main. »

Pippo lui répondit qu'il se tirerait d'affaire tout seul. Puis il alla à la pharmacie Imbrò.

« Excusez-moi, docteur, mais ma tatan Michela a un problème. Sauf votre respect, elle n'arrive pas à faire pipi. Pourriez-vous me donner quelque chose pour... »

Imbrò lui donna un flacon. Dix gouttes le matin et dix le soir.

« Si je les lui donne le soir, elle se réveillera dans la nuit pour aller aux toilettes ?

— Oui. À quelle heure se couche-t-elle ?

— À vingt-deux heures.

— Alors il est sûr qu'elle aura besoin de se lever à trois heures du matin. Si au contraire, tu préfères la laisser dormir, ne lui donne pas ces gouttes le soir. »

Tout cela allait comme le doigt au trou. Pippo sortit de la pharmacie tout benaise. Pour un peu, il aurait chantonné.

Dès seize heures, la place de la mairie était si bien cafie de monde que même les chiens avaient du mal à circuler. Depuis quinze heures trente, Pippo se tenait en vigie sur la plus haute des quatorze marches du parvis de l'église qui jouxtait l'hôtel de ville. Il finit par repérer le secteur de la place où était l'équipe du cirque Taddeis. Il lui fallut un quart d'heure pour se frayer un chemin jusqu'à eux et se glisser à côté de Jana. Ils se regardèrent sans rien dire.

Puis les haut-parleurs grésillèrent et on entendit une espèce de vague, comme une mer en tempête. C'étaient les gens acuchonnés piazza Venezia à Rome, qui scandaient tous de collagne : « Du-ce, Du-ce ». À dix-sept heures petantes, on entendit le secrétaire du parti qui annonçait :

« Saluons le Duce ! *Eja, eja* !

— *Alalà* », répondit la foule.

Enfin sa voix puissante résonna, cette voix qui, pour reprendre la formule du secrétaire politique de Vigàta, Agostino Tumminello, faisait bander les hommes et jouir les femmes.

« Combattants des armées de terre, de mer et de l'air ! Chemises noires de la révolution et des légions ! Hommes et femmes d'Italie, de l'Empire et du royaume d'Albanie ! Écoutez ! Une heure marquée par le destin sonne au ciel de la patrie ! »

Un tel silence était tombé sur la place qu'on avait l'impression que personne ne respirait plus. Pippo se tourna vers Jana et lui murmura :

« Cette nuit, je viendrai à deux heures avec le fourgon. »

Jana le regarda les yeux écarabillés. Elle n'avait pas compris. Pippo allait rabâter plus fort, mais elle lui fit signe que non. En gagnant un peu de marge, en poussant millimètre par millimètre les personnes qui la pressaient de toutes parts, elle réussit à se placer de dos pile devant lui. Pippo n'eut plus qu'à baisser la tête pour lui parler à l'oreille.

« Cette nuit, je viendrai à deux heures avec le fourgon. »

Elle lui fit signe que c'était entendu. Ensuite elle se tourna légèrement vers lui et s'enquit :

« Et nous deux ce soir ?

— Ce soir, il vaut mieux qu'on ne se voie pas. »

Jana reprit sa position initiale. Elle s'appuya de tout son corps contre Pippo. Et un instant après, sa main tâtait le devant de son pantalon. Cinq minutes plus tard, elle remonta l'arrière de sa jupe et la laissa soulevée.

Puis le Duce déclara :

« ... montre ta ténacité, ton courage, ta valeur ! »

Il y eut une explosion de quinchées et d'applaudissements, c'était un potin fracassant, un tintouin famineux, un détertin de tous les diables. Des Vigatais avaient entonné le chant de la Grande Guerre *Il Piave mormorava*, tandis que la fanfare jouait *Giovinezza, Giovinezza*. Son Excellence Benito Mussolini en avait fini. Alors Pippo se tourna vers l'homme d'une soixantaine d'années qui, écrasé contre lui à gauche, applaudissait comme un fou en roulant des prunelles et en hurlant « Duce, Duce » et s'enquit :

« Qu'a-t-il dit ? »

L'autre s'immobilisa, prit conscience de sa présence et le dévisagea d'un air embougné.

« Mais enfin, vous n'avez pas entendu ?

— Je suis sourd.

— Cette foutue sampille a déclaré la guerre. »

À vingt heures trente, il rentra chez lui. La tatan Michela en fut bauchée en place.

« Tu rentres maintenant ?

— Eh oui.

— Je peux savoir pourquoi ?

— J'ai le coqueluchon comme un nid de bourdons. Ce soir, on va dîner tous les deux, puis j'irai au lit. »

Pendant que la tatan mettait la table, Pippo alla dans la salle de bains, se défubla et se lava de la tête aux pieds. Il faisait une chaleur d'enfer. Il sortit de la salle de bains en caleçon et s'attabla. La tatan posa devant lui une soupe de légumes, qui ne sentait ni sel ni sauge. Tant mieux, il farcissait bien assez l'âne avec Jana.

« Comment crois-tu que cette guerre va se terminer ? lui demanda la tatan.

— Laisse-la d'abord commencer. »

Ils se turent. La tatan Michela se leva, débarrassa, fit la vaisselle et annonça comme d'habitude :

« Pippo, je vais dans la salle de bains, et après j'irai me coucher. Prépare mon remède. »

Pippo tendit le front pour se faire boquer et dès qu'il entendit que la tatan s'était enfermée dans la salle de bains, il se leva dare-dare, prit le verre, y versa quinze gouttes de médicament, cinq gouttes de somnifère, dix gouttes de diurétique, alla poser le verre sur sa table de nuit, se pencha sous le lit, agrappa la boîte, l'ouvrit, s'empara des pécuniaux, les glissa dans son caleçon, repoussa la boîte sous le lit, revint dans la salle à manger, compta l'argent, cinq mille cinq cents lires, s'assit, fuma quatre cigarettes et, à vingt-trois heures trente, s'habilla, éteignit les lumières et sortit. Tout continuait à aller comme le doigt au trou.

Quatre

Dès qu'il fut dehors, il répartit les pécuniaux. Il plaça cinq cents lires dans la poche arrière de son pantalon et cinq mille dans la poche de sa veste.

En allant chercher le fourgon, il remarqua que les rues étaient quasiment vides : personne, si ce n'était chez Onorato le vide-pots, où une poignée de fascistes en chemise noire pleins jusqu'à la troisième capucine fêtaient la déclaration de guerre. Il arriva au fourgon, monta, démarra.

Il avait près de deux heures devant lui et ne savait comment les occuper. Il se sentit soudain un appétit de loup, sans doute parce qu'il était passablement sensipoté. Il connaissait un petit restaurant entre Vigàta et Montelusa, qui n'ouvrait que le soir. Il s'y rendit, s'offrit des spaghettis sauce bolognaise, un ragoût de porc et possa une demi-bouteille de vin. Il s'en retourna à Vigàta à une heure et demie. Il n'y avait pas un chat en ville. Les roulottes étaient à borgnon-bleu. Le lion dormait sur ses deux oreilles. Alors il se dirigea vers le port, s'arrêta sur la jetée, descendit, pancha d'eau longuement, fuma deux cigarettes. Quand il entendit le beffroi de l'hôtel de ville sonner deux coups, il remonta dans le fourgon, direction le cirque équestre.

Il aperçut de loin Jana et Jona devant la cage du lion. Il éteignit ses phares, descendit, ouvrit l'arrière du fourgon et recula le véhicule pour se coller cul contre la cage ouverte. Le fauve était maintenant à la hauteur du fourgon, il y entrerait en deux pas. Jana s'approcha du siège du conducteur, regarda Pippo sans un mot. Pippo comprit chat sans qu'elle lui dise minon. Il porta la main à sa poche, sortit les cinq mille lires et les lui donna. Jana fit signe à Jona, laquelle monta à l'arrière, agrippa le lion par la tête et le tira tandis que Jana, qui était entrée dans la cage, le poussait.

« On peut y aller », déclara Jona au bout d'une minute à peine.

Pippo passa la première et démarra. Du cirque jusque chez lui, il ne rencontra personne. Il arriva devant la maison en marche arrière, s'arrêta, descendit, ouvrit la porte d'entrée, puis l'arrière du fourgon. Jona descendit la première et se plaça à côté de Pippo. Jana administra une bonne mornifle au fauve, qui sauta du véhicule. Alors Jona l'agrippa par la crinière et le fit entrer, suivie de ses deux complices. Pippo referma la porte d'entrée. Maintenant ils étaient plus tranquilles.

« Il ne risque pas de se mettre à rugir ? demanda Pippo à Jana.

— Je ne l'ai jamais entendu rugir, rebriqua-t-elle.

— Antonio est un peu sourd, mais je vous demanderais quand même de ne pas faire de bruit et de parler doucement », précisa Pippo.

Poussé par Jana et tiré par Jona, le lion mit un bon quart d'heure à monter l'escalier. Pippo remarqua que l'animal perdait ses poils, dont des touffes entières restaient entre les mains de Jona. Ils arrivèrent sur le palier.

Ils n'eurent pas si facile de caser le lion dans la salle de bains, à peine assez grande pour son gabarit. Pippo lui ferma la porte au nez, en laissant la lumière allumée.

« Et maintenant ? demanda Jana.

— Maintenant, allez vous cacher dans le fourgon. Faites en sorte qu'on ne vous voie pas. Je vous appellerai quand Antonio aura détalé devant le lion. Vous viendrez récupérer votre bête et on la remettra dans sa cage. »

Les deux sœurs descendirent, Pippo alla se glisser tout habillé dans son lit et éteignit.

Au bout d'une dizaine de minutes, il entendit grincer les ressorts du lit : la tatan Michela se levait. Tout de suite après il reconnut le bruit traînant de ses pantoufles. Il produisit quelques ronflements sonores pour qu'elle l'entende.

La tatan Michela se dirigea vers la salle de bains et ouvrit la porte. Contrairement à ce qu'il attendait, la vieille gribiche ne poussa pas de quinchée, mais Pippo entendit distinctement le bruit de son corps qui s'abousait. C'était gagné. Il compta jusqu'à cinq et se leva.

La tatan Michela était étertie au milieu du couloir. On ne pouvait être plus défunté qu'elle l'était. Il s'approcha pour la charger sur son dos et l'emmener dans sa chambre, mais soudain il s'immobilisa.

Dans la salle de bains, il n'y avait pas plus de lion que de beurre en bouteille.

Comme bien s'accorde, l'animal avait dû s'échapper quand la tatan Michela avait ouvert la porte. Puis Pippo se dit qu'il n'y avait pas lieu de se marcourer le menillon. Au pire, le fauve était devant la porte d'entrée fermée.

Il agrippa le cadavre, l'emporta dans la chambre, mais au dernier moment, au lieu de le poser sur le lit, il l'installa par terre à côté de la porte ouverte, de sorte qu'on croie que la tatan avait pris une attaque en sortant de sa chambre. Il éteignit la lumière de la salle de bains. Arrivé sur le palier, il resta tout couâme : le lion n'y était pas et la porte était ouverte.

Il descendit les marches à toute éreinte au risque de se rompre le cou.

« Le lion ! quincha-t-il aux deux filles dans le fourgon.

— Pas si fort ! rebriqua Jana. On vient le chercher.

— Mon cul ! Vous avez laissé la porte ouverte et le lion s'est carapaté ! »

Sur le moment, les deux sœurs le regardèrent épatouflées, puis sans piper mot, elles sautèrent du fourgon et s'élancèrent dans la rue à la recherche désespérée de leur animal. Le regard brouillé de sueur et jurant comme un pattier, Pippo monta dans le fourgon, démarra et les suivit en roulant au pas. On ne voyait toujours pas âme qui vive dans les rues.

En temps ordinaire, Stifanuzzo Lumia ouvrait sa boulangerie à trois heures et demie petantes, et commençait par allumer son four de sorte qu'à l'arrivée de ses deux mitrons, une demi-heure plus tard, ils pouvaient engrener le travail. Mais cette nuit-là, il n'était pas allé se coucher. Il s'était attardé jusqu'à point d'heure chez Onorato, le portepots, histoire de fêter l'entrée en guerre, et il avait décidé d'aller directement ouvrir son échoppe, alors qu'il n'était pas encore deux heures. Mais il avait pris une sévère reculée et ne tenait plus sur ses jambes.

Du coup, loin de l'effrayer, l'entrée d'un lion dans sa boutique l'amusa au plus haut point. Il s'approcha de la bestiole en trampilant, lui atousa une claque sur la tête et lui offrit une pleine panetière de pain de la veille, dont le fauve ne fit qu'une bouchée.

Au même moment déboulèrent Jana, Jona et Pippo. Mais il n'y eut pas moyen de moyenner ; la bête renasquait, ne bougeant pas d'un millimètre : elle attendait la repasse de pain. Pippo comprit la situation et alla baisser le rideau de fer. Ainsi comme ainsi, le lion galafra dix kilos de pain, que Pippo paya rubis sur l'ongle. Ce qui ne l'empêcha pas, avant de démarrer avec l'animal en sûreté dans le fourgon, de retourner dans la boulangerie, quatre cents liras à la main, pour acheter le silence de Stifanuzzo. Il le trouva acassé sur une chaise, dormant comme un plot. Il se garda bien de le réveiller. Quand le boulanger rouvrirait les yeux, il penserait qu'il avait rêvé du lion. Pippo rempocha ses pécuniaux et ressortit.

En cinq minutes, le lion avait réintégré sa cage.

« Et demain soir ? demanda Jana.

— Je passe te prendre à dix heures. »

De retour chez lui, Pippo se dirigea droit dans la chambre de la

tatan. Il n'entra pas, se contenta de regarder le cadavre du couloir, sur le seuil de la porte. On aurait vraiment dit que, pendant la nuit, la tatan Michela avait voulu se lever pour aller pancher d'eau, mais sans y arriver. Satisfait, il retourna dans sa chambre, se défubla et se coucha. Il était persuadé qu'il ne pourrait pas fermer l'œil, mais peut-être parce qu'il était dérompu ou que tout marchait comme sur des roulettes, il s'endormit dès qu'il eut posé la tête sur l'oreiller.

Quand il se réveilla, il était neuf heures du matin. Il n'avait pas de temps à perdre. Il enfila chemise et pantalon, garda ses mules, s'ébouriffa un peu plus qu'il ne l'était déjà et sortit comme un boulet de canon, quinchant à tous ceux qu'il rencontrait : « Ma tatan Michela a eu un malaise ! »

Pour aller chez le docteur Filibello, qui était le médecin de famille, il fallait passer devant l'épicerie de Pasquali Cirrinciò.

« Ma tatan Michela a fait un malaise ! » lança Pippino à un client qui entraînait dans le magasin.

« Qu'arrive-t-il à Pippo ? demanda Pasquali derrière son comptoir.

— Il paraît que la tatan Michela, chez qui il habite, a fait un malaise.

— Si la tatan meurt, c'est tout bénéf pour Pippo. Il sera dans la paille jusqu'au ventre », commenta Pasquali.

Puis, s'adressant aux deux belles canantes du cirque équestre qui étaient venues de bon matin faire leurs courses, il s'enquit :

« Ces jolies demoiselles veulent-elles autre chose ?

— Non, merci, répondit Jona.

— Combien vous dois-je ? » demanda Jana.

Elles allaient sortir, quand elles virent passer Pippo de collagne avec un grand dépendeur d'andouilles d'une cinquantaine d'années, une trousse noire à la main : le docteur Filibello.

Avec ses longues jambes, le médecin grimpa l'escalier quatre à quatre. Pippo arrivait sur le palier quand il l'entendit s'exclamer :

« Mais ta tante n'est pas là ! »

Pippo se sentit soudain les jambes en tige de violette. Il n'arrivait plus à se dégrober. Qu'est-ce que c'était que ce cirque ?

« Comment ça, elle n'est pas là ?

— Je te dis qu'elle n'est pas là. Viens voir toi-même ! »

Pippo réussit à faire deux pas et au même moment la porte du débarras au fond du couloir s'ouvrit toute grande, laissant paraître la tatan Michela en chemise de nuit, les yeux écarabillés, un fusil de

chasse de feu son pauvre mari pointé contre les deux intrus. Lesquels se pétrifièrent comme s'ils avaient vu un fantôme.

« Le lion ! » quinha tatan Michela.

Le premier coup de pétoire effleura le médecin et Pippo pendant qu'ils patalaient en direction de l'escalier et le second pendant qu'ils franchissaient la porte d'entrée.

« On fait quoi ? » demanda Pippo haletant au médecin.

Filibello n'eut pas le temps de répondre. La tatan Michela se penchait au balcon et elle avait rechargé son arme.

« Le lion ! » quinha-t-elle derechef. Et de les canarder bon cœur bon argent.

Son cœur avait résisté à la vue du lion, mais pas sa tête.

Une demi-heure plus tard, le commissaire Angelo Novello, accompagné d'un agent, Agazio Pomodoro, parvenait à désarmer la tatan Michela. Sans barguigner, le docteur Filibello lui fit une piqûre qui l'endormit aussi sec. En attendant qu'arrive la voiture qui devait emmener la vieille dame à l'asile de Montelusa, en raison de sa « dangerosité pour elle-même et pour autrui », le docteur alla se laver les mains dans la salle de bains. En s'essuyant, il remarqua une chose bizarre par terre. Il se baissa, la ramassa. C'était une touffe de poils. Il y en avait une autre près de la cuvette des W.-C. Et une troisième à côté du bidet. Alors il crut bon d'appeler le commissaire Novello pour lui montrer cette bardouflée de poils. Le commissaire les examina et peu après, appela Pippo.

« Comment expliquez-vous ceci ? »

Pippo devint blême comme une merde de laitier.

« Mais... mais qu'est-ce que...

— Des poils. Des poils de lion », asséna Novello.

Pippo ouvrit et ferma la bouche. Aucun son n'en sortit.

« J'ai compris », fit le commissaire. Puis il cria :

« Pomodoro !

— À vos ordres ! répondit l'agent en se présentant.

— Passe les menottes à ce monsieur ! »

Mais du fond de l'abîme où il avait dérupé, Pippo eut une illumination qui le ramena à la vie. Il se souvint d'un détail qu'il avait oublié parce qu'ils n'entraient jamais dans le salon.

« Le sa... salon », quequeilla-t-il.

Les trois autres le regardèrent tout couâmes.

« Dans le salon, il y a une peau de lion, expliqua Pippo. La tatan

Michela l'a lavée l'autre jour.

— Pomodoro, va contrôler ! » ordonna le commissaire.

Une minute plus tard, l'agent revint chargé d'une grande peau de lion. Si la tatan Michela avait pu la voir, elle l'aurait arrosée de plomb.

« Veuillez m'excuser, je... », commença Novello en se tournant vers Pippo.

Mais Pippo s'acassa par terre, sans connaissance.

À midi le même jour, le secrétaire fédéral se rendit chez Son Excellence le préfet Filipelli pour lui montrer deux lettres. Toutes deux étaient à en-tête de la Fédération fasciste de Montelusa, l'une adressée au podestat révoqué de Vigàta, Cannaruto, et l'autre au podestat révoqué de Sicudania, Uccellotto. Le contenu était le même. Le préfet n'en lut qu'une.

Au nom du Duce ! Certain d'interpréter tes fervents sentiments fascistes et ton ardente volonté de servir la patrie, je t'adresse un formulaire d' enrôlement volontaire avec demande d'envoi immédiat au front. Signe-la et remets-la au porteur de la présente. Salutations fascistes. Le secrétaire fédéral, Squinocchia.

« C'est parfait ! s'écria Son Excellence le préfet. Idée de génie ! Nous voilà bien désarçonnés de ces deux outils. »

Le médecin était en consultation quand l'infirmière ouvrit la porte :

« Veuillez m'excuser, docteur, pourriez-vous venir un instant ? »

Filibello alla dans la salle d'attente, où il trouva Mariannina, la femme de Stifanuzzo Lumia, le boulanger.

« Que se passe-t-il ? »

— Il se passe que mon mari cette nuit a bu comme un trou de taupe et quand il est rentré chez nous, il avait quarante de fièvre. C'est la frayeur. Il ne fait que rabâter "le lion, le lion !" Et il tremble ni peu ni assez. »

Le docteur Filibello en fut tout ébaffé.

Vigàta était-elle frappée d'une épidémie de lions ?

À seize heures, muni de l'attestation signée du docteur Filibello établissant l'incapacité absolue de comprendre et de vouloir de la tatan Michela, Pippo se présenta à l'étude de maître Micicchè, dépositaire du testament.

L'homme de loi fut convaincu que la tatan Michela ne pouvait plus s'occuper de ses biens. Qui étaient nombreux. Dix logements de location, huit magasins eux aussi loués, quinze hectares de terre cultivée au lieu-dit Millipedi, quinze autres au lieu-dit Mannaracchia, cent titres de l'emprunt d'État, un dépôt à la banque de cent mille lire... Maître Micicchè rédigea le document par lequel Pippo demandait à être nommé administrateur des biens de sa tante. Pippo y apposa sa signature. Alors qu'il se levait pour prendre congé, les sirènes se mirent à hurler.

« Ils font un exercice ? » demanda le notaire.

C'est la DCA qui lui donna la réponse.

Trois avions français bombardèrent Vigàta. Toutes leurs bombes, sauf deux, tombèrent dans la mer. Des deux qui n'y tombèrent pas, l'une frappa de plein fouet le chapiteau du cirque Taddei et l'autre dessampilla les roulottes.

Le personnel en réchappa, mais pas les chevaux, tandis que le lion dans sa cage fut épargné. Le bombardement dura une vingtaine de minutes. À la fin de l'alerte, Pippo rentra chez lui. Il s'étendit sur son lit en chantonnant. Désormais il était riche à revorge, il pouvait voyager, fifrer toutes les belles canantes qu'il voulait, brûler la chandelle par les deux bouts... Jusqu'à huit heures du soir, il rêvassa à tout ce qu'il allait pouvoir s'offrir. Puis il se leva parce qu'on chapotait à la porte. Il alla ouvrir et se trouva nez à nez avec Jana.

Sans lui laisser le temps de dire ni quoi ni qu'est-ce, elle lui ordonna :

« Regarde par la fenêtre. »

Ébaffé, Pippo sortit sur le balcon et apincha dans la rue, Jana à ses côtés. Il découvrit devant sa porte M. Erlando Taddeis, son épouse Alinda, leurs filles Juna et Jona, qui tenaient le lion par la crinière, Beniamino le clown et Oreste l'assistant. Tout ce petit monde était en costume de scène, car au moment du bombardement, la représentation avait commencé.

« Qu'est-ce que cela signifie ?

— Que nous avons tout perdu. Nos chevaux sont morts, papa a payé les garçons de piste et les a licenciés. Nous n'avons plus un sou. Tu comprends ?

— Non.

— Je m'explique. À partir de maintenant, ou tu nous héberges chez toi et tu nous donnes à manger et à boire ou je vais voir le commissaire et je te dénonce pour tentative d'homicide sur la personne de ta tante. Choisis.

— Montez », dit Pippo résigné.

Un an plus tard, alors que le cirque équestre Taddei avait englouti un quart du patrimoine de Pippo, il se passa un certain nombre d'événements : Juna épousa Sciaverio qui ne pouvait plus se passer de ses concerts de flûte ; Jona alla habiter dans un appartement que lui avait acheté Melino, devenu son amant en titre ; Beniamino le clown se fit offrir le lion et s'en alla de son côté ; Oreste s'installa comme métayer sur les quinze hectares du lieu-dit Millepedi.

« Et tu vas m'épouser », dit Jana un soir.

Pippo ne renaqua pas.

Maintenant, ils vivent tous de collagne chez Pippo. M. Taddei et son épouse Alinda remplissent leur rôle de beaux-parents, Jana gère le ménage. Et, comparée à elle, la tatan Michela était un panier percé.

Toutes les semaines, Pippo va à Montelusa, il s'assied à côté de sa tatan, qui ne le remet pas, et passe une demi-heure avec elle, l'abreuvant de geindries sur la vie de misère que lui fait cette marijordonne de Jana. La tatan ne l'écoute pas, mais de temps en temps, les yeux écarabillés, elle quinche :

« Le lion ! »

Fin de mission

Un

Totino Mascarà, avocat de son état, fêtait ses trente-cinq printemps le sept mai 1940, mais ne se décidait toujours pas à convoler.

Orphelin à huit ans, il avait été recueilli par une sœur de sa mère, la tatan 'Rnistina, mariée à un riche propriétaire et sans enfant. On le traita dans ce foyer comme un petit roi, mieux qu'un fils.

En grandissant, Totino devenait un beau jeune homme à la stature d'athlète et aux grands yeux noirs. Excellent élève, il était toujours premier en classe. Toutes les filles du lycée étaient encarpionnées de lui, elles en battaient la calabre, mais Totino semblait n'en faire aucun cas. Ni quoi ni qu'est-ce, un saint de bois. Aimable et poli avec toutes comme bien on pense, prêtant ses devoirs, toujours disposé à aider, mais jamais rien de plus.

Le jour de sa soutenance de diplôme, la tatan 'Rnistina et son mari se décabanèrent à quatre heures du matin pour Palerme dans une voiture de location afin d'assister à la cérémonie et fêter ensuite l'événement. Mais ce jour-là, il pleuvait des cordes, et la voiture loucha un virage, sortant de la route pour aller s'écraser dans un ravin.

Ainsi comme ainsi, dans la même journée, Totino Mascarà se retrouva derechef orphelin, diplômé de l'université et chargé de pécuniaux.

Il exerça d'abord à Montelusa, dans l'étude d'un avocat déjà âgé, maître Tanzillo, qui avait une châtillée de clients dans toute la province. Quand ce dernier partit en retraite, Totino prit sa succession.

Il menait une existence bien rangée, sortant peu, travaillant dur et remplissant ses devoirs religieux. Président de l'association catholique masculine, il servait la messe le dimanche de midi à Sant'Anselmo et l'église se remplissait de jolies petites rates en quête de mari, qui l'apinchaient en soupirant d'extase, comme la *Sainte Thérèse* de Canova.

Il n'y avait pas à barguigner, c'était le meilleur parti de Vigàta, car chez lui beauté et richesse s'accompagnaient d'une qualité rare : il n'avait ni père ni mère ni sœur. Sa future épouse serait donc effectivement maîtresse de sa maison sans avoir de compte à rendre à des beaux-parents ou à une belle-sœur.

Par le fait, toutes les familles ayant fille à marier avaient tôt ou tard

tenté une démarche plus ou moins discrète pour que l'avocat prenne leur beline en considération. Marieuses et entremetteuses connaissaient bien le chemin de sa maison.

Mais je t'en moque. Les propositions entraient par une oreille et ressortaient par l'autre.

Comment ? Il avait refusé Anita Panzarella, qui était belle à faire se damner un saint ?

Quoi ? Il avait dédaigné Lauretta Vasalicò, qui était fille unique et dont le père, à force de prêter des pécuniaux à tout ce qui a un trou au derrière, avait acheté la moitié de Palerme ?

Hein ? Il avait éconduit la jeune marquise Gianninazzo, qui apportait en dot un titre remontant à Frédéric II de Sicile ?

Au club, un soir où l'on jabiassait de Totino, M. Arduino Scozzari formula une conclusion qui suscita un large consensus :

« Messieurs, la raison pour laquelle maître Mascarà ne veut pas se marier est évidente. Vous vous souvenez il y a deux ans de cette troupe de music-hall qui resta une semaine ? Douze danseuses, et pas un célibataire ne résista, ni même quelques hommes mariés. Seul notre Totino repoussa, tel saint Antoine, la tentation de la chair. L'un de nous lui connaît-il une relation féminine, une seule ? La conclusion s'impose : le calibre de notre avocat ne tire pas, *ergo* il ne peut pas aller à la chasse. »

L'histoire du calibre n'échappa pas au père Antonio Parascandolo, le curé de la paroisse Sant'Anselmo. Lequel s'aperçut alors d'une bizarrerie, à savoir qu'il ignorait tout de la vie intime de Totino, car celui-ci, bien que servant la messe pour lui, se confessait ailleurs. Son confesseur était le père Ristuccia, curé de la paroisse San Giuseppe, que ses quatre-vingt-dix ans sonnés portaient parfois à décoconner.

Un dimanche, le père Antonio Parascandolo retint Totino dans la sacristie.

« Toti, dis-moi la vérité, pourquoi ne veux-tu pas te marier ? »

Et le curé de se lancer dans un laïus sur la beauté du sacrement du mariage, le meilleur et le pire, cette merveille que sont les enfants, bâton de vieillesse grâce à qui on devient ensuite grand-père... Et de conclure en rabâtant sa question.

Mais Totino repipa par une autre question :

« Où mettez-vous alors la vertu de chasteté ? »

Le père Antonio, qui savait pertinemment où il mettait la vertu de chasteté, puisqu'il couchait avec sa bonne tous les samedis soir depuis

plus de dix ans, resta coi.

« Belle embierne, ces candidats à la sainteté ! » pensa-t-il en rejoignant l'autel.

De même qu'elle était arrivée aux oreilles du père Antonio, l'hypothèse, ou plutôt la certitude formulée par M. Scozzari, arriva aussi à celles du secrétaire fédéral de Montelusa, Casadei, un Bolonais rapetaret et chauve comme le Duce, qui appelait un chat un chat. Milicien de la première heure, ancien de la Marche sur Rome, fasciste grand teint, le secrétaire fédéral voyait maître Mascarà d'un mauvais œil, car ce dernier, tout président de l'association catholique masculine et membre du parti qu'il était, ne portait jamais la chemise noire et brillait par son absence aux rassemblements. Pour finir le plat, il n'était pas marié, ce qui était une faute grave, puisque la politique démographique du fascisme réclamait toujours plus de naissances, gratifiant les familles nombreuses de récompenses pécuniaires et brisant la dévotion des personnes seules taxées par un impôt sur le célibat. Ni une ni deux, il convoqua Totino.

En entrant dans le bureau du secrétaire fédéral, Totino fit le salut fasciste de rigueur. Le secrétaire fédéral remarqua alors que le salut bras levé de l'avocat était dépourvu de toute vigueur : son coude n'était pas tendu et sa main droite ne dépassait pas son épaule.

« Vous n'arrivez donc pas à le dresser plus haut ? » demanda-t-il d'une voix si forte qu'on l'entendit jusque dans l'entrée, malgré la porte fermée. Les deux fascistes de garde en uniforme dressèrent, eux, l'oreille. Qu'est-ce que l'avocat n'arrivait pas à dresser ?

« Que voulez-vous dire, secrétaire ? demanda Totino ébaffé.

— Je vais vous montrer, moi ! rebriqua la secrétaire fédéral. Je vais l'empoigner et le dresser. Comme ça ! »

Il lui agrippa le bras et le lui fit tendre haut et droit. Pendant que Totino répétait le salut en baissant et relevant le bras, les deux gardes se regardèrent bauchés en place : le secrétaire fédéral était donc porté sur les hommes ?

Puis le secrétaire fédéral se planta au milieu de la pièce, jambes écartées, poings sur les hanches comme Mussolini et déclara :

« Vous ne me la ferez pas !

— Plaît-il, secrétaire ? demanda Totino de plus en plus ébaffé.

— Cette histoire de chibre ! C'est vous qui répandez le bruit que vous êtes impuissant !

— Moi ? Et pourquoi, grands dieux ?

— Ah ah ! Je le sais, moi !

— Pardon, quel intérêt y aurais-je ?

— L'intérêt de ne pas obtempérer à un ordre précis du Duce. Celui de vous marier et d'avoir des enfants ! Mais je vous ai à l'œil, vous savez. À la moindre rumeur que vous avez pris une maîtresse ou que vous êtes allé au bordel, je vous retire la carte du parti et je vous fais radier ! »

Comme bien s'accorde, on bajassa de Totino Mascarà à la réunion du samedi de la section fasciste féminine, qui comptait exclusivement des femmes mariées, presque toutes mères de famille.

Presque, car deux d'entre elles, très précisément Mariannina D'Angelo et Filippa La Rosa, mariées depuis deux ans la première et trois la seconde, n'avaient pas encore reçu du Seigneur la grâce d'enfanter. Mais comme c'étaient toutes deux de jolies petites rates et que leurs époux ne regardaient pas à leur peine, il était communément admis qu'elles seraient rapidement en chemin de famille.

D'ailleurs, il y avait le précédent de Caterina Ajola, toute belle et souriante avec son ventre bien rond, alors que, mariée depuis trois ans et sans enfant, elle avait commencé à perdre espoir.

« Impuissant, Totino ? lança cette maîtresse femme de Michela Battiato du haut de ses soixante ans. À d'autres, parce que moi je n'y crois pas une minute.

— Et pourquoi donc ?

— J'ai soixante printemps, j'ai eu deux maris et cinq garçons, je connais les bonshommes. Rien qu'à le voir, je mettrais ma main au feu que l'outillage de Totino est en parfait état de marche. Et qu'il s'en sert. Selon moi, il est assez démenet pour faire ses petites affaires sans que personne n'en sache rien. »

Ces dames votèrent. Il fut décrété à la majorité absolue que le calibre de Totino était enrayé. Et la plus remontée pour soutenir qu'en ce domaine Totino n'était qu'un pauvre belin, fut Caterina Ajola, qui faillit se manchonner avec donna Michela.

« Mais tu le connais donc bien, maître Mascarà ? lui demanda Mariannina D'Angelo, qui était son amie.

— Moi ? Jamais de la vie ! Je ne l'ai vu qu'une fois, je lui ai parlé cinq minutes et ça m'a fait d'abonde. »

Cette réponse laissa Mariannina perplexe. L'acharnement de Caterina contre Totino avait quelque chose d'excessif, dépourvu de motif apparent. Elle décida d'approfondir la question.

« Je peux venir te voir chez toi ?

— Quand tu veux.

— J'aimerais te parler d'une chose personnelle, et je ne voudrais pas que ton mari soit là.

— Demain c'est dimanche, Carlo passe la journée à la maison. Mais lundi matin, il sera au bureau. »

En même temps qu'il héritait des maisons, des terres et des comptes bancaires de la tatan 'Rnistina, Totino avait hérité aussi de sa gouvernante, Gnazia, qui allait contre ses soixante-dix ans. Leurs rapports n'avaient jamais été d'employeur à employée, et au fil du temps, ils s'étaient encore renforcés. Par exemple si un client lui était recommandé par Gnazia, Totino lui réservait un régime de faveur.

Mais comment Gnazia, qui ne sortait que pour aller à l'église ou faire les courses, pouvait-elle connaître un client ? La réponse était simple : c'était une autre domestique rencontrée au marché qui lui en parlait. Et ça s'était su : si vous voulez que maître Mascara prenne votre dossier à cœur, dites à votre bonne d'en toucher deux mots à la Gnazia.

Le soir du jour où Totino avait été convoqué chez le secrétaire fédéral, Gnazia lui servit son dîner comme d'habitude, mais au lieu de le coquer sur le front et de lui souhaiter bonne nuit, elle resta pique-plante à côté de lui.

« Que se passe-t-il ? »

Gnazia lui fit une légère caresse sur les cheveux.

« Il y aurait une bonne action à faire. Et ta précédente remonte à plus d'un mois déjà. »

Elle le tutoyait toujours, comme quand il était petit.

« C'est pour quand ? »

— Demain soir.

— On est tous bien d'accord ?

— Si fait.

— Tu as la photo ? »

Gnazia sortit une photographie de sous son tablier et la lui tendit. Totino la regarda et fit la bobe...

« On ne peut pas dire qu'elle soit... »

— Totino, mon petit, comme son nom l'indique il s'agit d'une bonne action. Si elle n'est pas à ton goût, accepte-la comme une pénitence. Le Seigneur te le rendra en salut pour ton âme et en bonne santé pour ton corps.

— Bon, bon. As-tu averti Jacchino ?

— Tout est prêt. »

Gnazia se pencha, le coqua sur le front.

« Bonne nuit, Totino chéri. Que le Seigneur t'envoie les beaux rêves que tu mérites. »

Le dimanche matin à la sortie de la messe, Mariannina D'Angelo vit approcher Filippa La Rosa, sa meilleure amie. Filippa avait les yeux brillants de contentement. Elle lui dit à voix basse d'un air de tenir le bon Dieu par les pieds :

« À trois heures, mon mari ira voir le match. Peux-tu venir chez moi ? J'ai un secret à te confier.

— Bien sûr, Antonio va au stade lui aussi. Mais dis-moi déjà de quoi il s'agit. »

Filippa rebriquait en riant :

« Tss-tss, tu es curieuse comme un confessionnal ! »

Juste pénitence peut-être, Mariannina, dévorée par son vilain défaut, fut incapable de toucher à son assiette de pâtes.

Deux

À trois heures petantes, Mariannina chapotait à la porte de Filippa. Elle était arrivée à bout de souffle pour avoir patalé tout le chemin. Personne ne lui en demandait autant, mais son envie de savoir enfin ce que son amie lui voulait la poussait avec la force d'une rafale de vent.

Filippa ne la fit pas entrer au salon, elle l'emmena dans sa chambre et ferma la porte à clé.

« Mais il n'y a personne ! fit Mariannina toute couâme.

— Si, il reste la bonne, qui ne part qu'à cinq heures. »

Mariannina frémissait. Le secret ne devait pas être des rises si Filippa prenait autant de précautions.

« Alors ?

— Je suis enceinte. »

Elle pouvait s'attendre à tout, sauf à cette déclaration. Elles s'étaient quittées la veille à dix-huit heures et Filippa ne lui en avait pas soufflé mot ! Quand l'avait-elle appris ? Un ange lui était apparu pendant la nuit ? L'Esprit Saint ? Mariannina était si épatouflée qu'elle dut s'asseoir sur le lit, les jambes en tige de violette.

« Quand... quand l'as-tu appris ?

— Hier.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé à la réunion ?

— Parce que je ne le savais pas encore. Après la réunion, je suis allée voir Sarina Ragusa, la mère-sage, et elle me l'a confirmé. C'est sûr de sûr : je suis enceinte de deux mois. »

Passé le premier moment d'ébahissement, Mariannina se leva d'un bond et serra son amie dans ses bras. Elle était contente et aussi un rien envieuse, mais c'était une réaction naturelle.

« Pourquoi tout ce secret ?

— Je vais t'expliquer. Tu savais que Stefano, mon mari, doit absolument avoir un enfant.

— Pas du tout. Pourquoi donc ?

— Parce que son père dans son testament a partagé ses biens, qui ne sont pas de la rafetaille, entre ses deux fils, Stefano et son frère Martino. Mais il a posé une condition : il faut qu'ils soient mariés et

pères de famille dans les quatre ans, sinon la part de celui qui serait sans enfants ira à l'orphelinat. Or, tandis que Martino est en règle puisqu'il a une épouse et deux enfants, Stefano risquait de tout perdre. Il y a trois mois, tu te souviens, mon mari et moi sommes allés à Rome voir le Duce et le pape.

— Et alors ?

— C'était une excuse pour ne pas alimenter les limes douces. Nous y sommes allés avant tout pour nous faire ausculter par de bons spécialistes.

— Que vous ont-ils dit ?

— Il est apparu que c'est mon mari qui ne peut pas faire d'enfant.

— De vrai ? s'écria Mariannina ébaffée. J'ai toujours pensé que c'étaient nous les femmes qui ne...

— Eh bien, tu t'agoures. Les hommes veulent nous faire croire que la stérilité est toujours de notre faute, en revanche, comme me l'ont expliqué les médecins de Rome, elle vient souvent de l'homme.

— Mais si Stefano ne peut pas procréer, comment as-tu fait pour...

— Minute, ce sont des figues d'un autre panier. Je t'ai demandé de venir pour vous conseiller, à ton mari et toi, de faire vous aussi le pèlerinage à Rome. Une petite auscultation, et vous saurez à quoi vous en tenir. Je peux te donner l'adresse de ces médecins.

— Tu déparles ? Antonio n' imagine pas une seconde ne pas être capable de faire un enfant ! Si j'évoque seulement cette hypothèse, il se vexera à mort.

— Mariannì, j'ai voulu te le dire parce que nous sommes amies. Et je n'irai pas plus loin. Vouloir ou pas des enfants, c'est votre affaire, à ton mari et toi.

— Je te remercie. Mais maintenant, dis-moi comment tu as fait. »

Filippa essaya de tourner la chose à la gandoise.

« Ah bon ? Tu ne sais pas comment on fait ? Ta mère ne t'a rien dit ? Et ton mari n'a pas pris la peine de te l'expliquer ? »

Mais Mariannina n'avait aucune envie de gandoiser.

« Non, je ne sais pas comment on fait quand on a un mari comme le tien.

— Je n'ai pas l'impression que mon mari soit si différent du tien !

— Filli, on ne va quand même pas se tiripiller ? Ça n'aurait point de nez. Allez, dis-moi ce que tu as ferraté. »

Son amie l'apincha d'un air malicieux.

« Tu veux vraiment le savoir ?

— Oui. D'ailleurs, tiens, je ne repartirai pas de chez toi tant que tu

ne m'auras pas vendu la carabasse.

— Bon, ça va. De retour à Vigàta, Stefano a invité à dîner son frère Martino, seul, sans sa femme ni ses enfants, et lui a redévidé sans barguigner ce que les médecins de Rome lui avaient dit.

— Et tu étais là ?

— Bien sûr.

— Tu n'avais pas honte devant Martino ?

— Moi ? Pourquoi aurais-je dû avoir honte ? Si quelqu'un devait avoir honte, c'était plutôt mon mari.

— Et alors ?

— Stefano a ajouté qu'il n'avait aucune intention de perdre son héritage. Martino est resté longtemps sans rien dire, plongé dans ses réflexions, puis il a eu une phrase, que je n'ai pas comprise tout de suite : je ne vois pas d'autre solution que le second canon.

— C'est quoi cette histoire de second canon ?

— Un fusil de chasse, ça a deux canons, d'accord ? Si le coup tiré par le premier canon rate, on est bien obligé de tirer une autre cartouche avec le second canon. »

Alors Mariannina comprit. Comment n'y avait-elle pas pensé ? C'était la solution la plus simple ! Mais quelque chose clochait dans l'explication de son amie.

« Mais ce type de fusil-là n'a qu'un seul canon !

— Je le sais aussi bien que toi. Et alors ?

— Alors pour tirer une autre cartouche, on est obligé d'utiliser un autre fusil !

— Je ne te le fais pas dire », rebriqua Filipa, tranquille comme Baptiste.

Mariannina en resta toute couâme.

« Et dans ton cas... c'est le canon d'un autre fusil qui a tiré ?

— Ça me paraît évident.

— Et à qui appartenait... le fusil ?

— À Martino. »

Mariannina sentit la tête lui varier. Puis elle se reprit.

« Et Stefano était d'accord ?

— Bien sûr.

— Et toi ?

— Encore plus ! Tu ne peux pas imaginer comme on se relêche à tromper son mari avec sa permission.

— Et le second fusil a fait mouche du premier coup ? s'enquit

Mariannina, intéressée.

— Non. Pour être franche, il a dû tirer une jolie bardouflée de cartouches. À la moitié du mois, au moment le plus indiqué, six soirs de suite. Il y a passé toute la cartouchière, histoire d'être sûr de ne pas battre l'eau pour rien.

— Et où alliez-vous pour...

— Nulle part. Ici. Sur ce lit. Martino dînait avec nous et tout de suite après on s'isolait, rapport qu'il devait rentrer chez lui avant minuit.

— Et pendant que vous... que faisait Stefano ?

— Il allait se bamber sur la jetée.

— Ça se passait comment ?

— Quoi ?

— Avec Martino.

— Tu penses qu'il ne vaut pas grande étoffe, c'est ça ? On dirait un modeste rond-de-cuir zélé qui fifre sa femme le samedi soir par devoir conjugal... en réalité... »

Elle se perdit dans une pensée qui lui donna un léger sourire.

« En réalité ? la pressa Mariannina.

— Eh bien, une résistance... une tendresse... une mogne... une imagination... ce n'est pas l'embarras, il vaut mieux que je n'y repense pas ! Et maintenant, écoute bien ce que je vais te dire. Si tu rabâtes un seul mot de ce que je viens de te raconter, je te jure que je t'arrache les yeux de mes mains !

— Tu détrancanes complet ! Comment peux-tu croire que je vais jabiasser avec des étrangers d'une chose qui te touche de si près ? »

Elle marqua une pause, absorbée par une idée.

« Plutôt..., commença-t-elle sans trop savoir quelle pièce coudre.

— Dis-moi.

— Au cas où je réussirais à convaincre mon mari de consulter et au cas où il se trouverait dans la même situation que Stefano, glisserais-tu deux mots pour moi à ton beau-frère Martino ? »

Filippa se mit en boucan.

« Mais jamais de la vie ! Martino n'est pas à la disposition de la première venue !

— Je ne suis pas la première venue ! Je suis presque de la famille, alors...

— Alors des nèfles ! Si tu en as besoin, c'est à toi de te dégouter le bon fusil !

— Et où j'irais le pêcher ? Antonio n'a pas de frère.

— Mais il y a son cousin Gianni. C'est un beau jeune gars et la chose resterait en famille.

— Antonio n'aime pas Gianni. Je t'avouerais même qu'il ne peut pas le voir en peinture. C'est toisé d'avance.

— Brouge un peu et tu trouveras. Mais Martino, tu fais une croix dessus ! »

Soudain, un soupçon effleura Mariannina.

« Ne me dis pas que Martino tire encore quelques cartouches alors que la chasse est fermée ?

— Si on te le demande, tu diras que tu n'en sais rien », rebriqua Filippa d'un air de défi.

Le soir, à table, Mariannina raconta à son mari que Filippa lui avait annoncé qu'elle était enfin enceinte, mais sans rien lui révéler du second canon. Elle n'avait pas imaginé une seconde que cette nouvelle ferait autant endéver son Antonio.

« Qu'as-tu derrière la tête pour me raconter que Filippa est enceinte ?

— Rien. Que veux-tu que j'aie derrière la tête ?

— Ah non, ma poulette ! Tu ne m'engueuseras pas avec ton air de sainte-nitouche !

— Mais qu'est-ce qui te prend, Antò ?

— Il me prend que tu es en train de me signifier, même si tu ne le dis pas, que Stefano a été capable, et moi pas ! »

Elle avait beau voir son mari franc emmalicé, Mariannina eut envie de rire en pensant à la manière dont ce pauvre Stefano avait obtenu son enfant. Capable, si seulement, pauvre belin !

« Antò, je te jure que je n'y ai pas pensé une seconde ! Mais pourquoi te sensipotes-tu autant ? Ça fait trois jours qu'on ne peut pas te parler sans que tu te mettes à quincer comme un putois !

— Excuse-moi, Mariannina. Il m'est arrivé une embienne au bureau, et... Pardon.

— De quoi s'agit-il ?

— Rien, des histoires de travail. »

Employé à la préfecture de Montelusa, Antonio était sous-chef de cabinet de Son Excellence Ermanno Bottecchia, le préfet.

Mais le soir même, quand ils eurent fait l'amour, Antonio ne put garder plus longtemps pour lui ce qui l'attevillonnait autant.

« Voici trois jours, Son Excellence le préfet m'a convoqué. Il voulait

me parler seul à seul.

— Et alors ?

— Il m'a informé que dans cinq mois, M. Pascutto, le chef de cabinet prendrait sa retraite. Ce que je savais déjà.

— Et il va te nommer à sa place ? demanda Mariannina intéressée.

— Mariannina, un peu de jugeote. S'il m'avait annoncé une promotion, je ne me démarquerais pas le menillon de cette façon !

— C'est juste. Alors ?

— Alors il m'a expliqué qu'il avait l'intention de me nommer à la place de Pascutto, mais qu'il en était empêché.

— Et pourquoi ?

— Parce que les consignes du parti fasciste imposent de placer les hommes mariés sans enfant avant-derniers dans les listes d'aptitude.

— Et qui met-on en dernier ?

— Les célibataires. C'est pourquoi le préfet devrait proposer à ma place Giulio Mutolo qui est marié et a deux enfants. Mais il ne veut pas de Mutolo. Alors il m'a dit que j'avais trois mois.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— Que si tu tombes enceinte d'ici trois mois, je serai nommé chef de cabinet.

— Ça te dit qu'on réessaie tout de suite ? » demanda Mariannina.

Trois

Jachino Impillitteri avait été un habile monte-en-l'air. La dernière fois qu'on l'avait arrêté, il avait cinquante ans. Il était si dérompu et mal-en-point qu'il s'attendait à une condamnation assez lourde pour défunter derrière les barreaux. En effet, non seulement c'était de la récidive, mais le propriétaire avait eu un malaise en le cueillant la main dans le sac, et depuis le pauvre homme parlait en quequeillant et par moments détrancanait complet. Pour sa part, le magistrat du parquet avait fait le vert et le sec pour que la justice frappe un grand coup, en le présentant comme « un ancien socialiste, une scorie que la révolution fasciste saurait balayer ».

Contre toute attente, la défense de ce démenet de maître Totino Mascarà avait réussi un miracle : une petite année de prison. À sa sortie, Jachino s'était mis à l'entière disposition de l'avocat, se dévouant à lui corps et âme. Totino en fit alors le collaborateur de ses missions nocturnes. Il savait qu'il pouvait se fier aveuglément à l'ancien cambrioleur.

Aussi secrètes que spéciales, les missions de l'avocat, sauf cas exceptionnel, ne commençaient jamais avant minuit, quand tout le monde était allé se coucher, et parfois, en été, elles étaient décalées à une heure du matin, parce que les gens se bambanaient dehors tard le soir ou restaient sur leur balcon à prendre le frais. Il fallait que l'avocat agisse hors de tout regard.

À minuit et demi, en ouvrant la porte du pavillon où il habitait, Totino trouva avancée la Balilla de Jachino, une vieille petraque pousrive. Il s'y installa.

« Tu sais où nous allons ?

— Oui, Gnazia m'a tout expliqué. »

Il leur fallut une demi-heure pour arriver à destination, car c'était à la sortie de la ville, dans un de ces logements populaires construits par le fascisme, qui ressemblaient à des casernes.

Jachino se gara et lui tendit deux clés.

« Celle-ci est pour l'entrée de l'immeuble, la plus petite est la clé de l'appartement. N'oubliez pas de la laisser à l'intérieur quand vous serez entré. Vous devez prendre l'escalier C, monter au troisième étage, l'appartement est le numéro douze. Il y a le nom à côté de la porte : Salvatore Vignola. Prenez le temps qu'il faut, je vous attends

ici. »

Une heure et demie plus tard, Totino était de retour dans son pavillon. Il s'offrit un bon bain et alla se coucher satisfait. Mais avant de se mettre au lit, il récita une prière pour la réussite de la mission qu'il venait de remplir.

Comme convenu, le lendemain qui était un lundi, Mariannina se rendit chez Caterina Ajola. Elle la trouva à plat de lit, car la future maman, à moins d'un mois de l'accouchement, souffrait de contractions et dans ces cas, la seule solution était de rester bien tranquille sans ratasser.

La première chose que Mariannina lui annonça fut la grossesse de leur amie commune Filippa.

« Je m'en réjouis pour elle », répondit Caterina d'un air d'avoir deux airs.

Puis, en regardant par la fenêtre, elle ajouta à voix basse :

« J'espère qu'elle ne lui a pas coûté aussi cher qu'à moi. »

Mariannina dressa l'oreille. Qu'entendait-elle par là ? Soudain, allez savoir pourquoi, elle prit une décision.

En faisant semblant de ne pas avoir perçu le ton sérieux de son amie, elle se mit à rire.

« Tu sais, de ce côté-là, Filippa n'a rien dépensé, elle y a plutôt gagné ! »

Caterina la regarda épatouflée.

« Gagné ? Et comment ? »

Lui dire, ne pas lui dire ? Elle décida de voir à quel point Caterina était intéressée. Si elle n'insistait pas, elle ne lui raconterait rien. Et ainsi comme ainsi, ne trahirait pas sa promesse à Filippa.

« Oh, rien, une conversation un jour. Parlons plutôt... »

— Non, dis-moi d'abord ce qu'elle y a gagné. »

Mariannina ne rata pas le coche.

« Et toi après, tu me diras pourquoi ça t'a coûté cher ? »

— Je ne sais pas si je pourrai. »

Le mieux était encore de lui révéler comment Filippa avait fait son bébé.

« Si je te dis ce que m'a confié Filippa, tu me jures de ne le rabâter à personne ? »

— Promis. »

Alors elle lui vendit la carabasse du second canon et de Martino. Et

de la façon dont Martino s'était comporté avec Filippa, si bien qu'encore, quand ils pouvaient, quand l'occasion s'en présentait...

Elle s'attendait à Dieu sait quelle réaction de Caterina, mais non seulement celle-ci ne se montra pas du tout ébaffée, mais elle soupira avec mélancolie :

« Tu as raison, elle y a gagné. »

Des larmes roulèrent sur son visage, silencieusement. Mais qu'avait-elle donc subi, pauvre beline ? Mariannina se pencha vers elle, la prit dans ses bras et, en la serrant bien fort, lui demanda à l'oreille :

« Soulage ton cœur. Dis-moi ce qui t'est arrivé. »

Caterina, qui en avait plus que sa portée de garder ce poids pour elle, raconta. Pour conclure que cette demi-heure pendant laquelle elle avait été fécondée lui avait semblé la plus humiliante et la plus honteuse de sa vie. Pour tout l'or du monde, elle ne se soumettrait pas une autre fois à un tel affront. L'enfant qu'elle portait en son sein serait le premier et le dernier, son amie pouvait en être sûre.

« Mais pourquoi parles-tu ainsi ? Qu'a-t-il fait ? Il en a profité ? Il t'a obligée à faire des choses contre nature ?

— Mais que vas-tu chercher ! Jamais de la vie !

— Excuse-moi, mais alors je ne comprends pas ce qui...

— Mariannì, fit soudain Caterina en repoussant le drap et en relevant sa combinaison jusqu'aux aisselles, comment je suis faite ? Dis-le-moi sincèrement, mais en tenant compte du fait qu'en ce moment je suis enceinte.

— Tu as toujours eu un corps splendide, Caterì. Filippa et moi, chaque fois qu'on te voit, on en est vertes de jalousie.

— Tu sais comment il l'a traité, ce corps ? Avec une indifférence insultante. J'étais couchée dans le lit avec le cœur qui battait si fort que j'en suffoquais. Il est entré, il m'a dit bonsoir, il s'est penché, il a soulevé ma jupe juste ce qu'il fallait, il est monté sur le lit du côté des pieds, il est arrivé à ma hauteur, il a pris appui sur ses poings de façon à ce qu'il n'y ait aucun contact entre nos corps, il est entré, il a fait ce qu'il devait faire, à toute éreinte, il est ressorti, il a enjambé le lit, il a rajusté son pantalon, il m'a dit bonsoir et il a pris la porte. Tu comprends ? Il a tout fait sans dire un mot, sans enlever sa veste, en cravate, et chaussures aux pieds. On aurait dit un plombier appelé pour une réparation et moi un tuyau d'évacuation obturé qu'il fallait déboucher ! Dieu du ciel, comme je me suis sentie humiliée ! Il m'a traitée comme un objet ! Comme la cuvette du W.-C. où il panche d'eau, et encore ! Je ne l'ai toujours pas digéré. Et je ne le digérerai jamais ! »

Mariannina la laissa se défouler, puis elle lui posa les deux dernières questions.

« Est-ce que je connais cet homme ?

— Oui.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Je ne te le dirai pas. »

Et ce fut battre vent qu'essayer de lui tirer les vers du nez.

Sur le chemin du retour, Mariannina se souvint qu'elle n'avait pas demandé à Caterina pourquoi elle avait soutenu mordicus à la réunion que Totino Mascarà était impuissant. Mais après ce qu'elle venait d'apprendre de son amie, c'était du pipi de chat.

Une dizaine de jours plus tard, Antonio dut accompagner à Rome Son Excellence le préfet. Mussolini avait convoqué au rapport national tous les chefs de province et comme Pascutto, le chef de cabinet, était grippé, Bottecchia embarqua son sous-chef de cabinet.

D'une chose à l'autre, l'absence d'Antonio dura une semaine. Le soir de son retour, dès qu'ils furent au lit, Mariannina le prit dans ses bras en lui murmurant :

« Tu m'as beaucoup manqué. »

Elle était sincère car, habituée à le faire tous les soirs, elle en avait très envie. La réponse de son mari fut une douche froide :

« Laisse-moi, va.

— Mais pourquoi ?

— J'ai pris idée à Rome d'aller consulter un spécialiste. »

La douche froide devint glaciale, Mariannina sentit un froid mortel la pénétrer tout entière.

« C'est sans espoir ?

— Non, il n'a pas dit ça. Avec une cure reconstituante, il est sûr à cent pour cent que je peux faire des enfants. Il m'a donné une ordonnance et depuis deux jours, je prends ce remède.

— Alors pourquoi...

— Mariannì, il faut un an de traitement, tu comprends ? Un an !

— Eh bien, on attendra un an.

— Mariannì, tu as oublié le pétrin où je suis ? Et ma promotion ? Si je rate cette occasion et qu'un nouveau préfet arrive, je n'aurai peut-être plus jamais cette chance.

— Écoute, on pensera à cette promotion le moment venu, d'accord ? »

Elle l'étreignit plus fort, posa sa jambe sur les siennes.

« En attendant, pourquoi tu ne me montrerais pas les premiers effets de ce fameux traitement ? »

Après avoir fait l'amour, Antonio avait l'habitude de fumer une cigarette dans la salle de bains. Il ne s'en priva pas ce jour-là et Mariannina le suivit, toute nue comme elle était. Parfois ils aimaient bien se laver de collagne en bavardant.

« Aujourd'hui, j'ai rencontré ton cousin Gianni », commença Mariannina.

C'était une gandoise, mais il fallait absolument qu'elle aborde le sujet. Vu la façon dont la situation évoluait, Gianni pourrait se révéler très vite utile.

« Ah oui ? rebriqua Antonio sans trop en faire cas.

— Mais pourquoi t'est-il aussi antipathique ?

— Je ne sais pas. Toi, les rats te soulèvent le cœur ? Voilà, Gianni me fait le même effet. Depuis toujours, depuis qu'on était gosses. Mais pourquoi tu me demandes ça ?

— C'est-à-dire qu'il a gongonné comme quoi on ne l'invitait jamais à déjeuner ou à dîner, alors j'avais pensé que...

— Mariannì, je te le dis une bonne fois pour toutes : jamais Gianni ne mettra les pieds chez nous. »

Et s'il ne pouvait pas y mettre les pieds, il ne risquait censément pas d'y mettre autre chose. Non, la solution du cousin Gianni, la solution familiale, était hors de saison.

Cette nuit-là, Mariannina se bouligua sans pouvoir dormir.

Il n'était pas juste que son mari, qui le méritait, n'obtienne pas sa promotion uniquement parce qu'elle n'était pas enceinte. Tout bien compté et rebattu, les maris de ses deux amies s'étaient montrés plus démenets qu'Antonio, sans parler de celui de Caterina qui avait recouru à un étranger sans catoller.

Mais il y avait un problème, Antonio ne lui semblait pas de la même pâte que les deux autres. Supporterait-il qu'un autre homme couche avec elle, même une seule et unique fois et le temps strictement nécessaire à la besogne ? Et surtout, réussirait-il à considérer comme de son sang un enfant d'un sang différent ?

Elle pouvait répondre à la première question qu'Antonio ne le permettrait jamais, parce qu'il était d'une jalousie qui parfois l'effrayait. Un soir où elle se préparait pour aller à une réception à la préfecture, elle avait mis une robe du soir neuve commandée à Palerme. Le décolleté dans le dos était peut-être un poil trop profond.

Quand Antonio l'avait vue, sans piper mot, il était passé derrière elle, avait agrippé les deux bords du décolleté et tiré de toutes ses forces des deux mains, déniapant la robe et l'obligeant à remettre l'ancienne.

Mais elle réfléchit que la jalousie a pour cause la peur qu'un étranger vous vole votre femme. En revanche, si on offre volontairement sa propre femme pour un but précis, la jalousie ne devrait pas être de mise. Sauf que c'était de la théorie et que nul ne savait comment Antonio se comporterait dans la pratique. Il fallait donc aborder la question en tournant la cuiller autour du pot afin de connaître son opinion.

Et elle, serait-elle capable de faire l'amour avec un inconnu ? Elle en doutait. Alors, grande gnougne, se dit-elle, si tu n'en es même pas capable, à quoi bon sonder Antonio ? Minute, souviens-toi de ce que t'a raconté Caterina. On ne peut sûrement pas appeler ça de l'amour. C'est plutôt comme quand on vous fait une piquûre. Oui, l'image était bonne.

Et vu sous cet angle, c'étaient des figures d'un autre panier.

Quatre

Le lendemain soir, dans la salle de bains, après avoir fait jurer ses grands serments à Antonio qu'il ne vendrait pas la carabasse, elle lui raconta comment son amie Caterina était devenue enceinte. Antonio fut si épatouflé par cette révélation que sa cigarette allumée lui en tomba des mains.

« Et son mari, Carlo, il le savait ?

— S'il le savait ? C'est lui qui l'a proposé à Caterina !

— Cocu et content !

— Je ne dirais pas ça, rebriquia Mariannina d'un ton décidé.

— Ah non ?

— Non. Il n'y a pas de mari encornailé ici. Une femme trompe son mari quand elle fait l'amour avec un autre homme volontairement et en cachette.

— Comme que comme, Mariannì, tourne la chose comme tu veux, c'est toujours une histoire de cornes !

— Ne te fais pas plus babian que tu n'es ! Du moment que...

— Mariannì, j'en ai plus que ma portée ! Je ne veux plus en entendre parler ! Compris ?

— Compris. »

Mariannina passa encore une bonne partie de la nuit sans dormir. Et le matin, elle arriva à une conclusion précise : puisqu'Antonio avait des idées bornées à deux sous de poivre et quatre sous de café, elle lui donnerait un enfant quand même, mais sans lui raconter les dessous de l'affaire. Tout le mérite en reviendrait au traitement qu'il avait démarré. Sa décision prise, elle s'endormit comme un ange.

Le problème auquel elle s'attaqua dès le lendemain matin était de découvrir le plus vite possible à qui Carlo s'était adressé pour mettre sa femme enceinte.

Dans l'après-midi, elle retourna chez Caterina, toujours acafelée au lit. Mais Caterina renasqua encore une fois à donner le nom de cet homme. Elle laissa néanmoins échapper un détail que Mariannina saisit au vol. À savoir qu'elle avait posé une condition au marché que lui proposait Carlo : l'homme ne devait pas être marié. Elle ne voulait pas porter la responsabilité du péché d'adultère qu'il commettrait en

couchant avec elle.

« Et il était célibataire ? » demanda Mariannina.

Caterina confirma.

Donc l'homme en question était quelqu'un de sa connaissance et célibataire. C'était suffisant comme point de départ.

Le dimanche suivant, après la messe de midi qui avait été servie comme d'habitude par Totino Mascarà, le père Antonio Parascandolo annonça à ses ouailles que l'après-midi, à l'église, on dirait une neuvaine à laquelle étaient conviés tous les couples sans enfant. L'intention de la neuvaine était justement que le Seigneur, touché par cette prière spéciale, rende féconds les ventres jusque-là stériles, pour la plus grande satisfaction conjointe de l'Église et du fascisme.

À table, Mariannina demanda à Antonio :

« On va à la neuvaine ?

— Je laisse ces singeries aux autres.

— Moi j'aimerais y aller.

— Fais comme bon te semble. »

Comme la neuvaine commençait à dix-sept heures, ils allèrent se reposer une petite heure. Qui suffit à Antonio pour contrôler avec sa femme l'avancement de son traitement. Puis il s'endormit. Mariannina resta les yeux bien ouverts à brouger sur les célibataires de sa connaissance. Au total, exception faite de Totino Mascarà, dont Caterina affirmait qu'il était impuissant et qui ne pouvait donc pas être l'homme qui l'avait mise enceinte, il y en avait trois. Angelo Ficcavento, Rosario Posapiano et Saverio Locascio. Ce dernier était célibataire, certes, mais pas par choix. Il était si laid qu'en comparaison le bossu de Notre-Dame était beau comme un Apollon du Belvédère. Aucune femme n'aurait accepté un enfant de lui par peur qu'il lui ressemble. Non, Saverio Locascio n'entrait pas en ligne de compte. On ne connaissait pas de bonne amie à Angelo Ficcavento. Mais des limes douces prétendaient qu'on lui connaissait des bons amis. Elle-même, qui pourtant ne donnait aucune foi à ces piapias, avait eu l'occasion de l'observer dansant avec Manuela Giangrande et, à le voir rouler les hanches et fermer langoureusement les yeux, elle avait eu l'impression que des deux, c'était lui la femme. Ne pas l'écarter, mais le mettre en réserve. Restait Rosario Posapiano.

Qui ne se mariait pas uniquement parce qu'il devait s'occuper de sa vieille mère malade, à qui il était très lié. Mais il dévorait les femmes des yeux, tant et si bien qu'un jour Caterina avait dû lui atouser une gifle à cause de sa façon de la guigner. Minute ! Caterina lui avait dit qu'elle s'était sentie humiliée par la froideur, le détachement de

l'homme qui était intervenu auprès d'elle. Ça n'avait point de nez d'imaginer Rosario mettant enfin la main sur Caterina et se comportant comme un glaçon.

Mais alors, qui était ce paroissien ?

À la moitié de la neuvaine, Mariannina qui était la seule femme venue sans son mari eut, allez savoir pourquoi, envie de pleurer. Ou plutôt, elle savait bien pourquoi, mais confusément. En effet, elle se demandait pour quelle raison une personne comme elle, honnête, qui n'avait jamais pensé faire du tort à son mari, se retrouvait maintenant dans la situation d'une vulgaire pourtrône en quête d'hommes. Pourquoi le fascisme voulait-il que tous les couples aient des enfants sous peine de sanction ? En quoi les hommes et les femmes étaient-ils fautifs ? Ils n'y pouvaient rien si les enfants ne venaient pas ! Et alors, quel sens cela avait-il de transformer à tout prix en pourtrônes les femmes honnêtes ? Comment Dieu permettait-il une chose pareille ? Elle ne savait pas si elle pleurerait de rage ou de chagrin, mais le fait est qu'elle avait le visage benouillé de larmes.

À la sortie de l'église, la tête lui varia soudain et elle dut s'appuyer contre le mur pour ne pas s'aboucher. Un homme d'une cinquantaine d'années à la mine sympathique s'approcha.

« Vous ne vous sentez pas bien, Madame ? Si vous voulez, je peux vous raccompagner en voiture. »

Le visage de cet homme lui inspira confiance et elle accepta. Pendant qu'il la faisait monter dans une Balilla qui était une vraie petraque, l'homme lui demanda son adresse et lui dit qu'il s'appelait Jachino Impillitteri et qu'il l'avait vue pleurer à l'église.

« Le bon Dieu ne veut pas vous donner d'enfant ?

— On dirait que non. »

Impillitteri marqua une pause. Puis il dit à voix basse :

« Mais on peut aider le bon Dieu.

— Et comment ? demanda-t-elle, ébaffée.

— Les façons font d'abonde. Tout d'abord, il faut voir de qui ça dépend. »

Elle comprit sans qu'il lui fasse un dessin.

« Non... ça ne dépend pas de moi.

— Alors on aurait plus facile. »

Entre-temps, ils étaient arrivés. Impillitteri lui ouvrit la portière, l'aida à descendre.

Puis, en la regardant dans les yeux, il lui dit :

« Si vous avez besoin de moi, pour quoi que ce soit, vous me trouverez sur le parking près du monument aux morts. »

En montant l'escalier, Mariannina repensa aux paroles de cet homme. Avait-elle bien compris ? Son étourdissement lui avait-il fait prendre merle pour renard ? Ou bien ses larmes dans l'église avaient-elles provoqué un miracle ? Impillitteri était-il un ange envoyé pour répondre à sa demande d'aide au Seigneur ?

Le soir même, elle dit à Antonio qu'elle voulait aller à Montelusa le lendemain rendre visite à une tante malade. Comme bien s'accorde, c'était une gandoise grosse comme elle.

« Tu y vas en autocar ?

— Oui. »

En réalité, elle prendrait la voiture d'Impillitteri, en prétextant ensuite auprès d'Antonio qu'elle avait manqué l'autocar.

En roulant vers Montelusa, Jachino lui expliqua que trois ans plus tôt, un homme de bonne famille, célibataire, honnête, d'une santé de fer, bon croyant, capable de garder un secret même sous la torture, avait été convaincu par une personne de sa connaissance d'accomplir une bonne action dont il aurait grand bénéfice au purgatoire : mettre sa femme enceinte. Cette personne se retrouvait dans cette obligation, car c'était un responsable fasciste qui n'aurait pas pu faire carrière sans enfant. Avant d'accepter, l'homme sollicité avait demandé conseil à son confesseur, qui lui avait répondu que la chose était concevable à la condition qu'elle soit considérée uniquement comme une œuvre charitable, accomplie dans le but de donner un enfant à Dieu et à la patrie, sans plaisir personnel. Depuis, c'était la mission de cet homme. Et aucune femme ne s'en était plainte, sans doute parce qu'une seule cartouche tirée au bon moment lui suffisait pour faire mouche. Résultat garanti.

Ce fut pendant le voyage de retour à Vigàta que Mariannina confia à Jachino que son problème était plus grave parce qu'elle était sûre que son mari ne voudrait pas en entendre parler. Il serait même capable de la jeter dehors à coups de pied.

« Il y a moyen de moyenner pour qu'il ne le sache pas, dit Jachino.

— Comment ?

— Madame, votre mari ne passe jamais de nuit à l'extérieur ?

— Si, bien sûr. La semaine prochaine, il doit aller à Palerme. »

Et au moment où elle répondait, elle pensa que dans sept jours, elle serait dans la bonne période.

« Le tout dure un quart d'heure, vingt minutes maximum. Si vous

vous décidez, prévenez-moi. Venez au parking et dites-moi un seul mot : demain.

— Mais comment entrera-t-il chez moi ?

— Ne tirez pas peine, il suffit que vous me donniez l'étage et la porte. Je m'en détortillerai.

— Et... combien dois-je payer ? »

Jachino la regarda comme si elle lui faisait deuil.

« Madame, vous me parlez pécuniaux ? Je vous ai dit qu'il s'agit d'une mission ! Une bonne œuvre bénie par l'Église ! Si l'intervention réussit, comme manquement elle réussira, vous donnerez pour les pauvres, ce que vous voulez, à l'église San Giuseppe. »

Ce furent ces dernières paroles qui convainquirent Mariannina de sauter le pas, que ça pète ou que ça craque !

Totino ouvrit la porte avec les fausses clés fabriquées par Jachino, entra, referma.

Il ne savait pas qui était la bénéficiaire de sa bonne action, parce que l'affaire n'avait pas été engrenée par Gnazia, mais par Jachino, qui avait oublié de réclamer une photo. L'appartement était à borgnon-bleu et il alluma la lampe de poche qu'il emportait toujours dans ces cas. Il se retrouva dans une antichambre qui donnait dans un couloir desservant des pièces de chaque côté.

Dans la dernière à droite, une lumière s'alluma pour s'éteindre aussitôt. Il se dirigea dans cette direction. Ce n'était pas la chambre conjugale, la femme avait choisi une chambre avec un petit lit. Elle était complètement cachée sous le drap. Il annonça :

« Je dépose sur la table de nuit les clés que j'ai utilisées pour entrer. Pensez à les faire disparaître. »

Il faisait très chaud cette nuit-là et, dans la chambre toutes fenêtres fermées, Totino se sentit étouffer. L'air lui manquait. Et puis, il était un peu flape. Il avait passé sa matinée au tribunal, reçu des clients l'après-midi et dans la soirée, présidé une réunion de l'association catholique masculine qui s'était prolongée jusqu'à minuit. Ainsi comme ainsi, il n'avait même pas eu le temps de repasser chez lui se reposer un peu. Pour la première fois depuis qu'il exerçait sa mission, Totino pensa qu'il aurait meilleur temps à enlever sa veste, sa cravate et sa chemise. Et même ses chaussures, son pantalon et son slip. S'il ne se mettait pas nu comme un cerge, il courait le risque de tomber faible en pleine bonne action.

Tendant l'oreille sous le drap, tantôt brûlante tantôt glacée tant elle était sensipotée, Mariannina comprit les gestes de l'homme et en resta

toute couâme. Caterina lui avait bien dit qu'avec elle il n'avait même pas quitté sa veste ! Pourquoi ce traitement spécial ?

Elle baissa le drap à peine à peine et apincha à la lumière de la lampe de poche qu'il avait posé sur une chaise. Elle le reconnut sans barguigner : Totino Mascarà ! Et l'instant suivant, elle se demanda comment Caterina pouvait affirmer que Totino, outillé comme il l'était par mère nature, était impuissant ! Elle le disait peut-être pour éloigner le soupçon que Totino puisse être le vrai père de son enfant ou peut-être parce qu'il l'avait traitée de cette façon...

Quel corps avait cet homme ! Luisant de sueur, on aurait dit une statue grecque !

Mais elle ne s'était pas aperçue que, pour mieux l'observer, elle s'était découverte et quand la lumière de la lampe la frappa en plein visage, elle ne put s'empêcher de fermer les yeux. Totino éteignit et elle se prépara, repoussant le drap de dessus et levant sa combinaison jusqu'à la taille. Elle attendit, mais Totino ne se dégroba pas. Elle le sentait pique-plante dans le noir.

« Que se passe-t-il ? » demanda-t-elle avec un filet de voix.

Alors il parla d'une voix tremblante.

« Non... je ne peux pas. En aucun cas. Si j'avais su qu'il s'agissait de vous, Mariannina, je n'aurais jamais accepté.

— Mais pourquoi ?

— Parce que vous... vous êtes la seule femme dont je rêve la nuit, voilà pourquoi. Et vous m'obligez à aller à confesse le lendemain matin. Et quand je sers la messe, vous êtes là au premier rang qui me regardez avec ces yeux splendides, et je dois demander pardon à Dieu des pensées qui... Non, croyez-moi, je peux pas. Si je le faisais, je compromettrais un péché mortel. Je manquerais aux conditions dans lesquelles je peux mener saintement ma mission. Excusez-moi. Recouvrez-vous, je vais me rhabiller. »

Il n'en eut pas le temps.

« Ah non ! Tu ne vas pas rien repartir ! » quincha Mariannina qui se releva d'un bond, l'agrippa par le bras et le tira sur le lit.

Une déclaration pareille de la part d'un homme, ça vous arrivait tous les trente-six carêmes, et encore !

Ainsi prirent fin les missions de Totino Mascarà.

Il avait éprouvé avec Mariannina ce qu'il n'est pas licite d'éprouver. Il avait donc commis le péché d'adultère. Et maintenant qu'il savait comme on peut se relacher à marauder dans le verger d'autrui, il courait le risque que cela se reproduise avec une autre femme. Mieux

valait en rester là.

Neuf mois plus tard à Vigàta, cinq bébés voyaient le jour. Deux étaient le fruit des dernières bonnes actions de Totino. Son petit garçon permit à Antonio D'Angelo de décrocher sa promotion de chef de cabinet du préfet. La petite fille d'Agatina et Salvatore Vignola était leur sixième enfant : trois garçons et trois filles. Le pauvre Vignola avait dû recourir aux bonnes œuvres de maître Mascarà parce qu'il était momentanément empêché par une grave maladie. Or avoir six enfants signifiait des allocations mensuelles de trois cents liras et une exonération d'impôts complète. De véritables cadeaux du ciel.

Un tour de manège

Un

Brève, mais heureuse avec son heure triomphale, telle fut, pour paraphraser le titre d'une nouvelle d'un écrivain américain célèbre, la vie de Benito Cirrincione.

Benito, que sa famille et ses rares amis appelaient Nito, naquit au moment exact où, à Rome, Benito Mussolini sortait sur le balcon historique de la Piazza Venezia pour proclamer à tout ce qui avait un trou dans le derrière que l'Italie fasciste entrait en guerre contre les Abyssins d'Abyssinie.

La voix de stentor de Mussolini retentit dans les haut-parleurs dont les rues de Vigàta étaient cafies et pénétra jusque dans la chambre de Mme Concetta Ficarra épouse Cirrincione, couvrant les premiers vagissements du nouveau-né.

La mère comme le père, Armando Cirrincione comptable de son état et employé municipal de troisième classe à la mairie de Vigàta, avaient décidé, après en avoir jaqueté ni peu ni trop, d'appeler ce premier enfant Agatino, pour que ce prénom rappelle de collagne la grand-mère maternelle, Agazia, et le grand-père paternel, Costantino.

Mais c'est de tout comme de tout, voilà qu'en arrivant à l'état civil pour déclarer la naissance de son fils et lui donner le prénom concocté, l'heureux papa tomba sur le podestat, Brucato, fasciste grand teint, milicien de la première heure et ancien de la Marche sur Rome, qui ne se trouvait pas tout à fait là par hasard.

Le podestat prit Armando à part avant qu'il ait pu s'approcher du bureau de l'employé.

« Cirrincione, j'ai su que vous aviez eu un garçon.

— Oui monsieur.

— Depuis ce matin, on n'enregistre que des naissances de filles. Vous tombez à pic. Comment voulez-vous l'appeler ?

— Agatino.

— D'où sort ce prénom ?

— Ce n'est pas l'embarras, je vais vous expliquer. Mon épouse Concetta...

— Je me fous de votre épouse ! Voulez-vous être promu à la deuxième classe, oui ou non ?

— Pour sûr !

— Alors votre fils s'appelle Benito ! Vu ?

— C'est pas pour dire de dire, Votre Excellence, mais dans notre famille...

— Je me contrefous de votre famille ! L'augmentation liée au changement de classe est de vingt lires par mois. Pour vous, et uniquement pour vous, elle sera de trente. Vu ?

— À vos ordres. »

Le podestat leva le bras dans le salut romain et quitta la pièce. De retour dans son bureau, il rédigea un télégramme à l'intention de Mussolini :

« Duce ! Alors que nos glorieuses forces armées fascistes, sous votre commandement éclairé, s'apprêtent à conquérir notre empire, j'ai l'honneur de vous informer que dans la commune de Vigàta ce jour on a attribué à un dixième nouveau-né le prénom de Benito. Je vous promets de remplir l'objectif de vingt Benito avant la fin de l'année. *Alalà !* »

Quand Mme Concetta apprit que son fils s'appelait Benito, elle tomba sur le casaquin de son mari. Lequel se défendit avec le seul argument à sa disposition :

« Et trente lires par mois d'augmentation, c'est de la biffe peut-être ? »

Force fut à Mme Concetta d'avaler le gorgeon. Mais elle appela toujours son fils Nito et il aurait fallu se lever matin pour lui faire prononcer le prénom entier. Tout comme il n'y eut pas moyen de moyenner une autre grossesse. Benito resta fils unique.

Toutes les maladies infantiles de la création semblaient s'être donné le mot : le petiot n'en loupa pas une. Par deux fois, il faillit défunter. Mais au dernier moment, quand tout le monde considérait qu'il n'y avait plus d'espoir et que le curé arrivait avec l'extrême-onction, il se rapéguillait et faisait la nique à la mort.

Son père en revanche n'y coupa pas. Rappelé sous les drapeaux dès la déclaration de guerre en 1940, il fut expédié sur le front français en chantant :

*Si la France n'est pas la pute qu'on croit
Elle doit nous donner Nice et la Savoie.*

Un soldat français, qui était censément un fils de pute, lui écramailla le front d'un coup de fusil à son baptême du feu.

Certes, avec la pension du défunt mari, Mme Concetta et son petiot auraient pu joindre les deux bouts tant bien que mal. Mais dès les premières semaines de son veuvage, Mme Concetta dut se démarcouer le menillon pour trouver les pécuniaux nécessaires aux habits et aux chaussures de Nito, vu que ce gamin n'en finissait pas de grandir et qu'en l'espace de six mois, il n'entrait plus dans rien. Elle ne pouvait tout de même pas se mettre bonniche, elle, une veuve d'employé municipal de deuxième classe ?

Un beau matin, après avoir brougé toute la nuit, elle se leva, se pimpa et alla trouver le podestat. Elle portait le grand deuil dans un tailleur noir. À cette époque, c'était une canante dans la trentaine, blonde, élancée, des jambes interminables, et par le fait, quand elle passait dans la rue, tous les hommes se retournaient sur elle. Elle possédait tout ce qu'il fallait là où il fallait, au point qu'elle inspirait à la gent masculine une seule et même idée.

« Je peux vous accorder cinq minutes », déclara le podestat.

Mme Concetta parla pendant trois minutes et demie.

« Chère madame, croyez-moi, je comprends parfaitement votre situation, finit par rebriquer le podestat qui, pendant toute la plaidoirie de son administrée, n'avait pas réussi à décoller les yeux de ses plantureux belons. Mais comment vous donner satisfaction ? Il y aurait bien l'allocation de cinq lires que la générosité du Duce accorde aux citoyens nécessiteux, mais elle ne permettrait pas de résoudre votre situation.

— Rien n'est prévu pour les citoyens prénommés Benito ? demanda Mme Concetta. C'est vous qui avez voulu l'appeler ainsi...

— Je m'en souviens parfaitement. Malheureusement, je dois vous répondre par la négative. »

Mme Concetta soupira. Ses deux belons se soulevèrent comme s'ils allaient décoller, le podestat espéra un instant que les boutons du chemisier péteraient la guille. Puis leurs yeux se croisèrent. Ils s'apinchèrent un instant en silence.

Alors le podestat, enfreignant l'interdiction fasciste de parler en dialecte, dit lentement :

« Il y aurait peut-être moyen de moyenner.

— Ce n'est pas des rises ?

— C'est de tout comme de tout, il faudrait pouvoir en discuter sans être entoupinés, seul à seule... Vous voyez ?

— Pour sûr. Je vous dirais bien de venir chez moi, mais une jeune veuve seule avec un homme comme vous ferait marcher les batillons.

Les limes douces trouveraient matière à patrigoter tant que tant.

— Ne tirez pas peine, je pourrais venir, mettons demain, après minuit, quand chacun est dans sa chacunière.

— Je laisserais la porte ouverte pour vous éviter de chapoter... Mais...

— Mais ?

— Mais puis-je vous faire confiance ? Et si, quand nous serons seuls, vous alliez... Je ne suis qu'une pauvre beline sans défense...

— Vous déparlez ? Vous me croyez de ces sampilles qui profitent de la situation ?

— Non, mais vous connaissez le dicton : l'occasion fait le larron.

— Vous avez ma parole d'honneur de fasciste.

— Alors dans ce cas...

— C'est pour dit. Donnez-moi l'adresse où vous restez. »

Le podestat prit l'habitude d'examiner le dossier de M^{me} Concetta en sa compagnie trois nuits par semaine, de minuit à trois heures du matin. Il ne trouva jamais le moyen de moyenner, mais habits et chaussures, tant pour Nito que pour sa mère ne manquèrent plus jamais.

Quand il entra à la communale à six ans, Benito, à cause de tous les bocons qu'il avait attrapés et continuait d'attraper, était sec comme un picarlat, long comme un jour sans pain et maigre à baiser une bique entre les cornes, si bien que ses camarades le surnommèrent « os de mort ».

Il n'avait même pas la mogne suffisante pour tenir le fusil modèle réduit dont on dotait les enfants membres des Balilla, quand ils participaient en uniforme aux rassemblements du samedi après-midi. Le chef de manipule qui commandait son unité eut pitié de ce miquelet et l'exempta de marche et de gymnastique.

En 1943, quand les Américains précédés d'une rasasse de bombes pas piquée des hannetons débarquèrent en Sicile et arrivèrent à Vigàta, Nito avait huit ans. La première mesure prise par les Américains fut d'arrêter le podestat et de l'expédier en camp.

Pendant une dizaine de jours, M^{me} Concetta ne mit pas la table dans la salle à manger parce qu'elle n'avait pas les pécuniaux pour se ravitailler. Mère et fils s'accommodèrent de pain accompagné d'un brison de fromage, d'un brison de sardines salées ou d'un brison de chicorée. Avec sa taille de dépendeur d'andouilles, Nito, debout, trampaillait d'avant en arrière comme les hautes branches d'un arbre

sicoté par le vent. C'était un gamin qui ne riait jamais, même quand il pouvait manger à revorge, il n'allait pas commencer maintenant, le ventre vide.

Puis il y eut un miracle.

Un jour, à midi, en rentrant chez lui, Nito trouva la table remplie de bonne nourriture américaine, des boîtes de conserve de viande, veau et porc, des œufs, du jambon, et puis des dizaines d'autres boîtes de lait condensé, des bonbons, du chocolat, de la crème de noisette. Il en resta bauché en place.

« Maman, qui t'a donné tout ça ?

— Hier soir, pendant que tu dormais, un soldat américain qui s'appelle Mark est venu, et il a dit que l'oncle Ciccino, un cousin de ton père qui vit aux Amériques, nous envoyait toutes ces bonnes choses. »

Trois jours plus tard, alors que les provisions s'épuisaient, sa mère lui dit :

« Nito, aujourd'hui j'ai un cadeau pour toi. Je te donne les sous pour le cinéma. Tu iras à la séance de six heures. »

À son retour, Nito découvrit la table de nouveau pleine à regonfle.

« Mark est revenu ?

— Non, un de ses amis qui s'appelle Fred. »

Trois jours plus tard, rebelote : au retour du cinéma, la table débordait.

« Fred est venu ?

— Non, un certain Daniel. »

Censément, l'oncle Ciccino connaissait la moitié de l'armée américaine. Le fait était que désormais la nourriture faisait d'abonde et Benito prit une allure un peu moins déviandée. Mais il resta toujours laid comme un pou, dents de lapin, oreilles en feuille de chou, nez en patate.

Le jour où il revint de Palerme après son inscription en faculté de lettres, sa mère à table lui déclara :

« Il faut que je te demande quelque chose. »

Nito l'apincha. Sa mère était toute rouge, comme si elle avait honte.

« Quoi donc, maman ?

— Il y a un homme que je connais depuis longtemps... bien sous tous rapports, la soixantaine... commerçant... moyenné... veuf sans enfant... il s'appelle Antonio Pirrotta...

— Et que veut-il ?

— M'épouser. »

Nito pétrifié regarda sa mère bouche bée. Il n'avait jamais pensé qu'elle pourrait se remarier. Mme Concerta prit merle pour renard.

« Mais si tu ne veux pas, alors...

— Mais non, maman... ça me prend au dépourvu...

— Réfléchis. Ce serait une bonne chose pour nous deux. Je serais tranquille pour le restant de mes jours. Antonio t'achèterait un bel appartement à Palerme, que tu habiteras le temps de tes études. Et si après, tu veux enseigner là-bas, ce sera bien pratique pour toi. »

Au bout de quinze jours, le portrait de feu Armando disparut de la table de nuit où sa veuve l'avait dressé avec un lumignon toujours allumé. À travers le voile transparent dont elle le recouvrait avant de se déshabiller, il avait vu défiler un saccage de monde : le podestat, les Américains, des Vigatais connus et inconnus, et maintenant, dans la boîte en carton où il avait atterri de collagne avec d'autres retintons du passé de Mme Concetta, il ne verrait en fin finable plus rien du tout.

Trois mois plus tard, Mme Concetta et son fiancé quittèrent Vigàta en voiture pour Pompéi, parce qu'ils avaient fait le vœu à la Madone de se marier dans son sanctuaire. La cérémonie finie, ils partiraient en voyage de noces en France, à Paris.

Privé de sa mère pour la première fois de sa vie, Nito s'allongea sur son lit. Au bout d'un moment, il s'aperçut qu'il pleurait. Puis il s'endormit. Le lendemain matin, il ferma la maison de Vigàta et s'installa à Palerme.

Deux

L'appartement meublé que lui avait payé Antonio Pirrotta, le second mari de sa mère, se trouvait au troisième étage d'un vieil immeuble de la via Roma, tout près de la Vucciria, qui était le plus grand marché de la ville.

Les pièces étaient spacieuses et hautes de plafond, comme on les affectionnait au XIX^e siècle. Nito disposait ainsi d'une entrée grande comme le quart de leur appartement de Vigàta, d'une cuisine où une famille de huit personnes aurait pu manger à l'aise, d'une salle de bains, d'une chambre parentale vaste comme une place d'armes, d'une autre chambre équipée d'un lit une personne, mais aussi grande que la première, et d'un salon où l'on aurait pu organiser une course cycliste. Il y avait aussi un débarras où l'on pouvait installer commodément un autre lit une place, complété d'une armoire et d'une table de nuit.

Cet appartement était trop grand pour Nito, et il décida de fermer à clé le salon et la chambre double, et de s'installer dans la chambre une personne, en l'équipant d'un bureau.

Dès ses premiers jours à l'université, il se lia avec un étudiant de Montelusa, Michele Torrentino, qui logeait dans une pension voisine.

Ils allaient souvent déjeuner de collagne à la Vucciria. Michele excellait en philo, où il comprenait tout tout de suite, mais peinait en latin. En revanche, Nito était comme un poisson dans l'eau en latin et traînait la patte en philo.

Au physique, Nito était sec comme une caroube et grand comme une asperge montée, avec une mine de christaudinos bien peu engageante, et ses camarades filles s'arrangeaient pour l'éviter, tandis que les garçons à toutes fins utiles portaient une main superstitieuse sur leurs bijoux de famille. Michele, en revanche, était un petit raboulet à la mine rougeaude, amiteux, bavard et toujours souriant, qui s'attirait toutes les sympathies.

Et pour finir le plat, si Nito ne regardait pas les canantes, Michele les guignait pour deux. Les jolies petites rates lui faisaient perdre la carte, il les aurait toutes trottées.

« Nito, apinche cette blonde ! Doux Jésus, quelles cuisses ! »

« Apinche les belons de cette brune, Nito ! »

« Apinche, Nito, ce n'est plus un fessier, c'est l'Olympe ! »

« Nito, apinche ces jambes ! Elles mènent droit au trésor caché ! »

Nito ne cillait pas. Il savait bien que cette manne n'était pas pour son bec.

Un jour, Michele lui proposa de venir quelques heures à son domicile lui expliquer un dialogue de Platon. En échange, Nito éclairerait sa lanterne en latin. Quand il découvrit les pénates de son ami, Michele resta bauché en place.

« Mais c'est un château ! »

Il voulut tout visiter comme s'il se portait acquéreur. Deux jours plus tard, il fit une proposition à Nito.

« Écoute, et si je venais habiter avec toi ? Tu m'installes dans la chambre double, et je te paie la même somme que je pone à la pension. Quelques lires de plus dans ta poche ne seraient pas de refus, non ?

— Tu n'es pas bien dans ta pension ?

— Comme ci comme ça. J'aimerais bien vivre ici. »

Nito réfléchit, puis déclara :

« Je ne suis pas contre. Mais il y a un problème.

— Lequel ?

— Michè, je vais te parler franchement. Tu t'en es sûrement aperçu, mais je suis plutôt un solitaire, un taiseux du genre mélancolique.

— Je ne suis pas en train de te demander en mariage.

— J'entends bien, mais vois-tu, tu aimes la compagnie. Au bout de quelques mois ici, tu en auras plus que ta portée et tu partiras.

— Mais je voudrais venir ici justement parce qu'à la pension, je ne peux pas avoir la compagnie que je veux !

— Tu y es tout seul ? demanda Nito ébaffé.

— Non.

— Alors, de quelle autre compagnie as-tu besoin ?

— Je me suis mal expliqué. À la pension, il est impossible de recevoir des canantes. La logeuse est pire qu'une gardienne de prison. Alors qu'ici j'aurais les coudées franches. À condition bien sûr que ça ne te contrace pas si de temps en temps je reçois la visite d'une jolie petite rate.

— Pourquoi voudrais-tu que ça me contrace ? »

De temps en temps ! Du jour où Michele prit possession de la chambre, pas une nuit ne passa sans que les deux places du lit soient occupées.

Les premières fois où Nito, qui veillait sur ses bouquins, entendit monter de la chambre voisine le chant avec contrechant pour deux

voix d'homme et de femme accompagné par les grincements de sommier, résonner les grands coups de tête de lit dans le mur et exploser le crescendo final, il fut incapable de continuer à bâcher son Cicéron. Certains soirs, se sentant consumer d'un feu intérieur, il ouvrait la fenêtre, s'accoudait et restait des heures à prendre l'air. Il avait beau essayer de se noyer dans l'histoire de la Rome des Césars, de Crassus, d'Octavien et de Marc-Antoine, pas moyen de moyenner, le moment venait toujours où la pensée de Michele batifolant à quelques mètres de là avec une fille nue comme une jument et prête à tout prenait le dessus. La sueur le benouillait, un fourmillement le parcourait des pieds à la tête, la chambre se mettait à tourner autour de lui. Il trouvait le salut en patalant à la salle de bains, où il se collait un bon moment la tête sous le robinet ouvert. Parce qu'ainsi comme ainsi, il n'avait encore jamais pratiqué une femme.

D'accord, les canantes ne l'intéressaient pas plus que ça, ou du moins, il réussissait à faire en sorte qu'elles ne l'intéressent pas plus que ça, mais comment rester de bois devant les fantaisies que lui suggérerait tout ce sicotis nocturne ? Pire que saint Antoine au désert ! Certaines nuits, il subissait l'assaut de dizaines de femmes nues comme Ève, qui le soumettaient aux navigations les plus ahurissantes, le laissant éterti à plat de lit, dérompu à ne plus pouvoir lever la main, exsangue, à moitié mort.

Au lycée, il n'avait jamais essayé de sortir avec une camarade, à l'université non plus. Son miroir ne lui disait que trop qu'il était laid à pleurer. Il savait mieux que personne que les filles l'enverraient toujours aux pelosses.

Il aurait pu aller se défouler avec une poutrône, mais au dernier moment, il lui manquait toujours le courage de l'aborder et de se proposer pour client. Et puis il redoutait l'escorlon que la professionnelle ne manquerait pas de lui ficher quand elle découvrirait qu'à vingt ans sonnés, il était encore puceau.

« Et toi... rien en vue ? lui demandait de temps à autre Michele.

— Ne tire pas peine. Je suis bien comme ça. »

Mais c'était une gandoise grosse comme lui. Souvent en effet, seul dans sa chambre, aux premières notes qu'entonnait le duo, les larmes lui montaient aux yeux.

Un matin avant huit heures, alors qu'il s'habillait, il entendit sonner à sa porte.

Tout flape des prouesses de sa nuit, Michele dormait encore en ronflant bon cœur bon argent.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Télégramme urgent. »

Il signa le reçu, lut le texte.

« Concetta et Antonio hélas décédés hier après-midi dans accident de voiture stop enterrement demain 11 heures église Vigàta stop pour ta gouverne je savais que ça finirait mal stop signé Lina Pirota. »

Lina était la sœur aînée d'Antonio et quand ce dernier s'était fiancé avec Concetta, elle avait renasqué tant et tant contre son choix, au point de couper les ponts.

« Cette ancienne poutrône poussera mon frère dans la tombe ! »

Pour s'éviter de retourner dans leur logement de Vigàta, maintenant cruellement vide, et d'y voir les affaires de sa mère partout comme si elle était toujours en vie, Nito prit le train à Palerme à huit heures du matin le jour même de l'enterrement, il arriva à dix heures quarante, alla à l'église, puis au cimetière, reprit le train de treize heures et, à seize, était de nouveau chez lui, à Palerme.

Il se sentait éterti, vidé, sans goût à rien. Il s'allongea sur son lit et resta les yeux écarabillés, scrutant le plafond.

À vingt heures trente, Michele rentra. Il avait fait les courses à la Vucciria.

« Ce soir on mange de collagne. C'est moi qui cuisine.

— Je n'ai pas faim.

— Je me charge de préparer un bon mâchon qui va t'ouvrir l'appétit. »

Il réussit en effet à le convaincre de ne pas boudier contre son ventre.

« Par quel hasard es-tu seul ce soir ? lui demanda Nito.

— Par respect pour ton deuil, mon belin. Je me rattraperai demain soir. »

Il marqua une pause, puis reprit :

« Excuse-moi si ma question te semble déplacée, mais ainsi comme ainsi, qui va t'envoyer tes pécuniaux ? »

Nito n'y avait pas pensé. Le trente de chaque mois, feu Antonio Pirota lui expédiait un mandat. Qui s'en chargerait dorénavant ? Là tout de suite, il n'y avait pas urgence, il possédait quelques économies alimentées surtout par le loyer que lui payait Michele. Mais de trou ou de brou, il faudrait trouver une solution.

Une quinzaine de jours plus tard, il reçut un autre télégramme, mais

de moindre urgence que le précédent.

« Vous prie venir mon étude Vigàta via Lincoln numéro dix-huit jeudi matin dix heures pour informations importantes vous concernant signé maître Luigi Vassallo notaire. »

Toujours pour ne pas retourner dans la maison où il avait vécu avec sa mère, il prit le train de six heures et arriva pile à l'heure chez le notaire. C'était un homme dans la soixantaine, un petit rapetaret d'un mètre cinquante, portant des lunettes épaisses comme des fonds de bouteille et affligé d'une telle bardouflée de tics qu'en cinq minutes, il vous mettait le diable dans la vésicule biliaire. Il parlait avec une voix de soprano léger.

« Monsieur Cirrincione, j'aurais dû vous convoquer en qualité d'héritier, hélas unique puisque votre mère a concomitamment disparu, afin de vous lire le testament que feu Antonio Pirrotta avait déposé à cette étude. Malheureusement, le testament est contesté par la sœur du défunt, Mme Lina Pirrotta épouse Calafato.

— Contesté. Et pourquoi ? »

À cette question, le notaire fut secoué de sa châillée de tics. Il tordit plusieurs fois et, pour reprendre son vocabulaire, concomitamment, le nez, la bouche, les oreilles, les yeux, se palpa cinq fois de rang la pommette droite avec la main gauche et la pommette gauche avec la main droite, puis sortit tout à trac :

« Il semblerait qu'ils n'étaient pas mariés. »

Nito resta bauché en place.

« Mais ils étaient allés à Pompéi exprès...

— Mme Lina aurait appris qu'au dernier moment, ils ne se sont pas présentés au sanctuaire pour la célébration de leurs noces.

— Mais ils ont pu décider d'aller se marier ailleurs !

— Possible. Mais, voyez-vous, comme l'état civil de Vigàta ne possède aucun document prouvant ce mariage, les recherches s'annoncent longues et Mme Lina a demandé et obtenu du tribunal que soit prononcée entretemps une suspension préventive.

— Écoutez, maître, je recevais une somme tous les mois...

— Je le sais parfaitement. Malheureusement, vous ne la recevrez plus tant que cette affaire ne sera pas tirée au clair. Or il faudra des années. Voulez-vous un conseil ? Cherchez un emploi. »

Nito fit le vert et le sec pour s'en procurer un, d'emploi. Mais en voyant l'apôtre, les patrons de restaurant, de bar ou d'hôtel où il allait se proposer comme serveur, secouaient négativement le coqueluchon :

« Mon garçon, ce n'est pas mauvaise volonté de ma part, mais avec

un employé comme toi, je perdrais tous mes clients. »

Même une agence de pompes funèbres déclina :

« D'accord, dans ce métier, on pleure et viaupe à longueur de temps, mais il y a une limite à tout. »

Nito commençait à se démarcourer sérieusement le menillon, quand Michele trouva le moyen de moyenner.

Trois

Un matin où Nito lui redévidait l'énième refus qu'il avait essuyé, son ami l'apincha et déclara :

« Écoute, j'ai une idée, sauf que je ne sais pas si...

— Dis toujours.

— Pourquoi ne pas installer un lit deux places dans le salon et le louer comme chambre d'étudiant ? »

Nito trouva d'emblée l'idée plutôt bonne. Le salon était toujours fermé et un jeune comme eux de plus ou de moins ne les embroncherait pas. Mais Michele continua :

« Si tu veux, tu peux louer aussi ta chambre, mais en y installant un grand lit. »

Là, Nito en resta couâme.

« Et moi alors, je vais où ?

— Dans le débarras. Il est assez grand pour un petit lit, un bureau et une commode. Pour finir le plat, il a même une fenêtre. »

Nito réfléchit une paire de jours, mais comme, tout bien compté et rabattu, il n'y avait pas d'autre solution, il suivit le conseil de Michele. Il ajouta de son chef l'installation du téléphone dans l'antichambre et l'achat d'une télévision pour sa chambre. Ainsi comme ainsi, avec trois chambres louées, il n'eut plus à se délavorer le fège pour trouver un travail.

Le salon fut occupé par Ubaldo Sammartino, étudiant de deuxième année de médecine et son ancienne chambre par Stefano Pullarà, étudiant de troisième année d'économie.

Tous deux étaient de bons amis de Michele et, comme lui, sérieux dans leurs études, mais bien déterminés aussi à courir la gaille et à ne rater aucune des jolies filles qui passaient à leur portée. Dès lors, toutes les nuits, Nito, retranché dans sa chambrette, dut mettre des bouchons d'oreilles pour pouvoir bâcher. Si avant, avec Michele, il avait droit à des duos nocturnes, il lui semblait maintenant être sous les feux de la rampe au théâtre Massimo à l'apogée d'un concert avec chœurs et grand orchestre.

C'était la vie qui explosait dans toute sa puissance, c'était la joie de vivre qui, la nuit venue, élevait son chant à la lune, traversant les

plafonds et le toit, c'était la voix puissante de la jeunesse qui traversait le barrage de coton et pénétrait les tympanes de Nito, résonnant en un écho hélas inaccessible. Certaines nuits d'été, la chaleur obligeait à ouvrir les fenêtres. Alors ce chant débordait à l'extérieur comme l'eau bouillante s'échappe d'une marmite, se déversait dans la cour et les chats de gouttière se mettaient à miauler, gagnés par la contagion de ce chœur amoureux. Et quand, tôt le matin, Nito sortait de sa chambrette pour aller se laver, en se regardant dans la glace il découvrait sans d'ailleurs trop s'en ébahir qu'il était un peu plus vieux, un peu plus éteint, un peu plus flaque que la veille.

C'était comme si lui aussi, chaque nuit, dépensait un peu de cette mogne de jeunesse que les autres répandaient ni peu ni assez, à croire qu'elle était inépuisable, et qu'ainsi il panachait quelques gouttes de son sang, perdait un brin de son existence.

Il obtint son diplôme avec les félicitations du jury, le lendemain du jour où Michele décrocha aussi le sien avec succès. Son ami consacra trois nuits spéciales à prendre congé des trois canotiers qui avaient composé son tiercé gagnant, puis s'en retourna à Montelusa. Nito loua la chambre à un nouvel étudiant. Par ailleurs, il participa au concours de recrutement des professeurs de lettres classiques et, pensant que ce serait utile, essaya de passer son permis.

« Vous n'êtes absolument pas fait pour conduire. Et je vous déconseille de réessayer », lui asséna sans gâchis l'examineur, qui le recalait pour la troisième et dernière fois.

Un de ses locataires qui savait conduire lui signala une auto-école de sa connaissance où, contre pécuniaires sonnantes et trébuchantes, on lui trouverait un examinateur disposé à fermer un œil. Mais Nito n'approuvait pas ces méthodes et il ne donna pas suite.

Quand les résultats du concours furent publiés, il découvrit son nom à la trois centième place. Comment était-ce possible ? Il lut les noms des candidats classés devant lui, dont il connaissait certains. Il n'eut pas besoin d'un dessin pour comprendre le pourquoi du comment. Des dizaines d'étudiants diplômés moins brillamment que lui l'avaient dépassé, parce qu'ils bénéficiaient soit d'un tonton député, soit d'une recommandation de l'évêque, soit d'un papa agent du fisc, soit d'une maman qui fifrait avec un personnage haut placé...

Il envoya une centaine de candidatures pour des remplacements. Il reçut en tout et pour tout une réponse : si cette perspective lui souriait, il pouvait partir enseigner dans une bourgade de la province de Bolzano. Il refusa, le contraire n'aurait point eu de nez.

Un jour, Michele lui téléphona pour lui annoncer qu'il avait obtenu un poste à Montelusa.

« Et toi ?

— Rien.

— Écoute, Nito, pourquoi ne donnes-tu pas des cours particuliers ? Fort en latin comme tu l'es...

— C'est vite dit. Comment trouver des élèves ?

— Tu rédiges une petite annonce et tu la déposes à l'entrée de tous les lycées de Palerme. Peut-être en donnant un bon pourboire au concierge. Et même enlève le peut-être : tu donnes un bon pourboire, point. Mais tu dois faire le difficile.

— Comment ça ? Je ne comprends pas.

— Je te rappelle dans dix minutes pour te dicter ce que tu dois écrire. »

Michele rappela ric-rac.

« Tu es prêt ? Écris sans catoller : “Exceptionnel. Professeur hors pair est disposé à donner des cours particuliers de latin à un nombre restreint d'élèves privilégiés de famille aisée. Les candidats seront admis aux cours après un examen préliminaire sans appel.” Ne donne ni ton nom ni ton adresse, juste ton numéro de téléphone. Plus le mystère est grand et mieux c'est. Et suis mon conseil : fais-toi payer le double du tarif habituel. »

Au bout de quatre jours, il reçut cinq appels. Et sur les cinq élèves qui se présentèrent, il n'en retint que trois. Comme il ne pouvait pas donner ses cours dans le débarras, il convainquit l'étudiant qui occupait son ancienne chambre de déménager dans la chambrette en baissant son loyer de moitié.

Le bruit se répandit très vite qu'il était un excellent enseignant, très exigeant dans le choix de ses élèves. Au bout de six mois, Nito fut obligé de refuser une épéclée de garçons et filles qui l'auraient voulu pour répétiteur. C'était désormais un privilège d'être admis à ses cours.

Mais il devenait de jour en jour plus mélancolique, solitaire et taciturne. Il n'avait pas trente ans et en paraissait dix de plus. Il perdait déjà ses cheveux.

La question de l'héritage se régla le jour même de ses vingt-neuf ans. Dans la transaction proposée, il gardait son appartement de Palerme en laissant à Mme Lina trois maisons en plus de celle de Vigàta, ainsi que quatre magasins qui avaient appartenu à Antonio Pirrotta. Il se faisait relaver, comme bien s'accorde, mais il en avait plus que sa portée des avocats et des chicanes. Et puis, il se savait désormais promis à une existence de répétiteur. D'autant plus que, de

fil en aiguille, il avait pris la décision de ne plus louer de chambres. Ce qu'il gagnait avec ses cours particuliers lui faisait d'abonde et ses économies à la banque grossissaient au fil des mois.

Quand le dernier étudiant quitta la dernière chambre louée, la maison sembla soudain abandonnée depuis des années. Du jour au lendemain, elle révéla des bobos à regonfle : conduites qui fuyaient, stores qui ne fermaient pas, crépi qui se dessampillait, plafond qui s'écaillait, carrelages qui brandigolaient...

À croire que c'était le concert de jeunesse résonnant toutes les nuits entre ses quatre murs qui l'avait gardée debout et en bon état, malgré ses cent ans passés. Tout comme sa maison, Nito était soudain passablement déclaveté : non seulement il perdit deux dents, mais il accusa plusieurs caries, une vue qui baissait et de saprées douleurs à la jambe gauche, qui l'obligeaient à branquiller. Sans cette navigation de jeunes élèves des deux sexes venus prendre leurs cours, il aurait baissé les bras et tout laissé partir à vau-l'eau, autant la maison que lui-même, mais là, il était bien obligé de rabistoquer les deux. Il déboursa dans ces divers rapetassages un joli tas de pécuniaux.

Comment s'apercevoir que le temps passe et qu'on change, quand chaque jour et chaque nuit que Dieu fait on répète machinalement les mêmes gestes et rabâte les mêmes paroles ? Si votre réveil sonne tous les matins à six heures et demie pendant des années, peu à peu vous n'associez plus la sonnerie qui vous réveille au temps, mais à la nécessité de vous lever et de filer vous débarbouiller. Ainsi comme ainsi, le réveil n'indique plus le temps qui passe, mais il remplit le rôle d'une personne chargée de chapoter à votre porte pour vous tirer du lit.

Allez savoir pourquoi, les hommes sont instinctivement persuadés que ce qui change bouge, alors que les vrais changements se mussent sous une immobilité apparente.

« Le temps s'est arrêté », dit-on parfois.

C'est une illusion, le temps ne s'arrête jamais, il continue de couler, il accélère même, surtout quand vous regardez ailleurs. Et quand vous finissez par vous en apercevoir, tout le temps accumulé que vous n'avez pas senti passer se déverse sur vous comme une avalanche, un fleuve en crue qui vous emporte et où vous risquez rien moins que de défunter.

Un matin où il avait une heure de libre parce qu'un de ses élèves était souffrant, il entendit sonner à sa porte. Il alla ouvrir et se trouva nez à nez avec Michele, qui lui souriait. Il resta pique-plante à le

regarder, épatouflé.

Par quel miracle ? Comment Michele pouvait-il être le même jeune homme qui avait quitté sa maison trois jours après sa soutenance de diplôme ?

« Michele ! » quincha-t-il.

Il le serra dans ses bras et le coqua, les yeux déjà pleins de larmes.

« Je ne suis pas Michele, mais son fils, Giovanni. Je suis venu vous donner le bonjour de mon père », répondit le jeune garçon tout couâme.

Giovanni repartit une demi-heure plus tard : il prenait un avion pour Milan, où il s'était inscrit en médecine. Alors Nito téléphona à tous ses élèves du jour en annulant leur cours, parce qu'il se sentait débringué.

Et c'était vrai qu'il était tout flape. Il passa le reste de sa matinée ainsi que son après-midi à bader sans rien faire, sans même réussir à ouvrir un livre ou allumer la télévision.

C'était une magnifique journée de début d'été, mais il ferma les volets de toutes les fenêtres, comme s'il était en deuil. Dans le débarras qu'il barricada aussi, il se jeta sur le petit lit qu'il n'avait jamais enlevé et, ainsi à borgnon, se dit qu'il opérait vraiment un deuil. Celui de sa vie ratée, écampillée sans savoir ni pourquoi ni comment. Pour la première fois, il comprit combien il était seul.

Non seulement il ne partageait sa vie avec personne, mais il n'avait pas même de chat ou de chien. Si sa laideur pouvait justifier qu'il n'ait pas réussi à vivre avec une femme, elle ne justifiait pas l'absence d'un animal. Un miron ignore si son maître est beau ou laid, il s'attache à lui, c'est tout.

Il y a peut-être une explication à tout cela, se dit-il. Non seulement je ne suis pas beau de ma personne, mais mon cœur est aride, incapable de sentiments, d'amour pour les autres. Mais ce n'était pas vrai non plus. Pour ne donner qu'un exemple, il avait porté de l'affection à Michele et lui en portait encore. Alors ?

Il fut incapable de se fournir une réponse. Le lendemain, il reprenait sa vie là où il l'avait laissée.

Quatre

« Je m'appelle Manuela Genuardi », dit la jeune fille à qui il venait d'ouvrir la porte.

Si on lui avait demandé quel aspect physique avait une de ses nombreuses élèves, Nito aurait été bien empegé pour répondre. Ses élèves n'avaient pas de corps pour lui. Pas plus les filles que les garçons. C'étaient des silhouettes confuses, d'où émanait une voix qui posait des questions ou donnait des réponses. Pourquoi alors resta-t-il pique-plante devant cette jolie rate, jusqu'au moment où il vit avec netteté son extraordinaire beauté ?

Cheveux blonds aux épaules et yeux verts, elle était grande, avec des jambes interminables. Il la fit entrer et s'asseoir sur une chaise devant son bureau.

« Quel âge avez-vous ?

— Dix-huit ans révolus. L'année dernière, j'ai raté mon bac et j'ai dû redoubler. Je ne peux pas échouer une seconde fois. »

Nito lui posa la série de questions sur lesquelles il se basait pour décider s'il admettait un élève à ses cours ou s'il lui donnait son sac et ses quilles. Manuela fit un sans-faute. Il en ajouta alors trois pas piquées des hannetons. Rebelote, elle eut tout juste.

« Je ne comprends pas qu'on vous ait recalée, déclara Nito.

— Je vais vous expliquer, rebriqua-t-elle d'un air sérieux. J'avais perdu la tête pour mon professeur de philosophie. J'étais amoureuse de lui. Il prétendait qu'il l'était de moi. En réalité... Ce fut une période affreuse, je ne comprenais plus rien. »

Son instinct suggéra à Nito de l'envoyer aux pelosses sans barguigner.

« Vous n'avez pas besoin de cours particuliers.

— Mais je veux me présenter à l'examen en mettant toutes les chances de mon côté. »

Son sens de la justice l'emporta. Comment laisser une aussi bonne élève le bec dans l'eau ? Ils décidèrent qu'elle viendrait trois fois par semaine, les lundi, mercredi et vendredi, au dernier cours, de dix-neuf à vingt heures.

Quelles jolies mains elle avait ! Ce fut le premier détail qu'il

remarqua le lundi de leur deuxième semaine de cours. Il était rare que Nito sorte le nez de son livre pour apincher l'élève assis devant lui. Et quand ça lui arrivait, son regard ne s'arrêtait jamais sur les yeux de son vis-à-vis, mais se bambanait sur son front ou son menton. Les yeux de son interlocuteur, tantôt suppliants, trop attentifs ou plissés en fente dans l'effort de comprendre, lui faisaient perdre le fil de sa pensée. C'est pour cette raison que les mains de Manuela furent la première partie d'elle à pénétrer dans son champ visuel. Elle avait de longs doigts élégants, qu'elle bougeait avec tant de grâce qu'ils semblaient danser en l'air.

À la moitié du cours, Nito d'un geste involontaire envoya valser son crayon sur le cahier de Manuela. La main droite du professeur se tendit pour l'agripper, mais Manuela avait déjà baissé la sienne pour le récupérer et le restituer à son propriétaire. Nito venait de saisir le crayon quand, continuant sa lancée, la main de Manuela vint s'y poser. Ce contact pourtant très bref suffit pour que Nito perde la carte, tandis que son corps était parcouru d'une violente secousse électrique. Pour un peu, il aurait déguillé de sa chaise. Quand il se reprit, il remarqua que sa main était encore sous celle de la jeune fille. Qui l'apinçait droit dans les yeux.

À la fin du cours du mercredi, Manuela sortit de son sac un étui long et étroit, qu'elle lui tendit.

« C'est pour vous. Un cadeau.

— Un cadeau ? De vous ? Pour moi !

— Oui. »

Il était bauché en place. C'était son premier cadeau depuis qu'il était enfant, de temps en temps sa mère lui en offrait un. Il fut tellement sensipoté qu'il eut du mal à se contrôler.

« Je vous remercie, mais je ne peux pas accepter.

— Excusez-moi, mais pourquoi ? »

C'était pas pour dire de dire, mais... pourquoi en effet ? Comme il avait perdu sa langue, il lui tendit l'étui à deux mains, en secouant négativement le coqueluchon. Cette fois encore, les mains de Manuela se posèrent sur les siennes, bloquant son geste. La secousse fut pire que la première fois et dura plus longtemps. Il l'entendit dire :

« Je l'ai prise chez mon père, qui tient un magasin via Maqueda. »

Puis Manuela se leva pour s'en aller. Il l'imita, mais il ne voyait quasiment rien, comme si la pièce était cafie de brouillard. Il accompagna la jeune fille à la porte comme censément tous ses élèves, garçons et filles. Il prenait toujours congé d'eux avec un simple « au revoir », sans leur serrer la main.

« Au... au revoir », réussit-il à quequeiller, en lui ouvrant la porte.

Mais elle ne sortit pas tout de suite. Elle approcha son visage de celui de Nito et le coqua sur une joue, d'un petit baiser léger. Puis elle lui murmura en souriant :

« Comme vos mains tremblaient sous les miennes, monsieur ! »

Quand il reprit ses esprits, il ouvrit la boîte. Elle contenait une cravate élégante, de bon goût. Il alla dans la salle de bains regarder celle qu'il portait. Elle avait si bien fait son temps que le nœud était déniapé en deux endroits. Il s'aperçut alors que les poignets de sa chemise étaient marpaillés aussi. Et que son pantalon était presque transparent aux genoux. Et sa veste ? Mieux valait ne pas en parler. Il ouvrit son armoire. Que des vieilles guenipes charpillées. Il ne s'était pas rendu compte que sa garde-robe tombait en bave de cette façon.

Le téléphone sonna. C'était la mère de son élève du lendemain, à qui il consacrait toute sa matinée. Elle le priait de l'excuser, son fils était grippé.

Nito passa une nuit à ne pas souhaiter à son pire ennemi. Il avait sûrement de la fièvre. La dernière femme qui l'avait coqué dans sa vie avait été aussi la première : sa mère. Après elle, plus rien. Il était sûr et certain que son élève n'avait mis à l'embrasser qu'une affection presque filiale. Comme pour la cravate.

Mais que signifiaient ses paroles sur ses mains qui tremblaient ? Non, s'il y réfléchissait cinq minutes, ça n'avait tout simplement point de nez qu'une jeune fille de dix-huit ans éprouve la moindre attirance pour un homme de soixante ans, passablement laid et déclaveté. Minute, son professeur de philosophie avait bien mis le feu à sa botte de paille, non ? Elle avait peut-être la mauvaise habitude de s'encarpcionner de tous ses enseignants, jeunes ou vieux, peu lui en montait. Pour sa tranquillité, le mieux était peut-être d'en rester là et de le lui signifier au prochain cours.

Le lendemain matin, il sortit quand les boutiques ouvraient. Il alla se fournir dans un grand magasin : deux complets de confection dont on lui retoucha les ourlets en une demi-heure, trois chemises, quatre slips, quatre tee-shirts, six paires de chaussettes, une paire de chaussures.

Il n'était plus question qu'il se présente devant ses élèves gauné comme un meurt-de-faim.

À dix-neuf heures le vendredi soir, en le voyant lui ouvrir la porte, Manuela sourit de le trouver tout bien floupé de neuf. Nito ne lui rendit pas son sourire. Il avait au contraire une mine si contracée,

qu'elle lui demanda en s'asseyant :

« Que se passe-t-il, monsieur ? »

— Voilà, j'ai dû prendre une décision, répondit-il, les yeux rivés sur le livre ouvert devant lui.

— Je vous écoute, monsieur.

— Il est tout à fait inutile de continuer ces cours. Vous êtes excellente. Pour moi, c'est une perte de temps, pour vous une dépense inutile. J'ai l'impression de vous voler votre argent. Ce cours sera le dernier. »

Cela faisait des années qu'il n'avait pas aligné autant de phrases de rang, et c'est peut-être pour cette raison qu'il se sentit soudain éclaté. Comme elle n'avait rien rebriqué, il releva la tête pour la regarder. Elle pleurait en silence. La lumière de ses merveilleux yeux verts s'était éteinte, ils étaient tout gris maintenant. Manuela se pencha lentement en avant, lui prit la main, la serra entre les siennes. Il n'eut pas la force de la retirer.

« Que vous ai-je fait ? Pourquoi voulez-vous me chasser ? »

Nito avait le corgnôlon sec comme une terre brûlée. C'est à peine s'il put parler.

« Ne me... rendez pas les choses... plus difficiles. »

Alors Manuela, toujours en larmes, retourna sa main paume en l'air et se mit à la coquer. Elle pressait ses lèvres ouvertes sur sa peau, encore et encore.

Nito était dérompu. Son sang ronflait comme un fleuve en crue dans ses tympanes, son cœur battait désespérément la chamade, son corps entier était benouillé de sueur.

« Ne... soyez pas ridicule, dit-il en haletant.

— Je ne me sens pas ridicule ! » rebriqua-t-elle.

Et elle porta la main de Nito à sa joue. Elle l'y passa lentement, savourant cette caresse inerte. Nito réussit alors à sortir de son hébétude.

« Mais moi, je le suis, ridicule ! Allez-vous-en ! Je ne veux plus vous voir !

— D'accord », dit-elle en se levant et en ramassant ses affaires de cours.

Maintenant Nito se sentait le corgnôlon serré comme si une main voulait l'étouffer. Il fit mine de se lever pour la raccompagner.

« Non, ne vous dérangez pas. Je connais le chemin. »

Sur le seuil, elle se retourna.

« Sachez que ce sera de votre faute si je suis encore recalée cette

année. »

Il ne savait pas qu'il lui restait la force d'un tel geste. Sans mot dire, il bondit de sa chaise et, traversant la pièce comme s'il avait des ailes, agrippa Manuela par les épaules. Elle se retourna presque effrayée. Il la lâcha aussitôt.

« Reviens à ta place. »

Elle alla s'asseoir derechef. Il fit de même. Chacun ouvrit son livre. Ils s'apinchèrent au fond des yeux. Et restèrent ainsi, muets, à se regarder jusqu'au moment où les huit coups de vingt heures sonnèrent. Elle dit alors :

« Il faut que je parte. »

Ils se levèrent, arrivèrent main dans la main devant la porte, Nito l'ouvrit et Manuela avant de sortir lui jeta les bras autour du cou et le coqua longuement sur les lèvres.

Il était devant sa glace, franc épatouflé. Mais comment une jeune fille aussi belle que Manuela pouvait-elle éprouver de l'affection, ou comment diable fallait-il l'appeler, pour un vieil homme aussi repoussant que lui ? Il y avait peut-être une explication. C'était comme un joueur de loto qui, pendant trente ans, joue en vain chaque semaine les mêmes numéros et qui, au moment où il a perdu tout espoir de gagner, décroche soudain le gros lot. Non, ce n'était pas du tout ça. Il avait plutôt dégotté un ticket de loto égaré par un autre joueur. Il encaissait un gain qui revenait à un autre. D'accord, se dit-il, et alors ? Renonce-t-on à la richesse, au bonheur, quelle que soit la façon dont ils arrivent ? Tout à coup, il se sentit une fringale de loup, comme il n'en avait pas éprouvé depuis des années, comme s'il jeûnait depuis des mois. Il sortit. C'était une belle soirée, il ne faisait pas froid. Il avait besoin de respirer l'air marin. Il prit un taxi et se fit déposer devant le meilleur restaurant de Mondello. Son estomac était déshabitué et Nito était déjà couflé à la moitié de son assiette de pâtes aux tellines, mais il persévéra et réussit ensuite à trouver de la place pour le plat de résistance. Puis il commanda un autre taxi pour rentrer. Il avait mangé à revorge, et pourtant il se sentait léger, son cerveau pétillait comme de l'eau gazeuse. Il décida d'aller se bamber via Roma. Puis il monta l'escalier pour rentrer chez lui et alla droit au salon où il alluma la télévision. Il s'assit dans un fauteuil et regarda une émission de variétés. Une première absolue dans son existence. Une des danseuses était le portrait tout craché de Manuela. Et puis ce comique qui... Soudain, dans la pièce, il entendit un bruit étrange. De quoi pouvait-il s'agir ? Le comique bajassait depuis un certain temps quand le bruit reprit. Alors il comprit que le bruit venait de lui, c'était son rire. Il n'avait pas ri ainsi depuis ses années avec

Michele. Il entendit sonner le téléphone. Qui pouvait bien appeler à cette heure ?

« Je voulais te souhaiter bonne nuit. Je t'aime », fit Manuela.

Et elle raccrocha sans lui laisser le temps de dire ni quoi ni qu'est-ce. Mais ses paroles flottaient dans l'air comme une musique, une mélodie qui l'accompagna jusqu'au moment où, acafelé sur son lit, il s'endormit enfin. Le lendemain matin, il sortit à huit heures.

« Avertissez mes élèves que je ne peux pas faire cours aujourd'hui », dit-il à sa concierge.

Il prit le premier bus qui passa devant lui. Il n'entendait rien, ne voyait rien, sa tête résonnait de la voix de Manuela qui rabâtaït comme un disque rayé : « Je t'aime. »

Il descendit au terminus. Il ignorait où il était arrivé. C'était une place au milieu de laquelle se trouvait un manège de chevaux de bois. Un gosse chougnait, agrappé aux jupes de sa mère, réclamant de faire un tour.

« Non, Mattè, tu ne peux pas y aller tout seul, et moi la tête me varie sur le manège.

— Si vous voulez, je peux accompagner votre petit. »

La mère le regarda, un peu ébaffée, puis répondit :

« Oui, merci. »

Il ne se souvenait pas être jamais monté sur un manège. Et il en fut plus benaise encore que le gamin. Le tour fini, il rendit l'enfant à sa mère et reprit son bus. Pendant le retour, il eut envie de chanter, mais il ne connaissait aucune chanson. Il se contenta de fredonner lèvres serrées une mélodie improvisée. Arrivé via Roma, il remarqua un fleuriste et décida d'acheter deux gros bouquets pour son appartement. Les fleurs égaieraient son intérieur. Il les choisit, les cala contre sa poitrine et, pour aller payer, dut garder la tête tournée d'un seul côté, parce que les fleurs lui bouchaient la vue.

C'est pour cette raison qu'en traversant, il ne vit pas la voiture qui arrivait à toute éreinte.

Le trésor

Un

Le deuxième samedi de mai 1939, à la piquette du jour, Vigàta tout entière était cafie de grandes affiches en noir sur jaune. Qui annonçaient :

EXCEPTIONNELLEMENT
LA MAGICIENNE DE ZAMMUT MADAME ARSENIA
VOYANTE EXTRA-LUCIDE
VOUS RECEVRA
SAMEDI ET DIMANCHE
DE 10 H À 19 H À L'HÔTEL PATRIA
AMOUR ET CHANCE !!!
ATTENTION : RIEN D'OCCULTE

Dans un encart entre le prénom « Arsenia » et la qualification de « voyante extra-lucide » trônait la photo en buste d'un petit bout de femme d'une quarantaine d'années, yeux noirs, belle bouche, regard énigmatique et coqueluchon enturbanné. La dernière ligne sur l'affiche signifiait que ladite voyante ne pratiquait pas la magie noire et ne jetait pas de sorts.

La première cliente se présenta à l'hôtel à dix heures petantes. Le réceptionniste lui indiqua de chapoter à la porte de la chambre trois, au rez-de-chaussée. Un homme dans la quarantaine, format armoire à glace, vêtu à la turque en babouches à pointe qui rebiquait et fez rouge à pompon noir, vint lui ouvrir. Il portait les mêmes moustaches que le roi Victor-Emmanuel. Dans cette pièce dépourvue de lit, une dizaine de chaises étaient alignées contre le mur.

« Toi être patiente. Magicienne encore en contemplation. »

La cliente ne pipa mot et s'assit. Moins de cinq minutes plus tard, le Turc ouvrit la porte de communication avec la pièce mitoyenne, y glissa la tête, la retira, ouvrit la porte tout grand.

« Toi entrer. Magicienne prête. »

La cliente entra. La pièce était meublée d'une armoire, d'un lit double repoussé contre le mur de façon à laisser la place à une table et deux chaises, une de chaque côté. La fenêtre était recouverte d'une sorte d'épaisse moustiquaire noire, qui ne laissait filtrer qu'un brison de lumière. Sur la table une grosse bougie allumée, une imposante boule de cristal et un jeu de cartes. La magicienne gaunée comme sur la photo des affiches occupait une des deux chaises. Elle fit signe à la

cliente de s'asseoir sur l'autre, la table entre elles. La magicienne tendit les bras, paumes tournées vers le haut.

« Posez vos mains sur les miennes. »

La cliente obtempéra et la voyante garda un moment les yeux fermés sans bouger. Puis elle retira ses mains.

« Le contact est établi. Je vous écoute, madame. En quoi mes pouvoirs magiques peuvent-ils vous être utiles ? »

Quand elle avait découvert son affiche près du magasin où elle faisait ses courses, la cliente, Mme Rosa Indelicato, soixante ans, n'avait pas tergiversé pour consulter la voyante. Quatre ans plus tôt, ce pauvre Agatino, son défunt mari, lui était apparu en rêve et lui avait révélé une combinaison gagnante au loto : cinq, quinze et vingt-quatre.

« Attention, Rosa. Tu dois jouer ces numéros le samedi matin, dix minutes avant la clôture des paris. Si tu y vas avant, les numéros ne sortiront ni par beau ni par laid. »

Depuis cette nuit-là, tous les samedis matin à midi moins dix, puisque le bureau du loto fermait à midi, Mme Rosa jouait sa combinaison en misant dix lires pour le tirage de Palerme. Mais les numéros n'étaient jamais sortis. Quand elle eut dévidé son patrigot, la voyante s'enquit :

« Comptez-vous les jouer ce matin aussi ?

— Pour sûr. »

Alors la voyante se leva, posa les mains sur la boule et ferma les yeux, tandis que ses lèvres remuaient comme si elle ritoulait une prière. Puis elle se rassit et apincha sa cliente.

« Cette combinaison ne peut pas sortir, affirma-t-elle, assurée de son bâton.

— Pourquoi donc ?

— La série est fausse.

— Quelle est la bonne alors ? »

La voyante partit à rire bon cœur bon argent. Elle avait des dents resplendissantes et des lèvres épaisses et rouges comme des poivrons.

« Ce ne sont pas des choses qu'on révèle gratuitement.

— Combien dois-je payer ?

— Rien pour le moment.

— Je ne comprends pas.

— Vous allez jouer les bons numéros, ceux que je vais vous indiquer. S'ils sortent, nous partagerons le gain.

— C'est pour dit. Quels sont ces numéros ?

— Avant je veux que vous me donniez votre nom et votre adresse. »

Mme Rosa s'exécuta. Et la voyante lui vendit la carabasse : cinq, quinze et vingt-cinq.

En sortant, la cliente vit le Turc tout seul dans l'antichambre : pas plus de clients que de beurre en bouteille. À midi moins dix, elle se présenta au bureau du loto.

« Comme d'habitude ? demanda Gemma Carcarella, l'employée.

— Comme d'habitude, sauf le troisième chiffre, pas vingt-quatre, mais vingt-cinq. »

Le deuxième client de la voyante se présenta à quinze heures. C'était Jachino Pizzuto, qui ne venait pas se faire prédire son avenir, mais parce qu'en apinchant la photographie de la magicienne de Zammuto, il avait failli tomber faible. Le Turc le fit attendre lui aussi cinq minutes avant de l'introduire dans la chambre. Quand Jachino Pizzuto entra et que ses yeux rencontrèrent ceux d'Arsenia, il trampala, les jambes en tige de violette. Un frisson le parcourut de la tête aux pieds.

« Asseyez-vous. Vous ne vous sentez pas bien ? » lui demanda la voyante, en souci.

La voix aussi. La même !

« Non... Oui... »

Devant ce paroissien tout bouligué, la voyante pensa qu'elle avait meilleur temps à sauter l'étape des mains.

« En quoi mes pouvoirs magiques peuvent-ils vous être utiles ? »

Jachino ouvrit et referma la bouche sans pouvoir rebriquer. La voyante l'apinchait mi-inquiète mi-curieuse. Son client était un bel homme distingué et courtois, manifestement moyenné, qui pouvait avoir entre quarante et cinquante ans.

Mais pourquoi la dévisageait-il les yeux écarabillés comme s'il voyait un fantôme ? Il finit par lui poser une question.

« Av... avez-vous... une sœur jumelle ? »

La voyante resta bauchée en place. Elle s'attendait à tout, sauf à ça.

« Une sœur jumelle, moi ? Non, je suis fille unique. »

Alors Jachino lui raconta qu'après deux ans de mariage, son épouse, Anita, dont il était très amoureux, s'était enfuie avec un vendeur ambulancier d'objets en or. Impossible depuis de se l'ôter du coqueluchon. Il en arrivait à décoconner complètement.

« Mais que puis-je pour vous ? » s'enquit la voyante, quelque peu sensipotée par les accents passionnés de son client.

Sans repiper, le client sortit son portefeuille et en tira une photo qu'il lui tendit, les mains tremblantes. Elle la prit, la regarda. Et devint blême comme une merde de laitier. La canante sur la photo lui ressemblait comme deux gouttes d'eau. Elle comprenait mieux pourquoi son client avait été rebouilli à ce point. Et ce pauvre belin lui fit pitié.

« Je ne peux pas..., commença-t-elle.

— Vous pouvez ! coupa l'autre.

— Quoi donc ?

— Regarder dans votre boule de cristal et me dire où se trouve Anita, mon épouse ! »

Elle posa la main sur la boule.

« On ne voit rien dans ce bidule. »

Sur le moment, Jachino ne comprit pas.

« Plaît-il ?

— Je dis que je n'ai pas de pouvoirs magiques et que cette boule n'est que de la rafetaille.

— Alors, vous jouez la comédie ?

— Oui, rebriqua la voyante. Mais ne me trahissez pas. Vous m'avez fait peine et je... »

Le client se mit à pleurer en silence, le visage entre les mains. Elle se leva, s'approcha du pauvre homme et lui caressa les cheveux. D'un geste vif, celui-ci l'agrippa à la taille, posa sa tête contre sa hanche et ritoula :

« Anita... Anita...

— Arrêtez, ça n'a point de nez », gongonna-t-elle en retournant s'asseoir.

L'homme sembla honteux de son attitude.

« Je vous prie de m'excuser. Combien vous dois-je ?

— Rien.

— Merci. Puis-je... revenir demain ?

— Si cela peut vous consoler... », répondit la voyante, qui n'avait pas le cœur de le contracer.

À dix-neuf heures, le Turc accrocha à la porte une pancarte écrite à la main qui annonçait : « On ne reçoit plus de clients. » Puis il entra dans la seconde pièce. La voyante se défubla de son costume de voyante, alors il enleva à son tour son costume de Turc. Pendant un bon moment, ils ne se parlèrent pas. La voyante en peignoir alla dans la salle de bains, qui était au bout du couloir, et revint un quart

d'heure plus tard. L'homme prit sa suite et, à son retour, il la trouva en jupe et chemisier, mais acafelée sur le lit.

« On va au restaurant ? demanda-t-elle.

— Cateri, répondit l'homme, on n'a pas encaissé un sou, on a fait la journée à perd-temps. Si c'est pareil demain, comment va-t-on payer l'hôtel ?

— Mais j'ai faim !

— Écoute, voilà ce que je te propose. Avant que les magasins ferment, je descends acheter du pain, du saucisson, des olives et une bouteille de vin. On va manger ici. Et si demain matin, on a un client payant, on ira au restaurant.

— C'est pour dit », fit Caterina, résignée.

Mlle Gemma Carcarella s'en revint au bureau du loto à dix-neuf heures quarante-cinq et, porte fermée, attendit l'appel de Palerme, qui lui communiquerait le tirage de la semaine. Quand l'information tombait, elle remplissait un panneau rectangulaire en bois comportant cinq cases en glissant dans chacune le carton du numéro tiré, par ordre d'extraction. Puis elle accrochait le panneau à l'extérieur de la porte, fermait à clé et s'en retournait chez elle. Elle fit ce samedi soir comme les autres. Le tirage était : cinq, quinze, vingt-cinq, quatre-vingt-deux et soixante et onze.

À vingt heures, Caterina et Gaetano, alias le Turc, avaient fini leur modeste mâchon.

« Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Caterina.

— J'aurais bien une petite idée », rebriqua Gaetano en l'agrippant par derrière et en posant les mains sur ses belons.

Mais qu'est-ce que cet homme avait donc dans le sang ? Ils étaient ensemble depuis deux ans et il mettait encore le couvert matin et soir, sans compter les occasions intermédiaires. En entamant le tour de piste dès huit heures du soir, elle ne s'en désarrapera pas avant deux heures du matin. Comme bien s'accorde, elle n'était pas contre. Elle était même plutôt pour. Mais le trop n'est-il pas l'ennemi du bien ?

« Allons faire un tour. J'ai l'impression d'étouffer encasernée toute la journée. »

Mme Rosa Indelicato avait un neveu de douze ans, Filippo, fils d'une sœur de feu son pauvre mari. La famille de Filippo habitait l'immeuble voisin de celui de Mme Rosa et le gamin était chargé de passer au bureau du loto relever les numéros tirés pour les apporter à sa tante

avant de rentrer chez lui. Ainsi comme ainsi il gagnait ses dix centimes tous les samedis. Mme Rosa se mettait au balcon vers vingt heures et quand elle voyait apparaître Filippo dans la rue, elle allait lui ouvrir la porte. Mais ce soir-là, Filippo ne voulut pas monter. Il leva les yeux et, en apinchant sa tante et en agitant le pouce et l'index droits, lui fit signe que ses trois numéros n'étaient pas sortis. Mme Rosa tira de sa poche une pièce de dix centimes qu'elle laissa choir dans la rue. Filippo l'agrippa au vol. Mme Rosa rentra. Bien sûr, c'était toujours la même charrue et elle avait pris le pli de ne pas gagner, mais cette fois elle avait un peu plus de mal à avaler le gorgéon. Allez savoir pourquoi, elle avait cru cette voyante.

En passant devant le café Castiglione, qui avait une terrasse sur la rue, Caterina eut envie de quelque chose de frais. Elle avait vu qu'on servait des glaces en forme de gros triangles compacts : des cassates au chocolat et à la crème, à la fraise et à la crème... Elle s'arrêta net, comme une mule quand elle décide de ne pas se laisser arraisonner.

« Je veux une glace, dit-elle en apinchant Gaetano d'un air d'avoir deux aïrs.

— D'accord », répondit-il sans barguigner.

Ce regard promettait une nuit mémorable. Et Caterina tenait toujours ses promesses. Ils s'assirent à une table libre.

Le soir Mme Rosa mangeait une soupe de légumes, un taillon de fromage, un fruit de saison, et la messe était dite. Alors que, son repas fini, elle était après détabler, une idée lui traversa le coqueluchon, mais si vite qu'elle ne réussit pas à l'agripper. La même idée revint pendant qu'elle récitait son rosaire devant le portrait de son cher défunt, sous lequel brûlait toujours un lumignon.

Cette fois, elle réussit à saisir que cette idée concernait ses numéros de loto. Pendant qu'elle se défublait pour aller se laver et se coucher, l'idée apparut enfin clairement sous forme de question : Filippo savait-il qu'elle avait modifié un de ses numéros ? La réponse fut immédiate : il ne le savait ni par beau ni par laid.

« On pousse jusqu'au port, dit Caterina en se levant.

— D'accord », rebriqua Gaetano.

Il se promit que, le moment venu, au lit, il lui ferait passer l'envie de se bambaner pendant au moins une semaine.

Mme Rosa se rhabilla à toute éreinte, se rapapillota, sortit. C'était une belle soirée et les rues étaient cafies de monde. Elle arriva piazza del Purgatorio où se trouvait le bureau du loto, leva les yeux, déchiffra

les numéros.

Cinq, quinze, vingt-cinq, quatre-vingt-deux, soixante et onze.

Elle ne put y croire. Elle se dit qu'elle était allée se coucher, s'était endormie et voguait maintenant en plein rêve. Elle referma les yeux, compta jusqu'à trois, puis apincha derechef. C'étaient bien ces numéros et pas d'autres. Alors elle ouvrit la bouche et il en sortit une quinchée suraiguë qui n'en finissait plus. Don Marcello Pintacuda et son épouse Melina, qui passaient à ce moment-là, crièrent par contagion. En deux temps trois mouvements, c'était la défarde générale. À cent mètres à la ronde, tout le monde et son père beurlait à pleins poumons. Mais personne ne savait pourquoi.

En fin finable, M^{me} Rosa réussit à placer quelques mots entre deux quinchées :

« J'ai gagné au loto ! Grâce à la voyante ! La voyante a trouvé les numéros gagnants ! »

Autant mettre le feu aux poudres.

Deux

Le lendemain matin, à la piquette du jour, il y avait une telle ribandée de monde sur la petite place devant l'hôtel Patria que plusieurs bagarres sérieuses éclatèrent dans la queue, obligeant le podestat à dépêcher deux agents de la police municipale pour éviter que ses administrés ne se manchonnent le groin par trop sévèrement. Mais uniformes ou pas, les Vigatais continuèrent bon cœur bon argent à se bousculer, se dire les sept péchés capitaux, se griller la priorité, navater pire que si une tarentule les avait piqués et échanger des regards à couper un clou, assortis de souhaits de mort fulgurante. Plus le temps passait, plus ce saccage de monde s'énervait.

À sept heures et demie, Gaetano se réveilla en entendant chapoter à leur porte. Il était complètement flape, car Caterina avait tenu sa promesse et ils avaient joué les prolongations jusqu'à cinq heures du matin. Il alla ouvrir en caleçon et se trouva nez à nez avec un agent de police.

« Il faut que vous commenciez plus tôt. Huit heures. Ordre du podestat.

— Et pourquoi ?

— Motifs d'ordre public. Vous n'entendez pas dehors ? Regardez vous-même sur la place. »

Gaetano ébaffé alla ouvrir les volets. Cent à cent cinquante personnes au bas mot levèrent la tête et s'écrièrent de collagne : « Elle est réveillée ! »

Gaetano recula, effrayé.

« Mais que veulent tous ces gens ?

— Comment ça, qu'est-ce qu'ils veulent ? Consulter la voyante. Celle qui a donné à Mme Rosa les numéros gagnants du loto ! »

Caterina avait deviné les numéros gagnants du loto ? Gaetano comprit sans qu'on lui fasse un dessin que leur fortune se trouvait à ses pieds, dans cette place qui rafoulait comme un caquelon en ébullition.

L'agent repartit. Gaetano se précipita dans l'autre pièce et sicota Caterina qui dormait encore.

« Encore ? Tu n'en as pas eu assez ? bafouilla-t-elle d'un ton plaintif.

— Lève-toi, Cateri ! Tu es tombée juste pour les numéros du loto !

On est riches ! »

Il se gauna en Turc sans prendre la peine de se laver et se mit à la fenêtre.

« Messieurs de clientèle ! Magicienne Arsenia dire moi vous rassurer ! Elle recevra tous, même en travail après l'heure ! »

Le premier client à se présenter fut Jachino Pizzuto, pas rasé, les cheveux en pétard, des poches sous les yeux, bref la mine ravagée.

« Dès que j'ai su que Mme Rosa avait gagné grâce à vous, j'ai compris ce qui allait se passer et je suis venu sur la place pour être le premier ce matin. Pourquoi m'avez-vous mené en bateau ? »

Caterina avait encore le coqueluchon un rien douloureux, n'ayant pas tout à fait récupéré de sa nuit. Elle ne comprit pas.

« Comment ça ? J'ai été honnête avec vous.

— Alors pourquoi avez-vous prédit les bons numéros à Mme Rosa, mais prétendu devant moi que vous n'étiez pas voyante ?

— Pur hasard ! Il faut me croire. J'en suis la première épatouflée. Réfléchissez un peu. Si j'avais le pouvoir de deviner le tirage du loto, j'y jouerais toutes les semaines. Et je remuerais l'argent à la pelle. Je ne suis pas voyante, je ne sais pas sur quel ton vous le ritouler.

— Vous me le jurez ?

— S'il n'y a que ça pour vous faire plaisir, je vous le jure sur ce que vous voulez. »

Elle fit une pause, puis, baissant la tête, ajouta d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine :

« De toute façon, je n'encoquinerai jamais quelqu'un comme vous ! »

Ils s'apinchèrent dans les yeux. Longtemps, sans un mot. Quand elle baissa à nouveau le regard, ce fut mal volontiers. Alors Jachino dit :

« Je reviendrai ce soir.

— Non, rebriqua Caterina. L'homme à la porte est mon mari. Je ne veux pas que...

— Je reviendrai quand même », rebriqua Jachino.

À quinze heures, le chef de la police municipale se présenta devant le podestat.

« La situation piazza del Purgatorio est de plus en plus préoccupante.

— Pourquoi ? La voyante ne travaille pas ?

— Pour travailler, elle travaille. Mais au lieu de diminuer, la queue grandit. Des gens arrivent des villages voisins. Ça peut tourner

vinaigre d'un moment à l'autre. »

Le podestat réfléchit.

« Quand la voyante compte-t-elle partir ?

— L'affiche indique qu'elle restera jusqu'à ce soir.

— C'est hors de question. Elle ne quittera pas Vigàta tant qu'elle n'aura pas reçu tous les clients. Va en référer à l'adjutant des carabiniers. C'est son affaire. »

À dix-huit heures, Jachino Pizzuto était assis dans l'antichambre du Turc, attendant son tour de collagne avec neuf autres personnes, quand entra un brigadier des carabiniers.

Ainsi comme ainsi, la foule qui ne tenait plus sur la place avait envahi les rues voisines. Les gens d'un âge étaient assis par terre et on avait procuré une chaise aux malades. On voyait en effet affluer du pauvre monde souffrant depuis des années de bocons devant lesquels les médecins perdaient leur latin, ainsi que des personnes qui s'étaient blessées en travaillant, qui au coqueluchon, qui à la jambe, qui au bras. La voyante avait eu beau accrocher un écriteau précisant qu'elle ne donnait pas les numéros du loto et ne guérissait pas les maladies, les clients ne diminuaient pas. Au contraire. Venus par autocar de Montelusa, Montaperto, Montereale, Sicudania, Giardina et Gallotta, deux cents clients non vigatais au bas mot avaient débarqué.

Quand le Turc vit surgir le carabinier, il se plongea dans la lecture du journal.

« Par ordre de l'adjutant des carabiniers, déclara le brigadier, la voyante peut travailler jusqu'à vingt-trois heures. L'hôtel fermera à vingt-deux heures trente et personne n'entrera plus.

— Et les clients qui attendent encore devant la porte ? demanda le Turc, le visage toujours mussé derrière son journal.

— On en reparlera demain matin à huit heures.

— Mais demain matin, nous aurons quitté Vigàta.

— Non, vous ne partirez pas tant que l'adjutant ne vous l'aura pas dit.

— Entendu. »

Mais le brigadier ne se dégroba pas, le regard rivé sur lui. Qu'y avait-il de si important dans ce journal pour que ce quidam ne relève même pas les yeux ?

« Pardon, pourriez-vous baisser ce journal ? »

Le Turc repoussa le journal. Le brigadier l'apincha droit dans les yeux et demanda :

« Vous êtes Gaetano Zummo ?

— Oui.

— Vous êtes recherché pour coups et blessures, menace à main armée et vandalisme dans une propriété privée. »

C'était exact. Un mois plus tôt, dans un restaurant de Fiacca, Gaetano avait cherché garouille à trois jeunes gens, qui s'étaient répandus en compliments sur les belons de Caterina.

« Suivez-moi à la caserne.

— Et qui va faire tourner la baraque ici ?

— Moi », rebriqua Jachino en se levant.

Le Turc le dévisagea. Ce client était déjà venu trois fois et il avait la mine honnête.

« D'accord », répondit-il.

Profitant de ce qu'une cliente sortait, le Turc entra dans la pièce de la voyante pour se changer. Ainsi comme ainsi, il lui annonça que le brigadier des carabinieri l'arrêtait, lui donna les pécuniaux qu'il avait en poche, car chaque client en repartant payait cinq lires et la ravicola en l'assurant qu'il reviendrait vite.

Ensuite Jachino se présenta sur le seuil :

« Je m'occupe de vos clients. »

Et tant pis s'il n'était pas gauné en Turc.

La première cliente que Jachino introduisit auprès de la voyante était une femme d'une soixantaine d'années pimpée et mistifrisée comme une poutrône, en habits du dimanche, une bague à chaque doigt, deux colliers autour du cou et des boucles en brillants aux oreilles. Une vraie Madonne de Pompéi.

Elle sortit une photo de son sac à main et la tendit à la voyante.

« C'est mon fils Lollo. »

Un beau petit gars de vingt ans, l'air démenet, au visage sympathique.

« Que voulez-vous de la voyante Arsenia ?

— Lollo veut se fiancer avec une fille qui ne me dit rien qui vaille. Cette caillette ne me semble pas sérieuse. Je suis sûre que mon fils est mal parti à s'engarier dans ce mariage.

— Voyons ce que dit la boule de cristal », fit la voyante en y posant la main.

Elle resta un instant les yeux fermés, absorbée, remuant les lèvres, puis elle dit :

« Il faut faire une vérification. Excusez-moi, madame, mais votre nom de famille a-t-il un rapport avec la corde ? »

La dame écarabilla les yeux de surprise.

« Tout à fait ! Je m'appelle Cordaro !

— La vérification est probante. Je peux continuer. Absalom absalom sharat catagon ! Voilà la jeune fille qui veut votre fils ! Elle s'appelle Assunta, c'est ça ? »

La dame épatouflée faillit déguiller de sa chaise. Quelle voyante extraordinaire !

« C'est exact.

— Eh bien, c'est une jeune fille en or. Je regrette de devoir vous le dire, mais vous allez vous casser une jambe dans deux ans. Et la boule m'a montré qu'Assunta ne vous quitte pas un instant, qu'elle vous soutient, vous aide, vous réconforte. Ni votre fils ni vous ne devez manquer cette opportunité ! »

M^{me} Cordaro sortit en égrenant une tôle de remerciements.

Elle ignorait que le matin, son fils Lollo l'avait décrite avec précision à la voyante, laquelle s'était laissée convaincre à la vue de deux billets de cent lires d'édicter le jugement que M^{me} Cordaro venait d'entendre.

Quand l'hôtel ferma à vingt-deux heures trente, trois clients attendaient encore dans l'antichambre. Comme la voyante gardait chaque personne dix minutes, le travail serait fini à vingt-trois heures. Pour reprendre le lendemain matin, parce qu'il restait sur la place une cinquantaine de quidams venus des alentours, qui passeraient la nuit là dehors, tandis que tous les Vigatais s'en étaient retournés chez eux. Ils reviendraient à la piquette du jour.

« Vous pouvez entrer », dit Jachino au premier des trois qui attendaient.

C'était un pauvre homme d'une quarantaine d'années, mal gauné, un meurt-de-faim. Sa veste était dessampillée au coude.

Il entra dans la pièce de la voyante, s'assit, déclara qu'il s'appelait Tano Verruso.

« Que voulez-vous des pouvoirs de la magicienne Arsenia ?

— Comme j'ai faute de tout, je serais benaise de tout ce que vos pouvoirs pourraient m'apporter.

— Mais vous n'avez pas besoin de quelque chose en particulier ?

— Madame la magicienne, j'ai une femme et trois enfants et je ne gagne même pas d'eau pour boire. J'ai un petit jardin et jusqu'à maintenant, tant bien que mal, on se nourrissait de nos légumes. Mais je vais devoir le vendre. Et don Paolino Milluso veut me le payer à

coups de lance-pierres.

— Vous ne pouvez pas trouver un acheteur qui vous le paie au juste prix ?

— Madame, vous n'êtes pas d'ici et vous ne connaissez pas don Paolino. Personne ne se risque à le contracer. Tout le monde le craint comme la peste.

— Alors que puis-je faire ?

— Je mettrais ma main au feu qu'il va venir ici demain matin. Vous pourriez pousser à la roue en ma faveur.

— Il faut voir de quoi il retourne...

— Merci de tout cœur. Que le Seigneur vous accorde le salut et la santé. C'est pas la chose de dire, je sais que votre tarif est de cinq lires, mais je n'ai que trois lires en poche.

— Prenez ces deux lires et parlez-moi de don Paolino. Puis revenez demain après-midi. »

Quand le dernier client fut parti, Jachino chapota à la porte de la voyante. Laquelle lui rebriqua d'attendre. Puis Jachino la vit sortir en peignoir et mules, munie d'une serviette, d'un savon et d'un peigne.

« Je vais me doucher. Voulez-vous me rendre service ? Il faudrait compter la recette qui est sur le lit. »

À son retour, elle trouva Jachino sensipoté.

« Ça ne tombe pas juste.

— C'est-à-dire ?

— Vous avez reçu quatre-vingt-dix clients. À cinq lires par client, ça fait quatre cent cinquante lires. Alors que vous avez six cent quarante-cinq lires. Comment est-ce possible ?

— Je vous expliquerai. Allez dans l'autre pièce, je dois m'habiller. »

Elle reparut gaunée pour sortir.

« J'ai une faim à manger ma main. M'accompagneriez-vous au restaurant ? »

Jachino prit un air dubitatif.

« On en trouvera peut-être encore un ouvert. Mais est-ce une bonne idée ? Imaginez qu'on vous reconnaisse, on ne vous laissera pas en paix.

— C'est vrai. Mais il n'est pas question que j'aille me coucher le ventre vide. Je n'ai pas mangé depuis hier soir !

— Si vous n'y voyez pas de mal, vous pouvez venir chez moi. Par nécessité, j'ai appris à cuisiner. Je vis seul. »

Une heure plus tard, ils étaient attablés.

Elle parla sans décevoir, lui racontant qu'elle s'appelait Caterina, que Gaetano n'était pas son mari, mais son amant, qu'ils étaient ensemble depuis deux ans, qu'elle s'était mise voyante parce que sinon Gaetano l'aurait obligée à faire la poutrière, qu'elle n'en pouvait plus de lui parce que c'était un traîne-gaîne qui vivait à ses crochets. Qu'il cherchait du travail avec une fourche et jouait aux cartes les pécuniaires qu'elle gagnait, qu'il avait atterri déjà trois fois en prison pour des bagarres, bref, tout compté et rebattu, il n'avait guère qu'une seule et unique qualité.

« Laquelle ? » s'enquit Jachino.

Caterina rougit et changea de sujet. Elle lui redévida l'histoire de Lollo Cordaro et expliqua pourquoi le compte ne tombait pas juste. Il l'approuva. Puis il lui demanda comment elle avait pensé à la voyance. Elle répondit qu'il n'y fallait pas grand-chose : posséder un brin d'imagination et, surtout, deviner les désirs des clients.

Ils l'opèrent pas moins de deux bouteilles de vin. En fin de compte, Jachino lui aussi riait de tout et de rien.

Plus tard, Caterina eut l'occasion de découvrir que, même s'il n'en laissait rien paraître, Jachino possédait la même qualité que Gaetano, mais à un degré bien supérieur. Il ne s'agissait pas d'un appétit exacerbé par l'absence de sa femme, parce qu'une fois qu'on a mangé tout son saoul, on est coulé. Tandis que Jachino, à six heures du matin, n'était toujours pas coulé et avait remis l'ouvrage sur le métier. C'était une qualité naturelle.

Le seul hic est que, de temps en temps, il s'agourait et l'appelait Anita.

Trois

Don Paolino Milluso, le troisième client de la matinée, collait parfaitement à la description de Tano Verruso.

La soixantaine grosse et grasse, il portait une chaîne en or barrant son gilet, une chevalière en or avec blason, une épingle à cravate en or, deux dents de devant en or et, au poignet gauche, une gourmette en or où pendait une corne, en or massif elle aussi. Il était rouquin et borgne de l'œil gauche. Il apincha la moustiquaire noire et crut intelligent de gandoiser :

« Vous êtes donc en deuil ? »

Et d'éclater de rire. Caterina resta de marbre.

Don Paolino n'en finissait plus de s'esclaffer.

« Prouvez-moi d'abord que vous êtes une voyante et je vous dirai après ce que j'attends de vous. »

Elle lui remit ses raves dans son sac.

« Je n'ai rien à prouver à personne. Si vous ne voulez pas me croire, vous pouvez repartir comme vous êtes venu. » Don Paolino prit son foutraud.

« On ne me parle pas comme ça ! »

Caterina l'aurait volontiers envoyé voir si les poules ont du foin, mais elle se rappela la mine de christaudinos de Tano Verruso et se retint.

« Alors je vous accorde une démonstration gratuite. »

Elle posa les mains sur la boule de cristal et ferma les yeux. Don Paolino l'entendit ritouler des mots tarabiscotés, absalom, jafet, coridon, psalla...

« Moi, vous ne me redouillerez pas », lança don Paolino.

La voyante préféra faire semblant de ne pas avoir entendu.

« Votre œil gauche », dit-elle.

Elle se tut.

« Et alors ? »

— Vous dites à tout le monde que vous l'avez perdu à la guerre.

— C'est le cas.

— Non, monsieur. On vous l'a énucléé avec un bout de bois. »

Peu de gens le savaient et c'était Tano qui lui avait vendu la carabasse. Quand il avait vingt ans, don Paolino avait raconté à droite et à gauche qu'il avait vu don Tichino, le boss mafieux de l'époque, faire l'amour avec sa belle-sœur. Don Tichino avait ordonné aussi sec qu'on lui arrache un œil.

Bauché en place, don Paolino se tut.

« Alors, puis-je savoir ce que vous demandez aux pouvoirs de la magicienne ? »

Don Paolino lui dit qu'il voulait savoir si 'Ngilina, sa jeune maîtresse de vingt ans, l'encornaillait comme il le subodorait et, le cas échéant, avec qui.

La voyante posa à nouveau les mains sur sa boule de cristal et redévida sa phrase embistrouillée.

« Non, vous faites erreur, finit-elle par déclarer. 'Ngilina est une brave canante qui vous aime vraiment et ne vous trompe avec personne. »

Garde donc tes cornes si tu en as, vilain pandour !

« Merci et au revoir, dit don Paolino en se levant.

— Attendez ! » s'écria la voyante.

Don Paolino n'osa pas se dégrober.

« Asseyez-vous ! »

Don Paolino se rassit, blême comme une merde de laitier.

« Sainte Mère ! Sainte Mère ! » se mit à quincer la voyante.

Comme il ne comprenait pas si c'était du lard ou du cochon, il agrippa de la main droite à tout hasard sa corne en or massif.

« Dites-moi donc ce que vous voyez.

— Sainte Vierge, quelle chance ! La richesse ! »

Don Paolino lâcha son colifichet.

« Voulez-vous être plus claire ? De quelle chance parlez-vous ?

— De la vôtre ! La boule me montre... Doux Jésus, que d'or !

— De l'or ? Où ça ?

— Dites-moi plutôt : par hasard auriez-vous l'intention d'acheter un jardin ? »

C'était pas des rises, elle voyait tout ! Comment pouvait-elle le savoir ? Il n'en avait parlé à personne, à part au propriétaire, ce meurt-de-faim de Verruso. Ainsi comme ainsi, cette femme avait vraiment des pouvoirs magiques !

« Mais oui...

— Mon Dieu, que d'or !

- Mais où le voyez-vous ? Dans le jardin ?
- À la fois oui et à la fois non. Je regrette, mais la vision s'est tarie.
- Qu'est-ce que ça veut dire ?
- Qu'on ne voit plus rien dans la boule. Il y avait tant d'or que la vision en a été troublée. Il faudrait que vous reveniez ce soir entre dix heures et dix heures trente. Ni plus tôt ni plus tard. Je dois m'arranger pour que la vision reste claire.
- Et comment ?
- J'espère y arriver avec la misticon tarassei bulon. Mais il n'est pas dit que ça réussisse. L'affaire est de taille. »

Tano Verruso comptait parmi les clients de l'après-midi.

« J'ai su que don Paolino vous avait consultée.

— Il a mordu à l'hameçon ! Je le tiens. Ma main à couper qu'il viendra demain vous acheter votre jardin. C'est pas pour la chose de dire, mais sachez que vous pouvez en tirer tous les pécuniaux que vous voulez. Il paiera sans renasquer.

— Même deux mille liras ?

— Même cinquante mille ! »

Tano Verruso sentit la tête lui varier. Et faillit tomber faible.

À vingt et une heures, Jachino remarqua que quatre des dix sièges de l'antichambre étaient occupés par des paroissiens qu'il savait être des hommes de don Paolino. À vingt-deux heures, avec neuf sièges sur dix, c'était presque l'effectif complet des troupes de don Paolino qui patientait en rang d'oignons. Celui-ci se présenta à vingt-deux heures cinq. Aussitôt les neuf autres se levèrent, le saluèrent et sortirent. Don Paolino tendit un billet de cinquante liras à Jachino :

« Je paie pour moi et pour les amis qui m'ont gardé la place. Je peux entrer ?

— Je vais voir. »

Jachino disparut dans la pièce de la voyante et revint peu après.

« Vous pouvez entrer, mais vous ne devez lui parler sous aucun prétexte. Elle est en pleine misticon tarassei bulon. »

La pièce n'était pas à borgnon-bleu parce qu'une grosse bougie était allumée près de la boule de cristal. La voyante était assise par terre dans un coin, une bouteille verte d'où montait une fumée d'encens posée entre les jambes. Don Paolino eut envie de tousser, mais il dut se retenir et ses yeux se mirent à pleurer.

La voyante se leva, posa la bouteille sur la table, s'assit sur sa chaise

et invita don Paolino à l'imiter. Puis, debout en appui des deux mains sur la table, elle se pencha jusqu'à toucher la boule de son nez.

« Vous voyez quelque chose ? demanda don Paolino, à qui le temps durait méchamment.

— Silence ! » ordonna la voyante d'une voix impérieuse.

Elle regarda tant que tant, puis s'aboussa sur sa chaise, haletante, comme si elle venait de pataler des kilomètres.

« Un trésor est enfoui dans le jardin », lâcha-t-elle.

Un trésor ! Mot magique ! Mot béni ! Qui n'espère trouver un trésor ? Il n'y avait pas un paysan dans toute l'île qui ne rêvait de tomber sur un trésor enfoui dans son champ. À Vigàta, on disait que les Agrò devaient leur fortune à une trouvaille de ce genre. À la moitié du XIX^e siècle, Sarino Agrò tirait misère sur un demi-arpent de méchante terre. Un jour où il bêchait, la terre s'éboula, révélant une grotte souterraine. Sarino entra et y trouva dix jarres bouchées. Il en ouvrit une. Elle était pleine de pièces d'or pur. De même que les neuf autres. Des brigands avaient dû les musser là sans pouvoir les récupérer.

Don Paolino sentit l'air lui manquer.

« C'est un gros trésor ?

— Énorme. Cinq jarres. Enfouies dix mètres sous terre au moins. Quatre contiennent de l'or. La cinquième, des diamants et des brillants. Avec ça, vous pouvez vous acheter la Sicile tout entière. »

Don Paolino était en nage, ses vêtements collés à la peau. La voyante continua :

« Mais vous devez prendre des précautions. Ce trésor n'est pas humain. Il est surnaturel, divin ou diabolique, je l'ignore, en tout cas pour cette raison, il est changeant.

— Qu'est-ce que ça signifie ?

— Qu'il faut suivre des règles précises, sous peine qu'il disparaisse.

— Dites.

— Il faut payer le jardin son juste prix, pas pour le terrain, mais pour ce qu'il contient. Si vous le payez moins, le trésor se sent insulté et, parlant par respect, se change en merde. Il faut commencer les fouilles à minuit précis le troisième lundi de novembre, si vous commencez avant, le trésor s'enfoncera. À chaque mètre que vous creuserez, il descendra d'autant. Le trésor peut arriver au centre de la terre, pas vous. »

Quand il sortit, don Paolino faisait peur à voir. Il était cramoisi, à croire qu'il allait prendre une attaque d'un instant à l'autre, et trampalait sur ses jambes en tige de violette comme s'il était plein

jusqu'à la troisième capucine.

La journée de travail finie, sans avoir rien besoin de se dire, ils quittèrent l'hôtel pour courir chez Jachino. Caterina avait gagné, en plus des quatre cent cinquante liras des clients du jour, cinq mille liras apportées par Mme Rosa, la moitié de ses gains au loto. Elle possédait maintenant plus de six mille liras. Sa cagnotte personnelle. Qui était destinée à augmenter.

Pendant qu'ils mangeaient, elle lui raconta l'histoire de don Paolino.

« Tu as bien fait. Mais pourquoi lui as-tu ordonné de ne commencer à creuser qu'en novembre ? »

Elle rit.

« Pour deux raisons. La première est que je suis sûre que don Paolino sera incapable de ne pas engrener avant. Du coup, s'il ne trouve pas le trésor, il ne devra s'en prendre qu'à lui-même. Et la deuxième, c'est qu'en novembre, nous serons loin et que don Paolino ne pourra pas venir me réclamer des comptes. »

Elle avait dit « nous serons loin ». Nous. Jachino perdit la calabre et renversa Caterina sur la table encore mise.

À trois heures du matin, il déclara :

« C'est toi mon trésor. »

Et de toute la nuit il ne s'agoura pas : il ne l'appela plus Anita.

Le lendemain matin, il y eut du neuf.

Avant que les clients soient reçus, le chef de la police municipale parut à la fenêtre de l'antichambre, qui donnait sur la place.

« Écoutez-moi ! Étant donné qu'il arrive encore du monde des communes voisines, le podestat ordonne que la voyante ne reçoive que des habitants de Vigàta. Le contrôle sera effectué par un employé de l'état civil. Les personnes extérieures peuvent rentrer chez elles. »

Sur la place, ce fut la défarde générale.

Résultat : quatre blessés légers et trois arrestations. L'employé de l'état civil se posta dans l'antichambre avec son registre.

Vers onze heures arriva un homme d'une cinquantaine d'années, gauné de noir des pieds à la tête et une serviette tout aussi noire à la main. Il était accompagné par un agent de police qui lui avait frayé un chemin dans la queue en quinchant :

« Ce monsieur n'est pas un client ! Il doit dire deux mots à la voyante, puis il repartira. »

Quand le client en cours sortit, l'homme entra et se présenta :

« Maître Michele Caruana, défenseur de Gaetano Zummo actuellement incarcéré à la prison de San Vito à Montelusa.

— Que voulez-vous de moi ?

— M. Zummo m'a dit de m'adresser à vous pour mon avance sur honoraires.

— Avez-vous un papier qui atteste que vous êtes son avocat ?

— Non, mais pour me faire reconnaître de façon indiscutable, M. Zummo m'a révélé quelque chose.

— À savoir ? »

L'avocat se pencha et lui parla à l'oreille. La voyante rougit et demanda :

« À combien s'élève cette avance ?

— Cinq cents lires. »

Plus d'une journée de travail ! Et ce n'était qu'une avance ! Gaetano avait donc l'intention de la sucer jusqu'à la moëlle ? Comme que comme, elle ne pouvait pas le laisser moisir derrière les barreaux. Elle appela Jachino, se fit donner les pécuniaux, les tendit à l'avocat. Mais celui-ci ne se dégroba pas.

« Que voulez-vous encore ?

— M. Zummo m'a chargé de vous dire qu'il lui faut deux cents lires pour ses dépenses personnelles, cigarettes, vin et autres produits de cantine. Vous pouvez me les donner, je les lui remettrai. »

La voyante acquiesça de la tête et Jachino allait s'exécuter, quand un doute le traversa. Allez savoir pourquoi, il trouvait la chose louche.

« Pardon, mais comment pouvons-nous être sûrs que vous êtes l'avocat de M. Zummo ? Montrez-moi votre mandat.

— Je n'ai pas encore le papier officiel. Mais je me suis fait reconnaître de madame. »

Jachino apincha Caterina qui rougit derechef et dit que l'avocat était informé d'un détail que seul Gaetano pouvait connaître.

« À savoir ? » insista Jachino.

Caterina ne répondit pas. Alors l'avocat parla.

« Madame a un grain de beauté sur le sacrum. »

Un grain de beauté que Jachino avait eu pleinement l'occasion de découvrir. Mais ça n'avait point de nez qu'un détenu révèle ce genre de secret à son avocat !

Jachino se précipita hors de la pièce, se pencha à la fenêtre de l'antichambre et se mit à quinqueter :

« Police ! Police ! »

Jachino exposa l'affaire aux agents. L'un d'eux réclama ses papiers à l'avocat. Il apparut tout d'abord qu'il ne s'appelait pas Michele Caruana, mais Riccardo Bonsignore.

Un autre agent alla quérir les carabiniers. Il apparut alors qu'il n'était pas avocat non plus. Et que, jusqu'à la veille, il était le compagnon de cellule de Gaetano Zummo. En fin finable, le faux avocat avoua qu'il était son complice dans la tentative d'extorquer six cents liras à la voyante.

Laquelle se jura, et jura à Jachino, que pour ce qui la concernait, à partir de cet instant, Gaetano pouvait bien pourrir en prison.

Quatre

Le matin du même jour, don Paolino Milluso se rendit chez Tano Verruso. Il s'agissait d'acheter le jardin sans détarder. Et pour rédiger l'acte à la chaude, il s'était fait accompagner par maître Digiovanni, le notaire.

Quand la femme de Verruso, Giurlanna, le vit surgir au bout de la rue, elle donna le signal à son mari :

« Va te coucher, vite ! »

La veille, ils avaient barjaflé ni peu ni trop pour conclure que c'était Giurlanna qui négocierait avec don Paolino, parce qu'en sa présence Tano n'était plus qu'une marnèfle.

Quand don Paolino entra avec le notaire, Giurlanna ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche :

« Mon mari est à plat de lit.

— Il est emboconé ?

— Oui monsieur. Il a fait un rêve épouvantable cette nuit et depuis il a quarante de fièvre.

— Bigre, quel rêve ?

— C'était une apparition : son arrière-grand-père, son grand-père et son père, tous les trois à la queue leu leu sous forme de squelettes parlants, l'ont averti que, s'il vendait le jardin, il se retrouverait lui aussi à l'état de squelette d'ici une semaine.

— Mais c'est tout des charamènes !

— Charamènes ou pas, il n'est plus question de vendre le jardin. Il faut que vous compreniez. Au revoir.

— Minute, fit don Paolino. On peut trouver moyen de moyenner.

— Que voulez-vous donc moyenner ? Il a bien raison de ne pas vouloir perdre la vie pour cent mille pauvres liras !

— Comment ça, cent mille liras ? Vous déparlez ! Ce jardin en vaut cinq mille à tout casser.

— Ah oui ? C'est tout ce que coûte une vie humaine pour vous ? »

Entré à neuf heures, don Paolo ressortit à midi. Ils avaient fait pache pour cinquante-deux mille liras à payer comptant. Don Paolino avait trente mille liras sur lui, le notaire lui prêta les vingt-deux mille autres.

Giurlanna avait exigé les deux mille lires supplémentaires comme contribution à l'inévitable enterrement de son mari.

L'arrêté du podestat avait pour conséquence une forte réduction des clients en attente, si bien que Jachino estima qu'en travaillant toute la journée et le lendemain matin, ils en auraient fini avec les postulants vigatais.

À seize heures, la voyante reçut un jeune homme d'une vingtaine d'années, blanc comme un cachet d'aspirine, qui, à la façon dont il était gauné, devait être chargé d'argent comme un crapaud de plumes. Il était nerveux et passablement empégé.

« Je viens à la place de ma mère.

— Impossible. La boule de cristal exige la présence de la personne concernée.

— Mais je viens pour une prière. Pouvez-vous faire une bonne action ?

— Je vous écoute.

— Ma mère est employée chez les Vanasco depuis quarante ans. Ces gens ont toute confiance en elle. Il y a un an, une partie des bijoux de Mme Vanasco a disparu. Un voleur entré par la fenêtre avait raflé une broche précieuse, une bague de brillants et deux paires de boucles d'oreilles. En gros, un quart des bijoux.

— Pourquoi n'a-t-il pas tout estorché ?

— Facile : il n'y avait pas plus de voleur que sur ma main. C'est ma mère qui s'était servie, mais personne ne s'en est jamais douté.

— Pourquoi l'a-t-elle fait ?

— Pour moi. J'étais tombé gravement malade et elle n'avait pas l'argent pour me faire soigner. Elle a barboté ce qu'elle jugeait suffisant pour payer les médecins. Elle a engagé la broche et mis de côté les autres bijoux. Mais ma maladie s'est révélée moins grave qu'elle ne paraissait au début. Pour le faire court, j'étais guéri au bout de deux mois. En travaillant et en économisant, nous avons racheté la broche.

— Alors où est le problème ?

— Le problème est le suivant : comment rendre la broche, la bague et les boucles d'oreilles ? Ma mère n'a pas le courage de passer pour une voleuse aux yeux des Vanasco, qui l'estiment et l'apprécient. Et comme Mme Vanasco pense toujours à ses bijoux perdus, ma mère l'a convaincue de vous consulter. Elle sera ici à six heures.

— J'ai compris. Où votre mère a-t-elle caché les bijoux ?

— Elle les a déposés dans le tronc creux d'un olivier, le plus proche

du portail de leur propriété.

— C'est entendu, faites-moi confiance.

— Combien voulez-vous pour votre peine ?

— Rien.

— Puis-je vous embrasser la main ? »

La voyante la lui tendit. À six heures, Mme Vanasco arriva. À six heures dix, elle sortait presque en dansant de joie et au lieu de payer à Jachino le tarif habituel de cinq lires, elle lui donna un billet de cinquante en refusant la monnaie.

Quand ils s'assirent à table pour dîner, Caterina raconta à Jachino l'histoire du jeune homme et des bijoux mussés dans le tronc de l'olivier.

« C'est ainsi qu'on invente des trésors », commenta Jachino en riant.

Puis il redevint sérieux. Toute la journée, il n'avait eu qu'une idée dans le coqueluchon.

« Demain, ton travail à Vigàta sera fini.

— Et alors ? Ce ne sont pas les endroits où aller qui manquent !

— Et qui va t'aider ? Tu veux retourner avec Gaetano ?

— Jamais de la vie ! »

Puis en l'apinchant sans trop savoir ni lier ni délier, elle ajouta :

« J'avais cru... que tu serais partant.

— Et tu ne te trompais pas ! » rebriqua Jachino en bondissant par-dessus la table et en agrippant sa Caterina.

Au bout d'un certain temps, elle suggéra :

« On pourrait peut-être s'installer plus confortablement ? »

Ils allèrent sur le lit.

« Je ne veux plus te quitter, mon trésor ! lui murmura Caterina.

— C'est moi qui ne te quitterai pas ! »

Vers trois heures du matin, Jachino lui expliqua qu'il ne pouvait pas partir de Vigàta incontinent, il lui fallait une paire de jours pour régler ses affaires.

« Quelles affaires ?

— Je possède ici des terrains, des maisons...

— Alors tu es moyenné ?

— Disons que je vis de mes rentes. Voilà ce que je te propose. Demain, comme tu n'as plus de clients à recevoir, tu quitteras l'hôtel pour t'installer ici chez moi. Tu te reposeras trois ou quatre jours et ensuite, si tu veux, tu recommenceras à travailler. »

Il se trouva qu'entre-temps, rentrant chez lui vers vingt heures pour dîner, don Paolino Milluso avait soudain été traversé par une idée. Une idée inquiétante qui le mit tout en dare.

Et si la voyante, qui connaissait désormais l'existence d'un trésor dans un jardin, cherchait de quel jardin il s'agissait, creusait en douce avec l'aide de Jachino Pizzuto et lui estorchait son trésor ? Le jardin se trouvait dans un endroit isolé et n'avait ni clôture ni chien de garde. Ils pouvaient faire comme chez eux jusqu'au matin, personne ne les dérangerait !

Il fallait trouver une parade. Don Paolino réfléchit rapidement, puis sans catoller, alla chapoter chez Munniddro Cosimato, son bras droit, à qui il ordonna de convoquer tous ses hommes, munis de pelles et de pioches, pour vingt-deux heures au lieu-dit Parrinello.

Ils commencèrent à creuser le jardin sous la lune, à vingt-deux heures trente. Ils creusèrent la nuit, ils creusèrent l'aube venue, ils creusèrent le jour levé. À dix heures et demie du matin, ils avaient dépassé les dix mètres de profondeur. Pas plus de trésor que de beurre en branche.

« Creusez encore », ordonna don Paolino.

Mais il se délavorait le fège. Et si la voyante avait raison ? Si le trésor s'enfonçait de plus en plus parce qu'il n'avait pas respecté le délai ? Il était en nage, la sueur l'aveuglait. Et régulièrement, il manquait suffoquer.

À quinze heures, le dernier client entra dans la pièce de la voyante. À quinze heures trente, valise bouclée, Jachino payait l'hôtel et sortait avec elle. Ils firent le chemin bras dessus bras dessous. Comme des prétendus ou comme mari et femme.

« À partir de maintenant, cette maison est la tienne », lui dit Jachino quand elle eut passé le seuil.

Caterina s'assit sur la chaise qui était dans l'entrée et se cacha le visage entre les mains pour pleurer sans bruit.

À dix-sept heures, Muniddro Cosimato et les dix hommes de don Paolino jetèrent l'éponge, trop éclenés pour continuer. Don Paolino sembla détrancanner pour de bon. Il se mit à jurer comme un pattier en sautant d'un pied sur l'autre et dégaina son revolver.

« Je vous ordonne de continuer !

— Va falloir vous calmer ! » rebriqua Cosimato d'un ton sec.

Bave aux lèvres et yeux écarabillés, don Paolino tira son lieutenant

comme un lapin. Il le toucha au bras, lui causant une blessure sans gravité, et immédiatement après, eut une attaque.

Il ferma les yeux, le revolver lui tomba des mains. Il fit deux pas en avant en trampilant et dérupa dans la fosse. Serrant son bras qui saignait, Cosimato se pencha pour apincher. Et comprit sans qu'on lui fasse un dessin que don Paolino avait défunté.

« Recouvrez-le », ordonna-t-il.

Désormais le boss, c'était lui. Et ses hommes entreprirent de combler le trou qu'ils venaient de creuser.

Le lendemain matin, Jachino emmena Caterina en voiture dans sa vigne de la colline de Santomorone.

« Pour les vendanges, tu arrêteras ton travail de voyante, et tu viendras ici. C'est toujours un moment où l'on côtoie le bonheur. »

Elle le regarda. Comment Anita avait-elle pu quitter un homme pareil ? Jachino sembla lire dans ses pensées.

« Elle aimait la vie en ville. »

Il l'emmena ensuite dans la petite maison qu'il possédait à Capo Russello. Elle était posée tout au bout du bout d'une pointe de terre qui s'avancait dans la mer et le terrain derrière se révéla être un petit coin de paradis verdoyant, tout en arbres, feuilles et fruits.

« Je veux me baigner dans la mer ! » s'écria Caterina.

Ils descendirent jusqu'à la plage d'un jaune d'or. Il n'y avait pas âme qui vive à part les mouettes. Caterina se défubla de sa robe et entra dans l'eau en combinaison. Jachino la suivit en slip. Puis ils se séchèrent au soleil. De retour dans la maison pour manger le pique-nique qu'ils avaient apporté de Vigàta, Jachino déclara :

« Je dois d'abord faire quelque chose. »

Il alla dans la chambre à coucher, prit les deux photographies d'Anita qui s'y trouvaient, les emporta dehors et les brûla.

Quand le soleil déclina, Jachino lui demanda :

« Veux-tu rentrer à Vigàta ? »

— Non, répondit Caterina. Je veux rester ici. »

Puis, l'apinchant au fond des yeux, elle ajouta :

« Pour toujours. »

Ainsi comme ainsi, la carrière de la magicienne de Zammut, Arsenia, voyante extra-lucide, prit fin dans une maisonnette de Capo Russello.

Soixante ans plus tard, un pauvre manoeuvre qui creusait un puits près du lieu-dit Parrinello, découvrit un trésor qui lui permit de payer des études à son fils. Une pleine poignée d'or : une chaîne de montre, une chevalière avec un gros blason, une épingle à cravate, une gourmette avec une corne et deux dents.

La tête de mort propriétaire des deux dents ne refit jamais surface.

La révélation

Un

Les Américains et les Anglais avaient débarqué en Sicile en juillet 1943 et au fur et à mesure qu'ils débarrassaient le pays des Allemands, on libérait les antifascistes que Mussolini avait pu tout à sa mode condamner à la prison ou à la relégation. De retour chez eux, après une période de repos, la plupart repiquait à la politique.

À Vigàta par exemple, on vit revenir don Manuelli Scozzari, un vieux libéral qui était resté dix ans en relégation à Lipari. De collagne avec lui, dans la même île, se trouvait un autre Vigatais, Luici Prestia, communiste pur et dur, qui prêchait l'amour libre et prônait le bûcher pour le pape, ses cardinaux et ses évêques. Il avait passé cinq ans en prison et quatre en relégation. Il lui en restait deux à purger, quand les Américains étaient arrivés à Lipari.

Mais Prestia avait refusé tout net d'être libéré par des Ricains. Claquemuré chez lui, il refusait de se laisser arraisonner.

« Écoute voir, Prestia, le fascisme est tombé et maintenant on vit en démocratie, vint plaider le maire tout frais nommé. Les Américains nous ont libérés. *Ergo* tu n'es plus relégué et tu peux te rapatrier à ta guise.

— Je ne me considère pas comme libéré.

— Et pourquoi ?

— Parce que les Ricains ne sont que des sampilles de capitalistes. Et que je ne veux rien bricater avec eux. »

Pour que la situation se débloque, il fallut la visite d'un vieux camarade communiste, compagnon de détention de Gramsci, qui sut convaincre Prestia que, sans l'aide des camarades soviétiques, les Ricains auraient bridé l'âne par le cul. Sans compter que le parti avait besoin d'hommes comme lui.

« Et puis, ainsi comme ainsi, si moi j'ai accepté d'être libéré par les Ricains, tu vas arrêter de leur faire la bobbe. »

Prestia avait obtempéré. Mais alors pourquoi n'était-il toujours pas rentré ? Au bout d'une semaine sans rien voir venir, Nunzia, la femme de Prestia, alla chapoter à la porte de don Manuelli. La bonne vint ouvrir.

« Que voulez-vous ?

— Parler à don Manuelli.

- Je vous préviens que don Manuelli ne parle pas.
- Que voulez-vous dire ?
- Qu'après dix ans sans parler à personne, il s'est déshabitué.
- Et pourquoi est-il resté dix ans sans parler ?
- Parce que les autres relégués de Lipari étaient des communistes et qu'il ne cause pas aux communistes. »

Alors Nunzia comprit qu'elle menait les poules pisser. Elle prit congé et repartit comme elle était venue. Ne sachant plus quelle pièce coudre, elle alla trouver l'adjudant des carabinieri, qui s'appelait Gaspano Trupia et connaissait bien Luici, vu qu'il l'avait arrêté une paire de fois avant qu'on ne le colle derrière les barreaux.

« Adjudant, s'il vous plaît, aidez-moi à découvrir pourquoi mon mari ne rentre pas.

— C'est pas la chose de dire, mais avez-vous vraiment avantage à ce qu'il rentre ?

— Je suis sa femme.

— Moi, à l'idée qu'il réapparaisse un de ces quatre matins, je me délavore le fège. Sans lui, on avait une paix royale. En comparaison, les bombes c'étaient des rises ! Comme que comme, je vais m'informer et je vous dirai. »

Il apparut qu'ayant pris acte de sa libération, Prestia avait filé sans catoller chez l'ancien secrétaire du parti fasciste de Lipari, à qui il avait botté l'arrière-train bon cœur bon argent. Arrêté, il avait écopé d'un an de prison.

« Si c'est ça la libération, vous pouvez vous la mettre où je pense », avait-il quinché aux carabinieri qui lui passaient les menottes.

Il revenait de droit à Prestia de devenir secrétaire de la cellule communiste de Vigàta, mais comme il se retrouvait derechef sous les verrous, les camarades élurent secrétaire provisoire Turiddruzzo Arnone, un gars d'aplomb d'une trentaine d'années, avocat, qui avait pour oncle le père Anselmo Caruana.

Comme bien s'accorde, les camarades jurèrent que jamais au grand jamais Prestia ne devait apprendre qu'un neveu de curé était devenu secrétaire, même provisoire. Il l'aurait perçu comme une offense personnelle et leur aurait brisé la dévotion à n'en plus finir.

Une année passa, mais pas plus de Luici Prestia que de beurre en bouteille. Sa pauvre beline de femme retourna voir l'adjudant.

On apprit ainsi que son mari avait rempli pour un an. Condamné pour avoir, semblait-il, rousti à la gare de Milazzo un drapeau rouge planté devant une voie et entonné *l'Internationale*. On avait évité par

miracle la collision entre l'express Palerme-Messine et un train de marchandises. Quant au chef de gare qui avait tenté de lui arracher le drapeau des mains, il avait reçu la mornifle de sa vie.

« Tant mieux, avait commenté l'adjudant Trupia. De Milazzo à ici, la route est longue, Dieu merci. »

Comme bien on pense, Turiddruzzo Arnone fut reconduit dans ses fonctions pour un an. Le même soir, son oncle, le père Caruana, l'envoya chercher en grand secret pour lui parler.

« Mon cher neveu, j'ai appris qu'on a flanqué derechef Prestia en prison comme il le mérite. Quelles sont vos intentions au parti communiste ?

— À quel sujet, tonton ?

— Ce n'est pas l'embarras : ainsi comme ainsi, il s'agit de refaire l'Italie et en premier lieu la Sicile. Comme porte-parole des communistes, je sais que tu ne te contre-pointes avec personne, que ce soient les socialistes, les démocrates-chrétiens, les libéraux ou le Partito d'Azione. Je me trompe ?

— Non.

— Tant que tu seras secrétaire, tout ira pour le mieux. Mais tu peux me dire ce qui va se passer quand Prestia rentrera ?

— Que veux-tu qu'il se passe, tonton ?

— Il te faut un dessin ? Ce mandrin est un fou furieux ! Têtu comme un âne rouge ! Il se tiripillera avec tout le monde et le parti communiste se retrouvera isolé. Tout seul comme un chien galeux. Penses-y. Je te le dis dans votre intérêt. »

Turiddruzzo Arnone passa sa nuit à brouger les paroles de son oncle. Et il arriva à la conclusion que l'homme de Dieu avait raison. Du coup, il convoqua les camarades pour leur redévider le patrigot, mais en le présentant comme une idée de son cru. Et il conclut :

« Pour qu'il n'y ait pas d'embrouille, je vous annonce que je ne veux plus être secrétaire. »

Le débat était ouvert.

Sciaverio Cosimato, et trente camarades avec lui, se déclarèrent d'accord avec le secrétaire, Prestia était un problème qu'il fallait aborder sans catoller.

Filippo Tornatore, et trente camarades avec lui, rebriquait que si Prestia revenait, il devait être nommé secrétaire sans barguigner.

Le seul à ne pas piper mot était 'Ngiolino Tararà, l'ami de toujours de Prestia.

« Et toi, qu'en penses-tu ? s'enquit Turiddruzzo.

— Pas grand-chose.
— Ce n'est pas une réponse.
— Alors d'accord. Si je dois être sincère, je vous dirai comme je le pense que c'est tout barque à travers, cette histoire.

— Quelle histoire ?
— Le non-retour de Prestia.
— Explique-toi.

— C'est pas dur. Un gars moisit cinq ans en prison, puis on l'expédie directement en relégation. Il se tape quatre ans de relégation, puis on le libère parce que le fascisme est fini. Maintenant, je le demande à chacun de vous ici présent : qu'auriez-vous fait au bout de neuf ans sans voir votre famille ?

— On serait rentrés chez nous ! fut la quinchée presque unanime.
— Tandis que lui se fait arrêter une première fois. Puis une seconde. Vous ne croyez pas qu'il y a anguille sous roche ?

— À savoir ? demanda Turiddruzzo.

— Qu'il le fait exprès ! »

Tout le monde resta bauché en place.

« Qu'il a peur de rentrer, expliqua Tararà.

— Tu gandoises ? fit Tornatore. Et tu serais le meilleur ami de Prestia ? Tu ne sais pas que ce gus n'a peur de rien ?

— Compte non tenu du fait qu'à mon humble avis, même le héros le plus courageux de la terre tombe tôt ou tard sur un truc qui l'effraie...

— Minute ! s'écria Gennarino Cosco. Je réclame une explication immédiate !

— On t'écoute, dit Turiddruzzo.

— Je voudrais entendre du camarade Tararà si, selon lui, le camarade Staline, notre lumière et notre guide à tous, peut avoir peur lui aussi. »

Silence de mort. Tout le monde se retourna pour apincher Tararà, blême comme une merde de laitier.

« Lui aussi », rebriqua Tararà.

Ce fut la défarde. Certains voulaient expulser Tararà du parti séance tenante, d'autres protestaient en disant que c'était une simple opinion personnelle du camarade. En fin finable, Turiddruzzo réussit à obtenir un peu de silence.

« Je voudrais que le camarade Tararà donne sa conclusion.

— Ma conclusion ? Elle coule de source : il faut trouver le pourquoi du comment, sinon je suis prêt à parier mes bijoux de famille que cet

énergumène se fera arrêter une troisième fois.

— Je propose de créer une commission composée des camarades Tararà, Cosimato, Tornatore et moi-même », déclara Turiddruzzo Arnone.

Et la séance fut levée.

À vingt et une heures le même jour, Tararà alla chapoter chez Turiddruzzo.

« Un problème ?

— Je voudrais te parler discrètement seul à seul en ta qualité de secrétaire. »

Turiddruzzo le fit entrer et lui offrit un verre de vin.

« Turiddruzzo, quel âge as-tu ?

— Vingt-neuf ans.

— Tu te souviens de l'arrestation de Prestia ?

— Pour sûr !

— Tu te souviens de ce qui s'est passé ?

— Oui, le directeur de la prison l'a envoyé directement à l'hôpital, parce que les fascistes l'avaient laissé à moitié défunté.

— C'est ce qu'on a raconté. »

Turiddruzzo le regarda, épatouflé.

« Pourquoi ? Ça ne s'est pas passé comme ça ? »

Tararà secoua négativement le coqueluchon.

« Et toi, tu as le fin mot de l'histoire ? »

Tararà secoua affirmativement le coqueluchon.

« Les carabiniers ne l'ont pas arrêté chez lui, mais à l'hôpital. J'étais allé le voir.

— Ainsi comme ainsi, il ne s'était pas pris cette avoinée des fascistes ? On l'avait amoché avant ?

— Oui.

— Qui, alors ?

— Je vais te le dire, mais tu ne dois pas vendre la carabasse. Promis ?

— Parole d'honneur. Qui lui avait flanqué cette tapassée ?

— Nunzia.

— Sa femme ? demanda Turiddruzzo ébaffé.

— Oui, monsieur.

— Mais enfin, Nunzia nioule toutes les larmes de son corps parce

que son mari ne rentre pas !

— Justement. Elle veut finir ce qu'elle a engrené.

— Pourrais-tu t'expliquer ?

— Un soir où sa femme était à Palerme avec leur gamin qui avait un an à l'époque, Prestia, qui a toujours prêché urbi et orbi l'amour libre, avait voulu passer de la théorie à la pratique.

— Comment ça ?

— Il amena chez lui les deux sœurs Melchiorre, les filles du directeur de la centrale électrique, deux jolies canantes de Bologne, qu'on savait être communistes. Ils étaient au lit tous les trois quand Nunzia est rentrée à l'improviste. C'est ainsi qu'elle l'a expédié à l'hôpital tout déclaveté.

— Mais ce sont de vieilles lunes !

— Sur son lit d'hosto, Prestia m'a confié que Nunzia lui avait promis qu'elle donnerait le tour à ce qu'elle avait commencé dès qu'il reviendrait.

— Penses-tu ! Dix ans ont passé. Nunzia lui a sûrement pardonné.

— On voit que tu ne connais pas Nunzia. Elle tient toujours ses promesses.

— Que peut-on faire ?

— Nunzia n'est pas communiste, c'est une mange-bon-Dieu pur jus. Parles-en à ton oncle curé. Nunzia l'écouterà, lui.

— Et que devrait faire mon oncle ?

— Obtenir de Nunzia qu'elle écrive une lettre où elle jure qu'elle lui a pardonné. Et qu'elle la lui envoie à la prison. »

Deux

« Je ne ferai jamais une chose pareille ! Quand bien même vous viendriez me supplier à genoux ! Quand bien même je verrais le parti communiste au complet, Togliatti en tête, franchir le seuil de mon église, se confesser et communier ! quinchâ le père Caruana, quand son neveu Turiddruzzo lui eut exposé l'affaire.

— Mais tonton...

— Tonton, mon cul ! » rebriqua le curé qui, quand il prenait son foutraud, se livrait à de vigoureux écarts de langage.

« Pouvez-vous m'expliquer ce qui vous en monte ? » insista Turiddruzzo, lequel pourtant, connaissant son tonton, avait déjà compris qu'il essayait de plumer un crapaud.

« Là, c'est un peu fort ! Tu te rends compte que tu viens me demander d'aider le plus féroce ennemi de l'Église à revenir à Vigàta ? Ce satan de Prestià ? Qui ne mérite que les flammes de l'enfer ? Sa femme a eu bien raison de lui flanquer sa taugnée quand elle l'a découvert à plat de lit avec deux pourtrônes. Et elle a toujours raison de vouloir lui donner le reste. Et puis tu sais ce qu'on dit : entre mari et femme, ne glisse pas le petit doigt. »

En entendant cette dernière phrase, Turiddruzzo sentit le sang lui bouillir derrière les oreilles.

« Il y a pourtant eu une occasion où entre mari et femme vous avez glissé largement plus que le petit doigt ! »

Le père Caruana vira au rouge pivoine, à croire qu'il allait prendre une attaque.

Turiddruzzo faisait allusion à des piapias qui avaient couru le pays une dizaine d'années auparavant. M^{me} Erminia Boccolato, une belle canante dans la trentaine, était affligée d'un mari à la main leste. Ainsi comme ainsi, chaque fois que son bonhomme lui filait une brossée, elle se réfugiait à l'église se faire consoler par le père Caruana. De consolation en consolation, la dame un beau matin se retrouva la grange pleine. Or comme son mari ne la touchait pas depuis six mois et qu'Erminia ne mettait le nez dehors que pour aller à l'église, les limes douces affirmèrent qu'elle portait le fruit soit des œuvres du curé soit de celles de l'Esprit saint. *Tertium non datur.*

Le père Caruana retrouva ce qu'il lui fallait de calme pour flanquer son Turiddruzzo de neveu à la porte en le sommant de ne plus

remettre les pieds chez lui.

Turiddruzzo rapporta en privé à Tararà l'échec de sa mission auprès du tonton, puis il réunit la commission.

Tornatore prit la parole en premier.

« Camarades, je dois vous déclarer d'emblée que, pour ma part, je mets en doute que Prestia fasse le vert et le sec pour ne pas rentrer, ainsi que l'affirme le camarade Tararà. En revanche, je suis convaincu que le hic est un excès de pression.

— On ne parle pourtant pas d'une locomotive ni d'un paquebot, que je sache, gongonna Cosimato.

— Explique-toi, réclama Turiddruzzo.

— Camarades, je pense qu'au cours de ces neuf années, le camarade Prestia a tant tellement accumulé de haine contre la société bourgeoise qu'il ressemble maintenant à une chaudière en surchauffe. Dès que l'occasion s'en présente, il pète la guille, histoire de faire baisser la pression.

— Et que proposes-tu ? demanda Turiddruzzo.

— J'ai pris mes renseignements. Prestia sort de prison après-demain. Je propose que deux camarades aillent le chercher et que, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, ils le ramènent ici sans le laisser s'abader, de sorte qu'il ne pourra pas pisser à côté du bénitier.

— C'est pas pour la chose de dire, mais ça ressemble à une arrestation », commenta Tararà.

Tornatore écarta les bras.

« On pourrait essayer..., dit Turiddruzzo sans grande conviction.

— Minute, intervint Cosimato. Selon le camarade Tornatore, Prestia serait une chaudière prête à exploser et les deux gars qui iront le récupérer devront veiller à ce qu'il ne pète pas la guille. C'est bien ça ?

— Tu as tout compris, répondit Tornatore.

— Et vous préférez que Prestia pète la guille ou que sa chaudière explose ici, à Vigàta ? Mais vous vous rendez compte que cet animal est une bombe ambulante ? Que s'il lâche la bonde, ça va faire sacrément vilain et que la cellule pourrait être fermée ? Et nous moisir en cabane ?

— Alors que proposes-tu ?

— Que personne n'aille le chercher. Observons comment il se comporte cette fois-ci et on tâchera moyen de moyenner. »

Cette dernière proposition fut adoptée.

Comme tous les jeudis soir depuis vingt ans, Tararà alla dîner chez Nunzia. Prestia en avait disposé ainsi quand il s'était marié. Et les dîners du jeudi soir avaient continué quand Prestia avait atterri en prison.

De son côté, Nunzia était bien benaise de la visite de ce vieil ami de la famille, qui l'aidait souvent à résoudre des problèmes qu'une femme seule avec un garçon de bientôt dix ans n'avait pas facile à régler.

Mais ce soir-là, Tararà vint dans un but précis : convaincre Nunzia d'écrire la lettre de pardon à son homme.

Quand ils eurent fini de dîner et que Nicolino, le fiston, alla se coucher, Tararà et Nunzia s'assirent sur le canapé pour discuter devant une bonne bouteille de vin.

« Vous a-t-on dit que Luici sera libéré après-demain ? lui demanda Tararà.

— Je le sais par l'adjudant. »

Avant de passer à la question suivante, 'Ngiolino Tararà sentit le besoin de loper un verre de vin cul sec. Et Nunzia qui, comme bien s'accorde, s'attendait à cette question, en lopa un elle aussi, mais en six gorgées.

« Qu'allez-vous faire ? »

Nunzia le regarda, ébaffée.

« Pourquoi ? Que devrais-je faire ? »

Femme dangereuse, pensa 'Ngiolino, tu ne veux donc pas vendre la carabasse ?

« C'est-à-dire qu'à l'hôpital, Luici m'a raconté que...

— Que vous a-t-il raconté ?

— Que vous lui aviez promis de vous venger à son retour et de lui donner le reste de l'étrillée qu'il avait encaissée. »

Nunzia se mit à rire et 'Ngiolino resta bauché en place. Nunzia riait doucement, d'un rire de gorge qui ressemblait au roucoulement de la colombe en amour. Et pour la première fois peut-être depuis toutes ces années qu'ils se connaissaient, Tararà la vit telle qu'elle était : une belle femme de quarante-deux ans. Sensipoté par cette découverte inattendue, il relicha un deuxième verre de vin. Et Nunzia l'imita.

« Luici s'est agouré, dit-elle au bout d'un moment.

— À savoir ?

— C'est vrai que je lui ai promis de me venger à son retour, mais pas en lui atousant une nouvelle brossée.

— Et comment ? »

Avant de rebriquer, Nunzia remplit leurs verres. Ils les posèrent en

silence. Puis Nunzia parla.

« Vous n' imaginez pas comment ? »

'Ngiolino l' imagina et resta coi. En fin finable, il reprit la parole.

« Et vous vous êtes vengée ?

— Pas encore. J'ai promis de le faire à son retour. Or il revient après-demain. C'est un peu comme s'il était déjà là, vous ne croyez pas ?

— J'en suis totalement convaincu, dit 'Ngiolino, en la prenant dans ses bras et en la renversant sur le canapé.

— Cela fait dix ans qu'un homme ne m'a pas touchée », lui murmura Nunzia à l'oreille, comme une sorte d'avertissement.

Au cours des trois heures qui suivirent, elle se rattrapa d'abonde.

Puis avant que 'Ngiolino reparte, elle lui dit :

« Entre nous, l'affaire s'arrête ici, n'est-ce pas ?

— Entendu.

— Et si vous le souhaitez, dites à Luici que je lui ai effectivement pardonné. »

Le lendemain matin, sans piper mot à personne, Tararà partit pour Milazzo. Comme bien on pense, il n'était pas nanti d'une autorisation de visite, mais il avait réfléchi au moyen de moyennier. Il se posta devant la prison et arrêta poliment le premier gardien qui s'apprêtait à entrer.

« Je vous prie de bien vouloir m'excuser, mais si vous pouviez me rendre un très grand service... »

Tout en se prodiguant en ronds de jambe, il laissait traîner un billet de cent sous les yeux du gardien.

« Si je peux...

— Oh ! Ce n'est pas gros de maux. Connaissez-vous un détenu qui s'appelle Luici Prestia ?

— Bien sûr.

— Il faudrait lui dire que son ami Tararà, c'est moi, lui fait savoir que sa femme Nunzia lui a pardonné.

— C'est tout ? » demanda le gardien en tendant la main pour agripper le billet de cent.

Mais Tararà recula prestement la main.

« J'attends sa réponse, précisa-t-il.

— Je reviens tout de suite », rebriqua le gardien.

Dix minutes plus tard, il était là.

« Je lui ai parlé. Il vous remercie. Il dit que vous lui avez enlevé un gros poids de sur le cœur. »

Et il tendit la main. Cette fois, Tararà le laissa choper le billet.

« Il sort demain, c'est ça ? » demanda-t-il.

Le gardien le regarda ébaffé.

« Comment ? Vous ne savez pas ?

— Que devrais-je savoir ?

— Avant-hier, votre ami a cherché garouille au gardien chef et l'a jeté hors de sa cellule à coups de pied. On lui en a redonné pour six mois. »

Tararà sortit de sa poche un second billet de cent. Les yeux du gardien brillèrent.

« Pourriez-vous me rendre un autre service ?

— À votre disposition.

— Pouvez-vous retourner lui demander quelque chose ?

— Dites.

— Demandez-lui s'il aurait atousé ces coups de pied au gardien chef s'il avait su que sa femme lui avait pardonné. »

Le gardien fit l'aller-retour.

« Il dit que ça n'aurait rien changé. »

Alors Tararà comprit qu'il avait pris merle pour renard. Les craintes de Luici étaient ailleurs.

Mais où ?

De retour à Vigàta, son premier geste fut d'avertir Nunzia.

« Luici s'est arrangé pour écoper de six mois supplémentaires. »

Nunzia ne se montra pas particulièrement bouliguée.

« On attendra », dit-elle.

Puis, apinchant 'Ngiolino au fond des yeux :

« Vous viendrez jeudi soir comme d'habitude ?

— Ce ne devrait pas être le cas ? »

Ils se comprirent sans avoir besoin d'un dessin. Manifestement, Nunzia avait pris goût à la vengeance.

Tararà informa Turiddruzzo que Prestia ne reviendrait pas avant six mois. Turiddruzzo convoqua alors la commission.

« Il me paraît évident que Prestia se démène comme un beau diable pour ne pas rentrer. »

Cosimato intervint :

« Cet oiseau est capable de se faire donner perpète.

— Alors qu'est-ce qu'on fait ? demanda Turiddruzzo.

— J'aurais bien une idée, dit Tornatore.

— On t'écoute.

— On pourrait aller à Palerme, voir Pasqualotto, le sénateur. »

C'était Pasqualotto qui à Lipari avait convaincu Prestia de se considérer comme libéré. Même s'il le devait à ces sampilles de Ricains.

« Et que pourrait faire le sénateur ?

— Rebelote. Il lui a déjà fait entendre raison une première fois. Maintenant on le prierait d'aller voir Prestia en prison. Il l'informerait que le parti lui ordonne de revenir à Vigàta remplir son devoir de communiste. »

La proposition fut adoptée à l'unanimité.

Turiddruzzo en sa qualité de secrétaire et Tararà d'ami intime furent mandés à Palerme auprès de Pasqualotto.

Trois

« Si je me souviens du camarade Prestia ? Mais bien sûr ! rebriqua le sénateur Pasqualotto en faisant la bobbe. Têtu comme un mulet de pâture. Quand il a décidé quelque chose, il faut que ça pète ou que ça craque. C'est une tête de cabochon. Mais il est vrai que c'est une drôle d'histoire.

— À qui le dites-vous ! » rebriqua Turiddruzzo.

Il était un peu déçu. Comme le sénateur était membre de la direction nationale du parti, il s'attendait à plus d'à-propos, à une plus grande rapidité de décision.

Tararà, lui, ne fit aucun commentaire.

« Mais donnait-il de ses nouvelles quand il était en relégation ? » s'enquit le sénateur.

Turiddruzzo apincha Tararà.

« Il m'a écrit plusieurs lettres de prison, répondit 'Ngiolino.

— Que disait-il ?

— Rien de spécial. Une demi-page de quelques lignes chaque fois.

— Et de Lipari ?

— Des cartes postales uniquement, tous les deux mois, presque toutes pareilles.

— Comment ça, pareilles ? demanda le sénateur.

— Vous savez, Luici Prestia a toujours été un taiseux. Tantôt la carte disait "Je suis en bonne santé, et toi ?", tantôt "Comment vas-tu, pour ma part je vais bien". Et je répondais sur le même ton "Je vais bien, et toi ?" Jusqu'au jour où les carabinieri ont débarqué chez moi et m'ont traîné à la caserne.

— Pourquoi ?

— Ils avaient pris idée qu'il s'agissait de messages codés. Ce fut la croix et la bannière pour les convaincre qu'il n'y avait pas de carabasse. J'ai reçu la dernière carte postale de Prestia le deux février.

— Tu en es sûr ? demanda le sénateur. Parce que nous avons été libérés début août. Entre février et août, il y a six mois. Comment se faisait-il qu'il ne t'écrivait plus ? »

Tararà haussa les épaules.

« Je n'en ai pas la moindre idée.

— Il est marié ? demanda encore le sénateur.

— Oui, et il a un fils, répondit Turiddruzzo.

— Et il leur a écrit ?

— Jamais », rebriqua Tararà.

Le sénateur le regarda bauché en place.

« Jamais ?

— Ils s'étaient tiripillés. Des histoires de famille.

— Ah », fit le sénateur.

Puis il continua :

« Avez-vous informé Prestia de l'ouverture d'une cellule de notre parti à Vigàta ?

— Je l'en ai informé personnellement par lettre recommandée avec accusé de réception, répondit Turiddruzzo. Le reçu m'est bien revenu, mais sans un mot. Silence radio.

— Donc il n'a pas pris sa carte, fut la conclusion logique du sénateur.

— Mais c'est vrai ! » s'exclama Turiddruzzo.

Personne n'avait pensé à ce détail. Qui n'était pas des ruses.

« Du coup, au nom de quel parti voulez-vous que j'aille lui parler, s'il n'est même pas inscrit chez nous ? » fit Pasqualotto.

Il réfléchit un instant, puis reprit la parole.

« Il vaut peut-être mieux que je n'expose pas le parti et moi-même à demander de la laine à un âne. Allez plutôt le voir vous. Je vous obtiendrai un parloir pour demain matin.

— Dans ce cas, déclara Turiddruzzo, j'accompagnerai Tararà à Milazzo, mais il ira lui parler tout seul. Prestia ne me connaît ni d'Ève ni d'Adam. »

Le train était en retard et l'horaire de parloir des détenus passé depuis longtemps. Le gardien à la porte ne laissa même pas entrer Tararà. Celui-ci revenait vers le bar où l'attendait Turiddruzzo, quand il s'entendit vochier.

« Cher ami ! »

Il se retourna. C'était le gardien de l'autre jour.

« Que faites-vous ici ? »

Tararà lui expliqua la situation, deux billets de cent à la main.

« Pas de problème », rebriqua le gardien.

Dix minutes plus tard, Tararà était dans une petite pièce aveugle, meublée d'une table et de deux chaises. Il s'assit et attendit. La porte

s'ouvrit, livrant passage au gardien et à Prestia.

« Vous avez dix minutes, pas une de plus », précisa le gardien en sortant et en refermant la porte.

Les deux hommes restèrent seuls.

Tararà n'en croyait pas ses yeux.

Doux Jésus, comme Luici avait changé !

Il avait toujours été grand, un mètre quatre-vingts, et la prison ne lui avait pas plié l'échine. Mais il était devenu sec comme un picarlat et maigre à baiser une bique entre les deux cornes, sans compter qu'il s'était laissé pousser la barbe jusqu'au ventre, pire que saint Joseph. Sa main droite était enfoncée dans sa poche et l'on voyait sous le tissu du pantalon ses doigts bouger sans déceffer, tandis qu'il remuait les lèvres sans sortir un son.

Que comptait-il ? Les centimes qu'il avait au fond de sa faque ?

Tararà se leva d'un bond et courut le prendre dans ses bras. Prestia ne se dégroba pas, restant pique-plante, un bras le long du corps, une main dans la poche, le visage impassible, les lèvres en mouvement.

Tararà eut le sentiment que son ami ne l'avait pas remis.

« Luici, je suis Tararà.

— Je sais », rebriqua Prestia en s'asseyant.

Tararà s'assit aussi, mais parce qu'il se sentait les jambes en tige de violette.

Que signifiait cet accueil indifférent ? Il avait mille questions à poser, mais il n'arrivait pas à en articuler une seule. Pendant ce temps, Prestia ne le lâchait pas des yeux.

Le regard, oui, son fameux regard à couper un clou n'avait pas changé, il vous transperçait et vous ne saviez plus où vous mettre.

« Les mouettes sont toujours là ? »

Tararà ne comprit pas.

« Les mouettes ?

— Oui, les mouettes qui entrent au crépuscule dans le port à la suite des tartanes. »

Quelles charamènes lui passaient par la tête ?

« Il n'y a plus de tartanes, mais des bateaux de pêche à moteur.

— D'accord, mais les mouettes ?

— Elles sont toujours là. »

Une sueur froide benouilla Tararà. Si ça se trouvait, Prestia détrancanait complet.

« Et le gardien du cimetière est toujours Pitirino Ingrassia ?

— Non, Pitrino a défunté sous un bombardement, répondit Tararà, de plus en plus ébaffé.

— Ah », fit Prestia.

Tararà avait maintenant la corgnôlon sec, il aurait donné cher pour un verre d'eau.

« 'Ngili, il faut que je te dise quelque chose, fit soudain Prestia en baissant la voix.

— Je t'écoute », répondit Tararà en se penchant vers lui.

Prestia l'apincha. Son regard pénétra au fond de son cerveau et de son cœur. Un bistouri.

« Repens-toi.

— Hein ?

— Repens-toi. »

La porte s'ouvrit.

« La visite est finie. »

Sans piper mot ni lui adresser un signe d'au revoir, Prestia se leva et sortit derrière le gardien. Il fallut cinq bonnes minutes à Tararà pour se ravoir, se lever et quitter la pièce lui aussi. Ainsi comme ainsi, Prestia avait compris d'un seul regard combien il était gêné et il en avait tiré ses conclusions, le sommant de se repentir de sa relation avec Nunzia. Car il était clair que Prestia avait découvert le pot aux roses grâce à cette faculté qui avait toujours été la sienne de percevoir les gens à jour au premier coup d'œil et qui, comme bien on pense, s'était renforcée avec la prison et la relégation.

Turiddruzzo l'attendait assis dans un bar voisin.

« Que t'a-t-il dit ?

— Il me faut un cognac. »

Après avoir loupé son verre, il déclara :

« Prestia n'était pas là.

— Comment ça, il n'était pas là ?

— Il y avait un détenu qui lui ressemblait, mais ce n'était pas lui.

— Qu'est-ce que tu me chantes ?

— Écoute, le paroissien qui m'a parlé ne pouvait pas être lui.

— Mais pourquoi ? Bon, tu vas me rabâter exactement ce que vous vous êtes dit.

— D'abord, il m'a demandé s'il y avait toujours des mouettes à Vigàta.

— Sans déparler ?

— Ensuite, si le gardien du cimetière était toujours Pitrino Ingrassia.

— Et après ?

— Il s'est tu. »

Tararà avait décidé de ne pas parler à Turiddruzzo de cette affaire de repentir, c'était une histoire personnelle qui ne regardait pas le parti.

« Mais il t'a reconnu ?

— Pour sûr. Il m'a appelé 'Ngilino.

— Tu sais quoi, Tararà ?

— Non.

— Il t'a pris par le fondement.

— Moi ?

— Oui, monsieur. Toi.

— Mais pourquoi ?

— Parce qu'en comprenant la raison de ta visite, au lieu de t'atouser la bonne mornifle ou les coups de pied au derrière qu'il réserve aux autres, il a respecté le fait que tu es son ami et s'est limité à te raconter des gandoises. C'est pas l'embarras, il refuse de s'expliquer sur ses raisons de ne pas rentrer. »

La commission promptement réunie au retour des deux émissaires décida que le mieux était que le camarade Prestia fasse ce que bon lui semblerait. À son retour à Vigàta, il exposerait lui-même ses intentions.

En revanche, le jeudi suivant, dès qu'ils furent assis sur le canapé devant leur bouteille de vin après le dîner, Tararà raconta aussi à Nunzia la seconde partie de son entrevue avec Prestia, celle qu'il n'avait pas communiquée à Turiddruzzo.

« Ainsi comme ainsi, conclut 'Ngilino, pour éviter les tentations, c'est la dernière fois que je viens dîner chez toi.

— Que veux-tu dire ? Tu t'es repenti ?

— Repenti, non. Mais je n'arriverai plus à le faire. Maintenant c'est de la trahison.

— Comme tu veux », rebriqua Nunzia.

Et elle lui remplit à nouveau son verre. Ils lopèrent en silence.

« Et si ce n'était pas lui ? demanda-t-elle soudain.

— Mais il m'a appelé 'Ngilino !

— Quel babian tu fais ! Ton nom est écrit sur la demande de parler. Le gardien a bien dû lui annoncer qui voulait le voir.

— C'est exact.

— Et puis tu m’as dit que d’après Turiddruzzo celui qui se faisait passer pour Luici t’a pris par le fondement.

— Et alors ?

— Réfléchis un peu. Crois-tu que le véritable Prestia, ton meilleur ami, celui qui aurait partagé sa chemise avec toi, t’aurait redouillé ? »

Tararà n’eut pas besoin de brouger pour trouver la réponse.

« Jamais ! dit-il avec assurance.

— Tu vois que ce n’était pas lui.

— Mais si j’ai rencontré un faux Luici, où est le vrai ?

— Ils l’ont peut-être transféré dans une autre prison et ne veulent pas nous dire où.

— Peut-être.

— Alors nous sommes d’accord que le Prestia qui t’a demandé de te repentir n’était pas le vrai ?

— Oui. Et alors ?

— Alors tu n’as à te repentir de rien.

— Sapristi, tu as raison ! » rebriqua Tararà en se défublant de sa chemise.

Quatre

La bombe explosa deux jours plus tard sans que personne l'ait vue venir. Le sicotis fut tel que tout le monde en resta bauché en place. Il faut savoir qu'à Montelusa, le chef-lieu, les démocrates-chrétiens, gens de haut fessier et moyennés, imprimaient un hebdomadaire sortant le samedi qui s'appelait *le Blason du croisé* et couvrait l'actualité de toutes les communes de la province.

Comme bien on pense, Turiddruzzo l'achetait. Ce matin-là, la une titrait : « Le communiste récalcitrant ».

Il y jeta un coup d'œil et faillit tomber faible. On y racontait l'histoire de Luici Prestìa, le communiste irréductible, l'ennemi juré des nobles, des bourgeois et des prêtres qui, bizarrement, ne voulait pas rentrer à Vigàta, alors que ses camarades avaient tenté plusieurs fois de l'en convaincre. L'article concluait :

« Pour notre part, nous formulons une hypothèse qui ne nous semble pas si hasardeuse. Et si, durant les longues années de ségrégation et donc de méditation forcée auxquelles l'ont contraint la prison d'abord, la relégation ensuite, Prestìa avait compris que sa foi communiste n'était qu'une erreur diabolique ? S'il s'était enfin rendu compte que le communisme était une atteinte à la liberté et à la dignité de l'homme ? Et qu'il n'ait pas le courage de confesser à ses vieux camarades cette conviction nouvelle, aussi douloureuse que dramatique ? Voilà très probablement pourquoi il manifeste autant de réticence à revenir à Vigàta. »

Après quatre heures de discussion, pendant lesquelles volèrent les insultes, les mornifles et les chaises, la cellule communiste de Vigàta au grand complet donna mandat à l'unanimité à son secrétaire pour résoudre de trou ou de brou cette affaire. Il fallait que Prestìa crache le morceau, qu'il dise une bonne fois pour toutes ce qui lui trottait dans la tête.

Muni d'une autorisation de parler fruit des bons offices du sénateur Pasqualotto, Turiddruzzo s'en fut à Milazzo.

Prestìa était exactement tel que le lui avait décrit Tararà. Sec comme un violon, barbe blanche jusqu'à la ceinture, la main droite dans la poche qui ne décessait pas de bouger, les lèvres jamais en repos.

« Je suis le camarade Arnone, secrétaire de la cellule de Vigàta », se présenta Turiddruzzo.

Prestia l'apincha de ses yeux en lame de couteau, sans piper mot.

« À cause de toi, notre situation est devenue intenable. »

Prestia ne le lâchait pas des yeux.

« Regarde ce que le journal démocrate-chrétien écrit sur toi. »

Il sortit le journal de sa poche et l'ouvrit sur la table, devant lui. Prestia se pencha lentement pour lire et quand il eut fini, il repoussa la feuille de chou vers Turiddruzzo.

« Reprends ça. »

Puis, tournant lentement la tête vers une fenêtre inexistante, il murmura :

« Si tu savais comme j'ai envie de voir les mouettes ! »

Alors Tararà ne lui avait pas raconté des gandoises ! Il sentit naître en lui un sentiment dont il ne comprenait pas si c'était de la peine ou de la colère.

« Je sais, et je sais aussi que le gardien du cimetière a défunté. »

Prestia sembla ne pas l'avoir entendu. Turiddruzzo maintenant endévait vilain.

« Alors qu'as-tu à répondre ? »

Avec la même lenteur, Prestia ramena son regard vers lui. Puis il déclara :

« Tu es un brave petit gars.

— Merci. Mais ce sont des figues d'un autre panier.

— Non, non, c'est le même panier. Ainsi comme ainsi, c'est uniquement parce que tu es un brave petit gars que je vais t'informer que tout ce qui est écrit dans le journal est vrai. »

La terre s'ouvrit sous les pieds de Turiddruzzo et l'avalà, chaise comprise.

« Que... que dis-tu ?

— Que je ne crois plus au communisme. »

Il le dit à voix basse, avec une sorte de résignation, comme on révélerait qu'on est atteint d'un bocon sans remède. S'il avait quinché, Turiddruzzo aurait été moins sensipoté.

Penser à Prestia, à son courage, à la force de ses convictions, au prix qu'il payait pour ses idées lui avait toujours été d'un grand soutien pendant les années amères du fascisme. Sa colère retomba soudain et il fut pris d'une envie de pleurer qu'il retint à grand-peine. Prestia avait-il compris ce qui le bouliguait ? Comme que comme, sa main

gauche traversa lentement la table et se posa un instant sur celle de Turiddruzzo avant de se retirer.

« Tu es vraiment un brave petit gars. »

La voix de Turiddruzzo sortit étranglée.

« Mais... comment ça s'est passé ? Que t'est-il arrivé ?

— Une nuit, à Lipari, Jésus m'est apparu. »

Turiddruzzo crut qu'il avait compris de travers.

« Qui t'est apparu ?

— Jésus. Et Il m'a dit de me repentir de tout le mal que je faisais avec mes idées communistes. »

Turiddruzzo n'avait même plus la mogne d'ouvrir la bouche. Il dut faire un effort énorme pour parler.

« Excuse-moi, sans vouloir t'offenser, tu avais bu ce soir-là ? »

Prestia se dressa, les yeux écarabillés, furieux, le poing tendu.

« Il va me tuer ! » pensa Turiddruzzo.

Mais Prestia se contrôla, lui sourit avec amour, secoua la tête, se rassit.

« Vous les communistes n'êtes que de pauvres matérialistes !

— Peux-tu me dire comment Il t'est apparu ?

— C'était une nuit de février 1943, à Lipari. Je dormais, un bruit me réveilla. Jésus, tel qu'on Le voit sur les images pieuses, était debout au pied de mon lit. Il était lumineux. Il me souriait. Il me dit : "Lève-toi", mais ce n'était pas un ordre, c'était comme s'il me demandait un service.

— Et toi ?

— Je me suis levé. Et alors Il m'a demandé de m'agenouiller.

— Et toi ?

— Je me suis agenouillé. Alors Il a levé la main et m'a béni avec de l'eau bénite. »

Turiddruzzo Arnone avait beau être ébaffé, assommé, déboussolé, il n'en était pas moins toujours avocat. C'est pourquoi les derniers mots de Prestia éveillèrent ses soupçons.

« Avec de l'eau bénite ?

— Oui, Il avait un petit seau plein d'eau bénite.

— Et Il a utilisé un goupillon ?

— Non, il n'en avait pas. Il m'a renversé le seau sur la tête. Il m'a tout benouillé. D'ailleurs j'ai pris froid, et puis j'ai eu une pneumonie.

— Mais tu ne pouvais pas t'essuyer ?

— Non, parce que Jésus m'avait ordonné de rester à genoux jusqu'à la piquette du jour. Tu imagines, le froid de février, la fenêtre ouverte... Comme que comme, j'ai reçu la grâce de la révélation. Et depuis, je ne décesse pas de me repentir. Tu vois ? »

Il sortit sa main droite de sa poche. Ses doigts serraient un chapelet.

« Je prie continuellement. J'ai fait le vert et le sec pour ne pas revenir à Vigàta, pour ne pas vous créer d'embîernes. Mais je viens de trouver la solution. À ma sortie de prison, j'entrerais au couvent. Et si les moines ne veulent pas de moi, je me ferai ermite. Vous ne me verrez plus à Vigàta.

— La visite est finie », annonça un gardien en entrant.

Prestia se leva.

« Ah, je voulais te dire une chose.

— Je t'écoute.

— Demain matin, j'ai une autre visite. C'est un journaliste du journal que tu m'as montré. Je lui raconterai ce que je viens de te dire.

— C'est toi qui vois », rebriqua Turiddruzzo.

L'article parut dans *le Blason du croisé* le samedi suivant. Et si le premier avait été une bombe, le second fut une bombe atomique. Trois mois plus tard, aux législatives, le parti communiste disparut du paysage électoral de Vigàta.

En accord avec l'intéressée, Tararà s'arrangea pour mettre Nunzia enceinte. Comme que comme, ils avaient décidé de vivre ensemble, et il voulut que tout le monde le sache. Pour avoir ainsi vengé l'honneur des communistes souillé par le traître Prestia, Tararà fut élu secrétaire du misérable retinton de cellule communiste de Vigàta, à la place de Turiddruzzo.

Ce dernier pour sa part se ramicolla avec son tonton curé et un soir alla dîner chez lui. Depuis son entrevue avec Prestia, une idée lui marcourait le menillon, l'empêchant parfois de dormir. À la fin du repas, Turiddruzzo aborda la question.

« Tonton, vous avez lu l'article sur la conversion de Prestia ?

— Bien sûr que je l'ai lu. Et savouré, mon cher neveu, je te prie de me croire ! Le petit Jésus en culottes de velours, c'est le cas de le dire.

— Sais-tu que la veille de cette interview, je suis allé le voir en prison et qu'il m'a raconté la même histoire ?

— Je l'ignorais. Mais comme tu vois, il est sincère.

— Pourtant dans l'article, il manque un détail qu'il m'avait donné. Je ne sais pas s'il l'a raconté aussi au journaliste ou si le journaliste a pensé qu'il valait mieux ne pas le garder.

— À savoir ?
— À savoir que Jésus l'avait béni.
— Et qu'y trouves-tu de si étrange ?
— Il l'avait béni en lui renversant un seau d'eau sur la tête. Avez-vous eu vent que Jésus bénissait de la sorte ?
— Bizarre, en effet », fit le curé.
Et il changea de conversation.

Le lendemain matin, une bonne en larmes vint chercher le père Anselmo Caruana.

« Venez vite chez don Manuelli Scozzari, il est après défunter et il veut vous voir. »

Le curé resta bauché en place. Comme tout libre penseur qui se respecte, don Manuelli était un libre penseur mécréant.

« Il veut se confesser ?

— Je n'ai pas compris. Il articule mal. »

À tout hasard, le père Anselmo se munit du matériel nécessaire, sainte onction comprise, et emboîta le pas à la bonne. En chemin, il demanda :

« Il était malade ?

— Non, il allait bien. Il a pris une attaque en lisant *le Blason du croisé* auquel il est abonné. Mais ça faisait un an qu'il ne le lisait plus, ni aucun autre journal. Il ne parlait pas, ne voulait voir personne. Ce numéro lui est tombé sous les yeux par hasard, il l'a lu et s'est mis à rire. Doux Jésus, depuis combien de temps je ne l'avais pas entendu rire ! Il ne pouvait pas se retenir. Il riait, riait. Puis il a commencé à s'étouffer, toujours en riant, il s'est levé, il s'est abousé par terre toujours en riant, bref il a pris une attaque en riant. »

Quand il le vit, le père Anselmo comprit que cet homme avait au moins un pied dans la tombe.

« Don Manuelli ! Je suis le père Caruana. »

Le moribond ouvrit laborieusement les yeux.

« Souhaitez-vous vous confesser ? »

Don Manuelli fit signe que non avec la tête. Il leva la main gauche qui serrait le journal, le posa sur sa poitrine, désigna de son index l'article qui racontait la conversion de Prestia et, avec un filet de voix, bafouilla :

« C'était... une blague...

— Une blague ? s'écria le père Anselmo tout en dare.

— Oui... C'est moi... J'avais convaincu un jeune type de Lipari... l'avais déguisé en Jésus... »

Il s'arrêta, sa respiration faisait un bruit de scie sur un tronc d'arbre. Le curé aussi retenait son souffle.

« Je voulais... remettre ses raves dans son sac à ce communiste enragé de Prestia... J'ai passé une crème phosphorescente sur le visage du garçon... ainsi comme ainsi... »

Il dut s'arrêter encore plus longtemps. Soudain sa poitrine se souleva comme dans une quinte de toux.

« Hi... hi... hi... »

Mais ce n'était pas de la toux ! se dit le curé épatouffé. Don Manuelli riait ! Il défuntait et il riait !

« Il a chopé... une pneumonie... »

Il lui fut impossible de continuer. Il râlait maintenant. Mais il fit un effort terrible pour parler et réussit à articuler :

« Dites-le... à tout le monde... une blague. »

Soudain, il tourna la tête et expira.

« Je regrette, mais tu ne t'es pas adressé à la bonne personne, pensa le curé. Ce secret, tu l'emporteras dans ta tombe, mon ami. »

Et s'agenouillant, il entama la prière des pauvres défunts.

Note de l'auteur

Mes lecteurs rencontreront très probablement dans ces nouvelles des cas d'homonymie. Qui ne sont, justement, rien de plus.

Toutes les situations, les noms de personnes et de lieux sont puisés dans mon imagination et pas dans la réalité.

Je tiens à le souligner. Et mon avocat encore plus.

A.C.

Cet ouvrage a été imprimé en France par CPI Bussière à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en janvier 2014

Ouvrage composé en Garamond par Dominique Guillaumin, Paris

36-67-3568-7/01

Dépôt légal : février 2014.
N° d'impression : 2005803.

Biographie

Né en 1925 près d'Agrigente, en Sicile, homme de théâtre et de radio, devenu romancier sur le tard, Andrea Camilleri est aujourd'hui un des écrivains les plus aimés des Italiens. Auteur de la série policière des Montalbano, il écrit aussi, dans la langue surprenante qui a fait son succès en Italie, des romans basés sur des faits réels exclus de l'histoire officielle, comme *le Roi Zosimo* ou *la Concession du téléphone*. Maître dans l'enquête comme dans l'invention, Camilleri cultive un humour savoureux et tonique.

Couverture : Hokus Pokus Créations

© Sturti/Vetta/Getty Images

© Sellerio Editore/Palermo

4^{ème} de couverture

Dans *la Conjuración*, un tailleur ambulant déploie avec générosité des talents d'amant qui aiguissent la convoitise de la présidente de l'association des femmes fascistes... Dans *Grand Cirque Taddei*, le jeune Pippo profite de l'arrivée d'un cirque pour tenter de se débarrasser de sa richissime tante Michela, dont il est le seul héritier... Dans *le Trésor enfoui*, la voyante Arsenia attire une clientèle nombreuse, parmi laquelle figure le chef mafieux local...

Huit nouvelles drôles et truculentes, qui, dans la Vigàta de l'époque fasciste, épinglent la bêtise et la cupidité, le pouvoir et la lâcheté, et font triompher la joie de vivre, sous forme de joyeux désordres amoureux. Un condensé de moquerie salutaire dans une langue qui, elle aussi, se joue des carcans.

Table of Contents

La conjuration

Un

Deux

Trois

Quatre

Cadeaux de Noël

Un

Deux

Trois

Quatre

L'oiseau parleur

Un

Deux

Trois

Quatre

Grand cirque Taddei

Un

Deux

Trois

Quatre

Fin de mission

Un

Deux

Trois

Quatre

Un tour de manège

Un

Deux

Trois

Quatre

Le trésor

Un

Deux

Trois

Quatre

La révélation

Un

Deux

Trois

Quatre

Note de l'auteur

